Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Pierre Alexis Ponson du Terrail

LE FORGERON DE LA COUR-DIEU

Tome II

(1869)

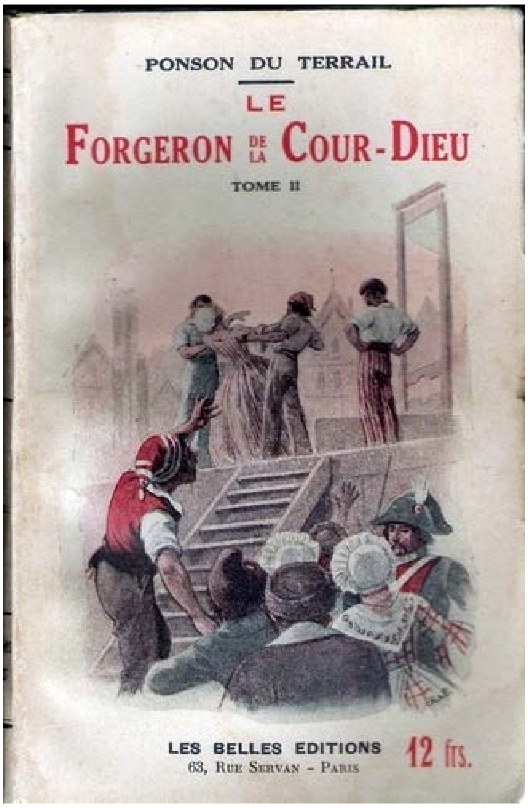


Table des matières

DEUXIÈME PARTIE

LES AMOURS D'AURORE

I

Tandis que ces événements se passaient à Paris, à la Billardière, la vie avait suivi son cours. Le chevalier des Mazures s'était peu à peu rétabli. Un jour, il monta à cheval ; c'était le jour où la comtesse des Mazures et Toinon rentraient de Paris. Depuis ce jour, le chevalier fit de fréquentes incursions du côté de Beaurepaire.

À cette époque, il y avait peu de journaux, seuls les nobles et quelques gens, gros commerçants recevaient le « Mercure de France ». Le chevalier était l'un des privilégiés qui le recevait. L'affaire de la rue de l'Abbaye, était contée tout au long. Ce fut pour lui un éclair. La Comtesse avait été à Paris et s'était emparée de la cassette. Le lendemain, sa promenade l'amena comme par hasard du côté de Beaurepaire. Il y rencontra le jardinier, qui se trouvait justement être la créature dévouée à Toinon. Par lui, il apprit le retour de Toinon et de sa maîtresse et pas mal d'autres choses. Il le chargea donc, de donner un rendez-vous à Toinon.

– Part à deux, comtesse, se dit-il quand il fut seul.

Que se passa-t-il entre le chevalier des Mazures et Toinon, rien ne pourra jamais nous le dire. Toujours est-il que quatre jours après, vers deux heures du matin, Toinon montée dans le petit panier qui lui avait déjà servi à se rendre à la Cour-Dieu courait à fond de train sur la route de Pithiviers, emportant la fortune de Jeanne. Le chevalier des Mazures avait assassiné sa belle-sœur pour le seul profit de Toinon.

Que devinrent-ils et que devinrent les autres héros de cette histoire ? C'est ce que nous vous dirons, en vous transportant au milieu de cette sinistre époque qui a nom la Terreur.

II

Le soir approchait.

Un soir de janvier, triste, brumeux et froid.

Un homme et deux femmes cheminaient cependant sur la route d'Étampes à Paris, et, après avoir dépassé Montléry, depuis longtemps étaient tout à l'heure aux portes d'Antony.

L'homme était un tout jeune homme.

Les deux femmes, deux jeunes femmes, ou même deux jeunes filles.

Tous trois cheminaient gaillardement, chaussés de bons sabots, vêtus comme les paysans, le visage bleui par le froid.

Pourtant ils avaient fait une longue route et marchaient sans doute depuis plusieurs jours, à voir la poussière qui couvrait leurs vêtements.

Plusieurs fois dans la journée, le jeune homme avait jeté sur ses deux compagnes un regard plein de tendresse respectueuse et de compassion.

Plusieurs fois, quand un village apparaissait dans le lointain ou qu'une maison blanchissait sur la route, leur avait-il dit :

– Nous allons nous arrêter ici.

Mais le village atteint, au seuil de la maison, voyant de mauvais visages, des gens à l'œil soupçonneux, il ajoutait :

– Marchons encore !

Et tous trois continuaient leur chemin, lui soupirant, elles pleines de courage et de vaillance.

Ah ! c'est qu'on était alors en un rude temps.

Le frère ne se fiait pas à son frère ; l'ami ne croyait plus à l'amitié, et le père se défiait de son fils.

L'orage qui, au début de ce récit, grondait au lointain, avait éclaté maintenant, et le ciel était plein d'éclairs, la tempête de 93 était dans toute sa véhémence.

Noblesse, clergé, haute bourgeoisie avaient été emportés dans la tourmente comme ces feuilles d'automne que roule l'aile du vent.

On avait brûlé les châteaux, guillotiné les châtelains, guillotiné les prêtres aussi, et fermé les églises.

Du pieux couvent de la Cour-Dieu il ne restait que des ruines, et du château de Beaurepaire et de la maison de chasse, où jadis trônait la belle Aurore, des ruines aussi. De ces trois voyageurs qui bravaient la froidure, la longueur de la marche et les privations du voyage, l'un, vous l'avez deviné peut-être, était cet enfant plein de courage qu'on appelait Benoît le bossu.

Les deux femmes qui le suivaient se nommaient Aurore et Jeanne.

D'abord le chevalier des Mazures avait disparu, cette même nuit où Toinon se sauvait, emportant le coffret qui renfermait toute la fortune de la fille de Gretchen.

Qu'était-il devenu ?

Nul ne le savait, pas même sa fille Aurore.

En revanche, on savait comment la comtesse des Mazures avait fini.

Le lendemain de la fuite de Toinon, on avait trouvé la comtesse dans son lit, percée de cinq coups de poignard et baignant dans une mare de sang.

Elle était morte sans avoir poussé un cri ou du moins sans avoir été entendue.

Comme on avait retrouvé le poignard qui avait servi à l'accomplissement du crime et que ce poignard appartenait à la comtesse, qu'en outre du coffret, Toinon ne s'était nullement privée de faire main basse sur les diamants et tout l'argent qu'elle avait pu trouver, ce ne fut un doute pour personne qu'elle avait assassiné sa maîtresse.

Mais nul ne songea à lui donner le chevalier pour complice.

L'année suivante, l'orage éclata, et la monarchie constitutionnelle remplaça la monarchie absolue.

Cependant Aurore et Jeanne vivaient tranquilles, dans leur petit manoir, sous la protection du vieux dom Jérôme.

Quand le peuple se porta à la Cour-Dieu et ouvrit les portes du couvent, les bons moines s'en allèrent en pleurant, et chacun d'eux se réfugia, qui chez un parent, qui chez un ami. Dom Jérôme était allé se réfugier chez Aurore.

Un autre personnage encore avait abandonné ses dieux lares et la maison où il était né.

Mais ce n'était pas la peur de la Révolution qui le menait, celui-là.

Enfant du peuple, qu'avait-il à craindre de la colère du peuple ?

Peut-être avait-il obéi à quelque terrible et pesant chagrin.

Peut-être s'était-il donné quelque tâche mystérieuse à accomplir.

Celui-là, c'était Dagobert le forgeron.

Au premier bruit du clairon, quand on avait proclamé « la patrie en danger », Dagobert était allé s'enrôler sous les drapeaux de la République, disant :

– Je mourrai ou je serai général un jour !

Enfin la tempête était devenue si forte, qu'il n'y avait plus de sûreté, même pour ce vieux prêtre qui vivait auprès des deux jeunes filles, dont il était maintenant le seul protecteur.

Une nuit, les municipaux se présentèrent ; ils venaient chercher dom Jérôme.

Avant de les suivre, le vieillard donna sa bénédiction aux deux jeunes filles ; mais, avisant, auprès d'elles, Benoît le bossu qui pleurait, il lui dit :

– Tu es un pauvre être chétif et dépourvu d'instruction, mais tu es un brave cœur, dévoué ; défends-les et meurs pour elles au besoin...

* *

*

Et c'était pour cela que le lendemain du jour où on avait emmené le vieux prêtre, Benoît et les deux jeunes filles étaient partis.

Ils venaient donc d'arriver aux portes d'Antony quand Benoît s'arrêta.

– Voilà, dit-il, un pays qui ne me convient guère.

– Jeanne est pourtant bien lasse, dit Aurore.

– Oh ! je marcherai encore, répondit Jeanne.

– Si nous passions à côté ? dit Benoît.

– Et puis, fit Aurore, ne faudra-t-il pas toujours nous arrêter ?

– Je crois bien, murmura alors Benoît, que voilà notre affaire, demoiselles.

Et il étendait la main et montrait une petite maison nette blanche, au bord du chemin.

Au-dessus de la porte, la bise secouait la traditionnelle branche de houx.

Une vieille femme à l'air avenant était assise sur le seuil et paraissait se soucier fort peu du froid.

Benoît prit son air le plus naïf.

– Hé ! bonne mère, dit-il, ça coûte-t-il bien cher pour manger une écuelle de soupe et boire un coup chez vous ?

La vieille regarda le brave garçon et les deux jeunes filles.

– Vous n'avez pas l'air lotis d'argent, mes agneaux ! dit-elle.

– Le fait est, répondit Benoît, que nous n'en avons pas beaucoup, mes sœurs et moi.

– Ah ! ce sont tes sœurs, ces jolies petites chattes ? dit la vieille.

– Oui, bonne mère.

– Pauvres mignonnes ! Elles ont l'air transi, et, de fait, il ne fait pas chaud. Entrez donc, mes enfants, vous mangerez, vous vous chaufferez, et vous donnerez ce que vous pourrez…

– Vous êtes une brave citoyenne, dit Benoît.

La vieille se mit à rire.

– C’est pourtant vrai, dit-elle, que maintenant que tout est changé, on m’appelle citoyenne. C’est mon homme qui le veut comme ça… il est un peu fou, mon homme !

III

Le Rendez-vous des bons patriotes était bien le plus modeste de tous les cabarets.

On y buvait de ce mauvais vin sans couleur que produisent les coteaux de Suresnes, d'Argenteuil et de Rueil ; on y mangeait de la viande coriace, et le voyageur qui y passait la nuit dormait sur un lit plus dur qu'un sac de noix.

Tout cela n'empêchait pas l'établissement d'être très fréquenté, surtout les jours de décadi, et c'était bien un pur hasard que Benoît le bossu et ses deux compagnes n'y trouvassent personne. Il est vrai que le maître de l'établissement était absent, et quand le citoyen Horace Coclès, qui se nommait autrefois Jean Bournel, n'était pas chez lui, les patriotes passaient leur chemin en murmurant que la citoyenne Coclès était une aristocrate.

La citoyenne Coclès haussait les épaules quand on lui disait cela et paraissait fort tranquille.

Et, de fait, le citoyen Coclès, son mari, avait souvent montré le poing, en disant :

– Ma femme n'est pas aussi bonne patriote que moi, c'est vrai, mais elle a d'autres qualités, et je défends qu'on y touche !

Coclès, du reste, était la terreur du pays. Il allait à Paris tous les quatre ou cinq jours, ramenait avec lui des frères et amis qui faisaient grand tapage, chantaient le « Ça ira ! » et « la Marseillaise » et avaient répandu une terreur profonde dans les villages environnants.

Comment cette femme qui regrettait tout haut la puissance royale et les aristocrates et cet homme, qui voulait exterminer tout ce qui de près ou de loin avait touché l'ancien régime, s'entendaient-ils ?

C'était là un mystère !

Le fait est qu'ils s'entendaient à merveille, et même on disait que Madeleine, – c'était le nom de Mme Coclès, – était plus maîtresse que son mari.

Donc, à cette heure, le Rendez-vous des bons patriotes était désert. Un maigre feu brûlait dans l'âtre, et sur ce feu chantait une petite marmite.

– Chauffez-vous donc, mes enfants, dit Mme Coclès d'un ton affectueux. Si vous voulez seulement attendre un quart d'heure, la soupe sera cuite.

Aurore et Jeanne s'étaient approchées du feu avec avidité et exposaient à la flamme leurs mains bleuies par le froid.

Le front soucieux de Benoît s'était déridé.

Depuis qu'ils étaient en route, ils n'avaient pas encore rencontré un visage plus avenant, ni une maison qui eût l'air plus honnête.

– Vous venez de loin ? demanda Mme Coclès, qui causait volontiers.

– De vingt-cinq lieues d'ici, en tirant sur Pithiviers, répondit Benoît.

– Et vous allez à Paris ?

– Il faut bien gagner sa vie.

Mme Coclès secoua la tête.

– Prenez garde, mes mignonnes, dit-elle, d’aller faire à Paris tout autre chose.

– Quoi que vous dites, la mère ? fit Benoît, qui prit son accent le plus naïf.

– On ne trouve guère de besogne à Paris. Depuis que le peuple est roi, il se sert lui-même, grommela Mme Coclès.

Benoît la regarda d’un air ébahi.

– C’est donc tes sœurs, ces deux jolies petites ? continua Mme Coclès.

– Oui, la mère.

– Et que comptez-vous faire à Paris ? demanda encore l’hôtesse du Rendez-vous des bons patriotes.

– Moi, dit Aurore, je n’ai pas d’état. Je me ferai servante.

– Oh ! oh !

– Mais ma sœur est couturière, et elle trouvera sans doute de l’ouvrage.

– Ouais ! fit Mme Coclès qui les regarda toutes deux du coin de l’œil, vous avez les mains bien petites, mes poulettes, et bien blanches pour faire de gros ouvrages.

Benoît tressaillit, et quelques gouttes de sueur perlaient à son front.

Tout en causant, Mme Coclès avait dressé la table, posé dessus des assiettes et des cuillers d’étain ; puis elle avait décroché la marmite.

Mais Aurore et Jeanne n’avaient plus faim ; la remarque faite par la bonne femme les avait quelque peu bouleversées.

La marmite renfermait des choux et un morceau de lard.

– Quand vous aurez mangé ça, mes enfants, reprit Mme Coclès, vous aurez du cœur à l'estomac, et vous ferez d'un pas gaillard les quatre petites lieues qui vous séparent encore de Paris.

Benoît regarda tristement les deux jeunes filles d'abord, qui paraissaient exténuées ; puis l'hôtesse, et il dit à cette dernière :

– Vous ne logez donc pas les voyageurs ?

– Ça dépend, dit Mme Coclès d'un ton de mystère.

– Mes sœurs sont bien lasses, reprit Benoît.

– Pauvres petites !

– Et quatre lieues, c'est long, savez-vous, la bonne mère !

Mme Coclès les regardait pareillement tour à tour.

– C'est que, dit-elle, avec un certain embarras, je n'ai qu'une chambre en haut et qu'un lit à donner.

– Ne vous inquiétez pas de moi, répondit Benoît, je coucherai bien sur cette chaise, moi.

– Et puis, dit encore Mme Coclès, le citoyen Coclès, mon mari, est à Paris... Mais il reviendra cette nuit, et peut-être, bien qu'il ne sera pas seul.

En parlant ainsi, la bonne femme jetait un regard furtif sur l'horloge de cuivre à fourneau de sapin, qui faisait tic tac auprès de la porte.

Il était à peine sept heures du soir.

Alors elle parut avoir trouvé une solution à ce mystérieux problème qu'elle s'était posée quelques secondes auparavant.

– Écoute-moi, mon garçon, dit-elle à Benoît, quand vous aurez soupé, je vous conduirai tous les trois là-haut. Tu t'arrangeras d'une chaise et tes sœurs coucheront sur le même lit. Mais, si vous m'en croyez, quand vous aurez dormi trois ou quatre heures, c'est-à-dire un peu avant minuit, vous vous en irez.

– Ah ! fit Benoît qui était redevenu soucieux.

– Mon mari n'est pas un méchant homme, poursuivit Mme Coclès ; mais quand il est allé à Paris, il revient en pleine nuit, et presque toujours un peu chaviré. La moitié du temps il n'est pas seul, et il a un tas de tapageurs avec lui qui ne sont pas plus à jeun.

Mais il n'y avait, pas dix minutes que Mme Coclès avait versé la soupe dans les assiettes, qu'une rumeur lointaine se fit entendre sur la route.

Des voix avinées se faisaient entendre, chantant en chœur ce refrain :

Ça ira ! ça ira !

Les aristocrat's à la lanterne !

Ça ira ! ça ira !

Les aristocrat's on les pendra !

– Bon ! dit Mme Coclès, je n'ai pas de chance aujourd'hui. Il n'y a donc plus de vin à boire à Paris, que Coclès revient d'aussi bonne heure, et en belle compagnie encore ! Et elle jeta sur les deux jeunes filles et sur Benoît le bossu un regard plein d'inquiétude.

IV

Mais l'inquiétude de Mme Coclès eut la durée d'un éclair.

– Soupez donc tranquillement, mes enfants, dit-elle.

Mon mari est un braillard, c'est vrai, et quand il a bu il fait grand tapage ; mais c'est un bonhomme au fond.

Comme elle disait cela, le « Ça ira ! » se fit entendre à la porte, et la bande avinée fit irruption dans l'auberge.

Le citoyen Coclès était accompagné de trois personnages.

Les deux Verduron s'étaient affublés de noms romains, ni plus ni moins que Coclès ; l'aîné, qui pouvait avoir vingt-cinq ans, se faisait appeler Brutus ; le second, un pâle voyou de barrière, s'intitulait Scævola. Il n'y avait que Polyte qui avait gardé son nom faubourien.

Coclès aurait pu être leur père à tous trois, et on pouvait même jusqu'à un certain point s'étonner de l'intimité qui existait entre le quinquagénaire et ces jeunes gens.

Mais Coclès, dans son ardent amour de la République, proclamait que la jeunesse seule était généreuse, et que la nation ne pouvait s'appuyer que sur elle.

Dans un rayon de trois ou quatre lieues autour de Paris, Polyte et les deux Verduron répandaient une salutaire terreur.

Tels étaient les personnages qui venaient d'entrer bruyamment dans le cabaret des « bons patriotes ».

La citoyenne Coclès n'avait eu que le temps de changer la chandelle de place. Elle l'avait ôtée de dessus la table pour la mettre sur la cheminée, dont le manteau était assez élevé. De cette façon, ses trois hôtes se trouvaient moins éclairés, et la beauté des jeunes filles n'attirait pas les regards tout d'abord.

– Oh ! oh ! fit Coclès qui entra le premier, il y a de la compagnie chez moi.

Benoît porta gauchement la main à son bonnet.

– C'est des pauvres enfants qui mouraient de faim et de froid, dit Mme Coclès, qui se sont arrêtés pour manger un morceau.

– Eh ! eh ! ricana Polyte, je crois bien que le citoyen est bossu.

– Et une jolie bosse encore, exclamèrent Brutus et Scævola Verduron.

Et tous trois se mirent à rire bruyamment.

Benoît ne se fâcha point.

– Excusez-moi, dit-il, il n'y a pas de ma faute, et si je m'étais fait moi-même, je ne me serais rien épargné.

Cette réponse lui valut une nouvelle hilarité et presque une ovation. En même temps, il regarda Aurore et Jeanne.

– Eh ! dit-il, voilà deux citoyennes qui ne sont pas déchirées !

Jeanne rougit jusqu'au blanc des yeux. Aurore demeura impassible.

– Un beau brin de fille ! dit l'aîné des Verduron.

– Vous n'êtes pas des aristocrates, au moins ! s'écria Scævola, car je vous dénoncerais.

Benoît le bossu se mit à rire.

– Des aristocrates, nous ! tiens, citoyen, regarde-moi ça !

Et il retroussa les manches de sa blouse et montra son bras nu dont le cuir était tanné par le hâle des champs, et sa main énorme et calleuse.

– C'est-y des mains de marquis, ça, fit-il encore.

– À la bonne heure, camarade, dit Polyte, qui attachait sur Aurore un regard naïvement cynique, tu es un patriote, ça se voit.

– Je m'en vante, dit Benoît.

– Et d'où viens-tu ?

– Oh ! nous venons de loin, mes sœurs et moi.

– Ah ! ces jolies citoyennes sont tes sœurs ?

– Oui, dit Benoît.

– Oui, répétèrent Aurore et Jeanne.

– Alors, dit Brutus Verduron, vous n'êtes pas du même père, car tu ne me feras jamais croire mon gaillard, que la citoyenne, ta mère, après avoir pondu un monstre comme toi, ait mis au monde ces deux jolies filles.

– On me l'a souvent dit, dit humblement Benoît, mais pourtant ce que je vous dis est la vérité.

– Et vous allez à Paris ? dit Polyte.

– Oui. Je tâcherai de me placer comme homme de peine.

Et tes sœurs ?

– Il y en a une qui est couturière.

– Et l'autre ?

– Elle fera des ménages.

Sur cette réponse, Benoît avala un verre de vin ; puis il dit à Mme Coclès :

– Hé ! citoyenne, combien qu'on vous doit ?

En même temps il tira de sa poche une méchante bourse en cuir dans laquelle il y avait une poignée de gros sous.

– Rien du tout, répondit Coclès qui avait le vin généreux : tu as l'air d'un bon patriote, mon garçon ; garde ton argent et file !

– Bah ! dit Polyte, tu ne vas pas t'en aller ce soir, bossu de mon cœur.

– Pourquoi donc ça ? fit Benoît, qui avait hâte d'être, avec les deux jeunes filles, hors de cette maison.

– Mais parce qu'il est nuit.

– Bon ! ça me connaît. J'y vois comme les chats, moi.

– Et puis, il fait froid.

– Nous marcherons d'un bon pas.

– Et puis, vous ne pourrez pas entrer dans Paris. On n'ouvre les barrières que le matin.

– Mais non, dit Mme Coclès, on ouvre toute la nuit.

– Ça dépend comme les municipaux sont tournés, dit Coclès à son tour. Mais pourquoi ne coucheraient-ils pas ici, ces enfants ?

Et il regarda sa femme dont le visage exprima de nouveau l'inquiétude.

Quant à Benoît, il regardait Jeanne qui s'était levée et ne se soutenait qu'avec peine sur ses pauvres pieds endoloris.

V

Aurore fit comme Benoît, elle regarda Jeanne, dont la lassitude était extrême.

– Couchez donc ici, mes enfants, dit Coclès de sa voix la plus engageante.

Mais Benoît hésitait encore et semblait avoir pris la résolution de porter Jeanne sur ses épaules au besoin.

La voix de Coclès avait sans doute des intonations mystérieuses dont sa femme avait la clé, car la citoyenne, inquiète une seconde auparavant, se décida soudain et dit aux jeunes filles :

– Mon mari a raison, mes enfants. Montez vous coucher dans la pièce dont je vous ai parlé, et dormez bien jusqu'à demain sans vous faire la moindre bile.

* *

*

En bas, Coclès versait à boire à Polyte et aux deux Verduron. Mais ces derniers seuls lui faisaient raison.

Polyte trempait à peine ses lèvres dans son verre, et il était devenu tout songeur.

– Ça serait des aristocrates que ça ne m'étonnerait pas.

Polyte haussait les épaules et ne disait rien.

– Faudra que j'aille en couler deux mots à la gendarmerie d'Antony, reprit Scævola

– Si tu veux que je t'assomme, dit Coclès, tu n'as qu'à faire ce coup-là.

– De quoi ? dit Brutus, l'aîné des Verduron, voilà que tu défends les aristocrates, maintenant ?

– Non pas, dit Coclès, je suis un bon patriote, moi.

– Alors, laisse-moi aller chercher les gendarmes.

– Il faudra qu'on te porte en-ce cas, dit Polyte, car tu es ivre.

– Je marcherai bien jusque-là.

Et Scævola se leva et essaya de se tenir sur ses jambes.

– Va donc te coucher, dit brutalement Coclès. Est-ce que tu vas me faire avoir des raisons avec les gendarmes, maintenant ?

– Mais puisque c'est des aristocrates.

– Je te dis que non, moi, et les gendarmes le verront bien... Et ça fera du tort à mon cabaret... Allons, tiens-toi tranquille, et bois !

– Coclès a raison, dit Polyte.

Brutus Verduron avala un nouveau verre de vin.

– Y a-t-il de la paille dans l'écurie ? dit-il.

– Pardieu ! fit Mme Coclès.

– Eh bien ! je vais y dormir un brin...

– Moi aussi, dit Polyte.

– Alors, balbutia le jeune Verduron, vous ne voulez pas que j'aille chercher les gendarmes ?

– Non, dit son frère.

– Viens cuver ton vin, imbécile ! ajouta Polyte.

Et il le prit par le bras.

Coclès alluma sa lanterne.

– Et prenez garde de vous coucher sous mon âne, dit-il.

– Il n'est pas ivre, lui, il se rangera, répondit Brutus Verduron avec un gros rire.

Coclès ouvrit la porte et Polyte et l'aîné Verduron soutinrent le citoyen Scævola qui était incapable de marcher tout seul.

Quand ils furent partis, la citoyenne Coclès respira.

– Pauvres enfants ! murmura-t-elle en songeant aux deux jeunes filles.

Quelques minutes après, Coclès rentra.

Il était sombre et soucieux.

– Ah ! dit-il, tu me fais faire des bêtises, femme.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle.

– Je suis borgne, reprit Coclès, mais l'œil qui me reste est bon.

– Qu'est-ce que ça prouve ?

– Que j'y vois clair.

– Tant mieux pour toi, mon homme.

– Non, tant pis pour nous ; car je ne m'y suis pas trompé. Encore des aristocrates que tu loges. Tu verras que nous finirons par aller à la guillotine, nous aussi.

– Poltron, va !

– Je tiens à ma tête, grommela Coclès, et si tu m'en crois, demain, avant que les autres soient réveillés, nous ferons filer ces demoiselles et leur conducteur.

Comme le citoyen Coclès disait cela, on frappa à la porte, et comme la porte n'était fermée qu'au loquet, elle s'ouvrit. C'était Polyte, le petit faubourien, qui revenait.

– Les autres dorment déjà, dit-il, que le canon ne les réveillerait pas ; mais moi, je n'ai pas sommeil et je viens fumer ma pipe et jaser un peu.

Il avait un mauvais sourire en parlant ainsi, et Coclès et sa femme se prirent à frissonner.

VI

Quelques mots échappés à la citoyenne Coclès ont dû édifier le lecteur sur le civisme du citoyen Coclès, son mari.

C'était la peur qui l'avait rendu bon patriote.

Quand il chantait le « Ça ira », il avait des coliques sourdes, et lorsque ses amis l'entraînaient à la place de la Révolution pour voir les galanteries du citoyen bourreau jonglant avec les têtes d'aristocrates, il en revenait aussi pâle qu'une galette mal cuite.

Cependant au fond, tout au fond du cœur, il avait un penchant pour ceux qu'il avait servis jadis, et quand il était seul avec sa femme, celle-ci parvenait à lui faire momentanément honte de sa couardise.

Les deux jeunes filles dont il avait deviné la naissance l'avaient-elles intéressé fortement ; était-ce simplement pour plaire à sa femme ?

Voilà ce qui est difficile de déterminer. Mais Coclès avait fait le serment. « in petto » de les protéger, et s'il eut un frisson en voyant revenir Polyte, ce frisson ne dura pas et le courage lui revint.

– Ah ! tu n'as pas sommeil ? dit-il à Polyte.

– Non, répondit le voyou.

– Tu veux jaser ?

– Dame !

– Et boirais-tu bien encore un coup ?

– Peuh ! dit Polyte, ce n'est pas la soif qui me tient.

– Comment ! reprit Coclès, tu n'as plus soif ?

– Non.

– T'aurais soif tout de suite, si je disais un mot.

– Hein ? fit Polyte.

– J'ai du cidre doux de Normandie que mon frère m'a envoyé. C'est ça qui vaut mieux que le vin.

Et Coclès fit un signe à sa femme.

– Je vas en chercher une bouteille, dit-elle.

– Comme vous voudrez, fit Polyte avec indifférence.

Mme Coclès souleva la trappe de la cave, alluma sa lanterne et descendit.

Alors Polyte vint s'asseoir en face de Coclès et mit les coudes sur la table.

– Dis donc, citoyen, fit-il, je voudrais te causer sérieusement.

– De quoi donc ? fit Coclès qui parut étonné.

– Des intérêts de la République.

– Vive la République, dit Coclès.

– Oui, certes, reprit Polyte ; mais les paroles ne sont rien...

– Ah !

– Les actions sont tout.

– Que veux-tu dire ?

– Minute ! dit Polyte, je n'aime pas causer avec les femmes.

La citoyenne Coclès revenait, apportant non point une bouteille de cidre, mais deux.

– Femme, lui dit Coclès, il est tard. Faut que tu te lèves matin demain ; va te coucher.

Et il eut un regard significatif que Polyte ne comprit point et qui voulait dire : Sois tranquille, je m'en charge !

– Prends garde de te buter dans l'escalier, ajouta-t-il.

– Ah ! oui, dit Mme Coclès ; mais j'ai fait venir le maçon tantôt et il a replacé la marche qui était en mauvais état.

Polyte ne fit nulle attention à ces mots bizarres échangés entre le mari et la femme. Tout entier à l'idée qui lui travaillait le cerveau, il paraissait attendre avec impatience que la citoyenne Coclès s'en allât.

Celle-ci prit la lanterne, et se dirigeant vers l'escalier :

– Bonsoir, Polyte, dit-elle.

– Bonsoir, citoyenne, répondit-il.

Coclès lui versait à boire en ce moment.

– Bon ! dit alors le voyou, nous voilà seuls et nous allons jaser.

– Jasons, fit Coclès avec indifférence.

– Citoyen, reprit Polyte brusquement et sans préambule, tu trahis la République.

– Moi ! fit Coclès.

Et il prit un air étonné.

– Tu abrites des aristocrates.

– Ah ! par exemple !

– Ne fais donc pas le malin avec moi, poursuivit Polyte. Je t'ai rendu un fier service, tout à l'heure, en empêchant nos camarades d'aller prévenir les gendarmes.

– Mais pour quoi faire ? dit Coclès qui jouait toujours l'étonnement.

– Pour arrêter les petites.

– Les sœurs du bossu ?

Polyte haussa les épaules.

– Le bossu est un domestique, et les petites sont des filles de ci-devant.

– Ah ! je ne savais pas ça, fit Coclès.

Polyte cligna de l'œil.

– Farceur ! dit-il, tu le sais aussi bien que moi. Seulement, tu veux faire plaisir à ta femme.

– Allons donc !

– Et puis les petites te plaisent.

– Quelle bêtise !

– Et à moi aussi, dit froidement Polyte. Une surtout, celle qui a de grands yeux bleus et des cheveux noirs. Et je me suis fait un raisonnement tout à l'heure.

– Lequel ? demanda Coclès.

– Les femmes sont ce qu'on les fait, reprit Polyte.

– Comment cela ?

– Et on peut faire une patriote d'une aristocrate.

Coclès ne sourcillait pas.

– Alors, poursuivit Polyte, je me suis dit : Si demain je laisse faire Scævola et Brutus, ils vont chercher les gendarmes et, dans trois jours, les deux petites sont fauchées.

– Ah ! tu t'es dit cela ? fit Coclès.

– Oui, mais j'ai réfléchi… tu vas voir…

– Voyons ?

– Il y en a une qui me plaît, et j'en veux faire Mme Polyte.

– Vraiment ? fit le cabaretier.

– Tu me donnes un coup de main.

– Comment ?

– Nous montons là-haut.

– Bon !

– Nous entrons dans la chambre où elles sont.

– Fort bien.

– Nous jetons le bossu par la fenêtre.

– Et puis ?

– Et puis, dame ! tu sauveras la petite blonde comme tu l'entendras… moi, je me charge de la brune… elle me plaît…

Et le cynique visage de Polyte rayonna de concupiscence.

– Mais si ce ne sont pas des aristocrates, pourtant, dit Coclès.

– Je te dis que c'en est.

– Prouve-le moi.

– Tu n’as donc pas vu qu’elles avaient des petites mains longues et blanches ?

– Ça ne dit rien, ça.

– Pour moi, ça dit tout. Et puis, aristocrates ou non, la brunette me plaît, et, je te le répète, j’en veux faire Mme Polyte et une bonne patriote.

Coclès paraissait hésiter.

– Tu es un camarade, dit-il enfin, et je ne voudrais pas me fâcher avec toi.

– Je le pense bien, dit Polyte, qui avait deviné depuis longtemps la peur de Coclès et l’exploitait à son profit.

– Mais je voudrais que tu fisses tes affaires toi-même.

– Comment ça ?

– Ce bossu est gros comme deux liards de beurre. Tu n’as pas besoin de moi pour le jeter par la fenêtre.

– Tu ne veux donc pas me donner un coup de main ?

– Non ; mais tu n’as qu’à monter ; je ne me mêlerai de rien, et tu peux faire tout le train que tu voudras, je serai sourd.

– Soit !... Mais ta femme ?

– Ma femme ne dira rien non plus.

Polyte prit un couteau sur la table.

– Voilà pour le bossu, dit-il.

– Eh bien ! va mon gaillard...

Polyte, ivre de cynisme et d’amour, jugea inutile de se munir d’une lumière.

Il se dirigea d'un pas aviné vers l'escalier et en gravit lentement les marches.

Coclès, anxieux, prêtait l'oreille.

Les pas de Polyte retentirent d'abord dans l'escalier, puis sur le plancher de l'étage au-dessus.

Et tout à coup un grand cri, un cri d'épouvante et d'angoisse, suivi d'un bruit sourd, pareil à la chute d'un corps, parvint à l'oreille du cabaretier.

Alors le front assombri de Coclès se dérida.

– Ça y est, murmura-t-il, ma femme avait compris !...

VII

Qu'était-il donc arrivé ? Quel était ce cri qui venait de retentir ?

Polyte avait donné tête baissée dans un piège.

Ce piège était à la fois tout ce qu'il y avait de plus ingénieux et de plus simple.

L'escalier qui tournait en colimaçon, passait au-dessus d'une sorte d'oubliette percée jusqu'à la cave. L'oubliette s'ouvrait par une trappe qui, étant fixe ou mobile, offrait une résistance ou basculait comme le plancher d'une potence, selon qu'on tirait un verrou qui lui servait de clavette et qui était dissimulé sous la dernière marche de l'escalier. La citoyenne avait échangé, on s'en souvient, un regard d'intelligence avec son mari et avait tiré la clavette.

Coclès avait dit à sa femme ces mots significatifs :

– Prends garde de te cogner dans l'escalier.

À quoi Mme Coclès avait répondu :

– J'ai fait réparer la marche qui ne tenait pas.

Et avant de s'enfermer dans sa chambre, elle avait tiré la clavette. On sait ce qui était arrivé.

* *

*

Coclès entra dans l'écurie.

Les deux Verduron ronflaient comme des orgues de cathédrale. Le canon ne les eût pas réveillés, comme avait dit Polyte.

Coclès donna une poignée d'avoine à son âne, le harnacha pendant qu'il la mangeait, puis il l'emmena sous le hangar, où il l'attacha à une de ces petites carrioles que les maraîchers des environs de Paris ont appelées des tapissières.

Pendant ce temps, Mme Coclès disait aux deux jeunes filles :

– Vous sentez bien, mes chères demoiselles, que je sais que vous allez vous cacher à Paris. Mais il faut noircir vos mains. Et puis vous avez encore trop l'air de ce que vous êtes. Connaissez-vous quelqu'un, au moins ?

– Non, dit Benoît.

Mme Coclès parut réfléchir.

– Écoutez, dit-elle, j'ai une sœur qui est une brave femme, et qui, pas plus que moi, n'aime la Révolution, quoique son mari fasse comme nous et crie à tue-tête : « Vive la République ! » Voulez-vous aller chez elle ?

Aurore et Jeanne se consultèrent du regard.

– Oui, dit enfin Aurore, j'ai confiance en vous.

– Et moi aussi, dit Benoît.

On entendit un coup de sifflet.

– C'est mon mari qui dit que la carriole est prête, dit Mme Coclès, venez.

Tous les quatre descendirent.

– Jean, dit Mme Coclès à son mari, tu mèneras ces demoiselles rue du Petit-Carreau.

– Chez ta sœur ?

– Oui.

– Ça va, dit Coclès.

Et il fit monter les deux jeunes filles dans la tapissière.

– Allons, mon garçon, dit-il à Benoît, il y a de la place pour toi.

– Oh ! non, répondit Benoît, j'aime mieux marcher, et j'irai toujours aussi vite que votre âne.

Coclès s'assit sur le brancard, prit les rênes, fit claquer son fouet, et la tapissière partit au trot du petit âne, qui était une robuste bête pleine de cœur.

– Pauvres enfants ! répéta la bonne citoyenne Coclès en rentrant, les larmes aux yeux, dans sa maison.

VIII

Le lendemain, vers deux heures de l'après-midi, le bourricaud et la tapissière apparurent dans l'éloignement.

Mme Coclès courut au-devant de son mari.

Celui-ci avait le visage calme et l'air souriant d'un homme qui a sa conscience en repos. Il avait sa tapissière pleine de légumes, car à cette époque les habitants de la banlieue de Paris allaient s'approvisionner aux halles.

– Eh bien ! lui demanda anxieusement la bonne femme.

– Tout va bien, répondit-il.

Puis, après un silence et comme son mari conduisait l'âne sous le hangar :

– J'ai eu une jolie peur qu'il ne nous vint des chalands toute la journée.

– Pourquoi donc ça ?

– Il aurait fallu descendre à la cave.

– Ah ! oui, dit Coclès, je comprends. Tu n'as rien entendu après mon départ ?

– Rien.

– Il se sera tué sur le coup ; mais il faut le faire disparaître, et le plus tôt sera le meilleur.

– Eh bien ! vas-y, dit Mme Coclès, je me charge de débarrasser l'âne de son harnais.

– Non, il faut que tu viennes avec moi pour m'éclairer.

Tous deux descendirent l'un après l'autre l'échelle de meunier qui conduisait à la cave. Cette cave était divisée en deux compartiments, mais la porte qui les séparait était ouverte. C'était dans le second caveau que donnait l'oubliette. C'était là qu'on devait trouver Polyte la tête et les membres brisés.

Coclès eut bien, lui aussi, un moment d'hésitation.

Mais il se donna du courage et entra, projetant en avant la réverbération de sa lanterne.

Soudain il jeta un cri.

Un cri terrible, plein d'étonnement et d'angoisse.

Le caveau était vide.

Un jour de souffrance pratiqué dans la voûte et grillé de deux barreaux de fer portait les traces de l'évasion de Polyte.

Polyte n'était pas mort, Polyte s'était sauvé en arrachant les barreaux de fer.

Et Coclès épouvanté s'écria :

– Femme ! femme ! il ne fait plus bon pour nous ici, il faut fuir... et fuir au plus vite !...

IX

Donc Polyte n'était pas mort.

Cependant il était tombé de vingt-cinq pieds de haut au moins. Mais Polyte était grand, mince, et dans cette chute au milieu des ténèbres, il avait eu la présence d'esprit de serrer ses coudes au corps, ce qui fait qu'il était tombé sur ses pieds d'abord, ce qui avait singulièrement amorti la secousse.

Néanmoins Polyte s'était évanoui. La tête avait porté après coup sur l'angle d'une poutre destinée à supporter des futailles, et il s'était meurtri le front.

L'évanouissement avait duré deux heures environ.

Mais il faisait froid dans la cave, et la bise aiguë qui soufflait à travers le soupirail finit par ranimer le vaurien.

Il se trouvait dans les ténèbres et ne savait où il était. Mais, chose, assez bizarre, avant d'avoir fait un mouvement, il avait retrouvé toute sa présence d'esprit. Son corps gisait encore inerte sur le sol humide de la cave, que sa mémoire se reportait au moment même de la catastrophe.

Il se rappelait parfaitement que Coclès lui avait dit : « Si le cœur t'en dit de monter chez les petites et de jeter le bossu par la fenêtre, ne te gêne pas ; mais tu peux y aller seul. »

Et Polyte était monté. Tout à coup le pied lui avait manqué, et il s'était senti tomber dans un abîme inconnu.

S'étant remémoré tout cela, maître Polyte essaya de se mettre sur ses jambes. Mais il éprouva une douleur si vive qu'un cri lui échappa.

Ce cri, Mme Coclès, enfermée dans sa chambre ne put l'entendre, bien qu'elle ne dormît pas.

Polyte comprit qu'il s'était, sinon cassé, au moins foulé quelque chose. Il s'était tordu le pied.

En même temps il porta la main à son front et la retira mouillée. Il avait le front ensanglanté.

Mais Polyte était un garçon de sang-froid. Il avait poussé un premier cri de douleur, mais il n'était pas homme à en laisser échapper un second.

Avec cette clarté d'intelligence que le gamin de Paris possède à un si haut degré, Polyte venait de faire le raisonnement suivant :

– Coclès a voulu se débarrasser de moi et il me croit mort. Si je crie, si je fais le moindre bruit, il trouvera bien le moyen de m'achever, et ce n'est pas mes deux amis qui me viendront en aide, car ils sont ivres-morts. Il faut donc que je me tire d'affaire tout seul, que je tâche de sortir d'ici, de prendre le large, et alors ce sera une petite partie que nous continuerons, le citoyen Coclès, son épouse et moi.

Polyte était vindicatif et il venait de faire le serment de mettre Coclès et sa femme au pied de l'échafaud. Le faubourien eut donc le courage stoïque de se soulever de nouveau en domptant l'atroce douleur qui l'étreignait.

Et comme il ne pouvait se tenir sur son pied foulé, il se traîna sur les genoux, tendant les mains devant lui, l'une après l'autre, afin de reconnaître le lieu où il était.

Alors Polyte fut fixé.

– Je suis dans la cave, se dit-il.

En même temps il lui sembla que ses yeux se faisaient à l'obscurité, et qu'une sorte de lueur blafarde le frappait au visage.

À force de regarder, Polyte finit par reconnaître le soupirail, garni de deux barreaux de fer, et, quoique la nuit fût noire au dehors, les ténèbres s'y trouvaient moins épaisses qu'à l'intérieur de la cave.

Souffrant horriblement, mais gardant un silence stoïque, Polyte se traîna jusqu'au-dessous du soupirail.

Puis il se hissa sur un tonneau. Et du tonneau par un effort désespéré et non sans une douleur atroce, il parvint à saisir les barreaux du soupirail.

La maison était vieille, les murailles humides, les barres de fer ne tenaient que pour la forme, et Polyte se mit à les secouer tant et si bien que la pierre qui formait l'entablement de la lucarne se détacha.

Ce fut un jeu pour lui d'arracher les deux barres de fer l'une après l'autre.

Quelques minutes après, sanglant, meurtri, épuisé, il se trouva hors de la cave et en plein air.

Alors, comme ses forces étaient épuisées, il se coucha un moment sur le dos, et tint de nouveau conseil avec lui-même.

Tout à coup sa main se posa sur quelque chose qui était dur et froid au toucher et qui gisait au bord de la route, à trois pas du hangar. D'abord il crut que c'était une pièce de monnaie, un écu de six livres par exemple, car cet objet était rond. Puis, l'examinant avec plus d'attention, il lui sembla que ce pouvait être un médaillon, une peinture entourée d'un petit cadre d'or.

Polyte glissa dans sa poche cet objet que l'obscurité l'empêchait de bien définir et continua à s'éloigner de la maison. Il fit ainsi trois ou quatre cents pas en une heure.

La route était bordée d'arbres et de haies.

Quoiqu'il fût épuisé, Polyte parvint à franchir le fossé et à se blottir sous des broussailles.

Là, ses forces le trahirent et il s'évanouit de nouveau.

Mais le froid piquant de la nuit l'eut bientôt ranimé.

L'eau qui remplissait le fossé apaisa sa soif ardente qui le tourmentait, et il se remit en marche.

Et comme il se traînait toujours droit devant lui, à la façon d'un reptile, car il lui était impossible de se tenir debout ; un bruit se fit dans le lointain, du côté de Paris, puis une lueur brilla, et Polyte finit, par distinguer les deux lanternes d'une voiture qui arrivait bon train vers lui.

Un premier mouvement de crainte fit songer à se ranger au bord du fossé ; mais la précipitation qu'il mit à exécuter cette manœuvre lui arracha un cri de douleur, et il tomba sur son pied si malheureusement qu'il faillit, s'évanouir encore.

La voiture arrivait au grand trot de deux robustes chevaux.

– Gare ! cria le cocher en voyant un homme étendu au milieu de la route.

Et comme l'homme ne se dérangeait pas assez vite, il fut obligé de rassembler ses chevaux qui se cabrèrent. Le cocher lâcha un juron. Une femme mit la tête à la portière et dit avec effroi.

– Qu'y a-t-il donc ?

– C'est un ivrogne, répondit le cocher.

Polyte jeta un cri déchirant.

– C'est un homme blessé, dit la femme, arrêtez donc !

Le cocher avait fini par maîtriser ses chevaux.

La femme qui se trouvait dans la voiture mit alors pied à terre et s'approcha de Polyte.

– Ah ! citoyenne dit celui-ci d'un ton lamentable, prenez pitié d'un pauvre patriote qui s'est cassé la jambe.

Une autre femme était également descendue de la voiture. À en juger par son costume, c'était « l'officieuse » de la première.

La République avait supprimé les domestiques, mais elle permettait les « officieux », ce qui était absolument la même chose.

Les deux femmes prirent donc Polyte à bras-le-corps et le transportèrent dans la voiture.

Le cocher grommelait, pendant ce temps, sur son siège.

– Qu'allons-nous en faire ? demanda l'officieuse.

– Le transporter à la maison d'abord, répondit l'autre femme.

– Vous êtes de bonnes patriotes, répétait Polyte.

En même temps, comme la clarté des lanternes se projetait de la voiture, Polyte tira de sa poche l'objet qu'il avait trouvé sur la route.

Or, cet objet n'était autre qu'un médaillon.

Et ce médaillon, c'était le portrait de sa mère Gretchen, qu'Aurore portait au cou et qui s'était détaché comme elle montait dans la tapissière auprès de Coclès.

Et Polyte, stupéfait, crut reconnaître en ce médaillon Jeanne, la plus jeune des deux aristocrates.

– Qu’est-ce que cela ? dit la femme qui venait de le prendre dans sa voiture.

Elle lui arracha le médaillon des mains, et à son tour y jetant les yeux, elle étouffa un cri d’étonnement et regarda Polyte avec une anxieuse curiosité.

X

Qu’était-ce que cette femme qui osait voyager en carrosse au mois de février 1793, un mois après la mort du roi, alors que la France entière tremblait et que chacun avait peur d’être dénoncé comme aristocrate ? Car ce n’était pas une vulgaire voiture de place, mais bien un carrosse à deux chevaux qui avait failli écraser Polyte.

Le cocher ne portait pas de livrée apparente.

Mais il avait ses vêtements taillés comme le sont ceux des domestiques de bonne maison.

Les chevaux étaient fringants, bien harnachés, et on se demandait comment un tel équipage avait osé traverser Paris et en sortir.

Cependant la personne qui avait recueilli Polyte et l’avait fait placer sur les coussins du devant de la voiture ne paraissait nullement inquiète.

C’était une femme entre deux âges, plus près de quarante cinq ans que trente, petite, un peu contournée et le visage aussi brun qu’une olive. Elle avait de grands yeux noirs qui achevaient de donner un reflet étrange à sa physionomie, mélange de dureté et de douceur, de calme et d’hypocrisie. Elle avait de gros diamants aux oreilles, des bagues de prix à tous les doigts, et sa robe de soie aux couleurs voyantes semblait un défi porté à tous ceux qui dénonçaient les aristocrates.

Mais ceux qui se fussent trouvés à la barrière d’Enfer au moment où le carrosse s’y était présenté pour sortir eussent été

bien plus étonnés encore que ne l'était Polyte, en présence de ce luxe tapageur et de mauvais goût.

Le cocher avait demandé la porte d'un ton insolent.

Un officier de municipaux était sorti du poste, le sourcil froncé à la vue de ce carrosse, et il avait voulu gourmander l'automédon, fouiller la voiture et faire subir un interrogatoire à la dame qui s'y trouvait.

Celle-ci lui avait ri au nez :

– Citoyen capitaine, lui avait-elle dit, on voit bien que vous ne savez pas à qui vous avez affaire, et vraiment c'est là votre excuse, car vos façons avec moi pourraient vous coûter cher.

Sur ces mots, elle avait tiré de son sein un papier qu'elle avait mis sous les yeux du municipal stupéfait.

Celui-ci s'était confondu en excuses, avait supplié la citoyenne de lui pardonner, fait ouvrir la porte à deux battants et poussé la civilité et la complaisance jusqu'à offrir une escorte à cette mystérieuse et puissante personne.

Celle-ci avait répondu à cette offre par un nouvel éclat de rire :

– Non, non, citoyen capitaine, avait-elle dit, je ne crains absolument rien. D'ailleurs je vais à trois lieues d'ici à Palaiseau, dans ma maison de campagne. Bonsoir, rentrez dans votre poste et prenez garde de vous enrhumer.

La mystérieuse personne avait donc continué son chemin en compagnie de son officieuse, une jolie soubrette non moins insolemment vêtue que sa maîtresse, jusqu'à l'endroit où nous l'avons vue recueillir le faubourien Polyte.

Donc, celui-ci, à peine installé dans le carrosse, avait tiré de sa poche un médaillon qui représentait la mère d'Aurore et de Jeanne.

On se souviendra, si on se reporte à la première partie de cette histoire, que Jeanne était la vivante image de sa mère, et qu'Aurore, en trouvant ce médaillon dans la cassette qui renfermait le testament de Gretchen, n'avait pas hésité à reconnaître sa sœur dans la jeune fille élevée par le forgeron de la Cour-Dieu.

Or donc, tandis que Polyte, en vrai gamin de Paris qui se soucie des convenances aussi médiocrement que possible, oubliait de remercier la dame inconnue pour tirer le médaillon de sa poche et savoir ce que c'était, celle-ci le lui prenait des mains, y jetait les yeux et manifestait une subite émotion.

– Qu'est-ce que cela ? dit-elle.

– Ça, dit Polyte, je viens de le trouver sur la route.

– Ah !

– Mais je sais d'où ça vient.

Et il reprit le médaillon et se mit à l'examiner sans façon.

– Ah ! vous savez d'où ça vient ? reprit la dame toujours émue.

– Pardieu ! c'est le portrait d'une des petites.

La dame tressaillit encore.

– Qu'est-ce cela, les petites ? fit-elle.

– C'est les deux jeunes filles que Coclès a sauvées ; mais il ne les sauvera pas longtemps. Ah ! ah ! Polyte est là, citoyenne, soyez tranquille.

La dame inconnue avait sans doute une grande connaissance du cœur humain, car elle tira une bourse de sa poche, y prit deux pièces d'or à l'effigie de l'ex-tyran et les tendit à Polyte :

– Mon ami, lui dit-elle, vous me paraissez savoir des choses qui m'intéressent jusqu'à un certain point. Prenez cela et parlez.

Polyte ne se le fit pas répéter. Il tendit la main et les deux pièces d'or disparurent dans la poche de côté de son bourgeron bleu.

– Tiens ! tiens ! dit-il, est-ce que vous connaîtriez ces deux particulières ?

– J'en connais une toujours, dit la dame, celle qui ressemble à ce portrait. Comment donc est l'autre ?

– Brune, grande, avec des yeux noirs qui vous traversent de part en part ! Une jolie citoyenne, allez ; et sans ce brigand de Coclès qui n'est pas patriote du tout, j'en faisais madame Polyte.

Un sourire indulgent glissa sur les lèvres de la dame.

– Voyons, mon ami, reprit-elle, expliquez-vous donc. Qu'est-ce que Coclès, d'abord ?

– C'est un cabaretier qui est là sur la route, dont nous venons de passer la maison.

– Bon !

– Les petites étaient chez lui avec un animal de bossu qui disait que c'étaient ses sœurs ; mais je ne m'y suis pas trompé, moi !

– Vraiment !

– J'ai bien vu tout de suite que c'étaient des aristocrates, et si j'avais laissé faire les deux Verduron, des amis à moi, de vrais patriotes, elles faisaient hier soir connaissance avec les gendarmes.

Mais qu'est-ce que vous voulez ? reprit naïvement Polyte, on a beau aimer la République, on a des faiblesses comme tout le monde. La brune me plaisait, et je me suis laissé mettre de-

dans en plein par ce brigand de Coclès. C'est une chance même que je ne me sois pas tué du coup.

La dame était patiente ; ensuite elle avait sans doute bonne envie de savoir une foule de choses, car elle ne se rebuta point des divagations et du récit un peu embrouillé de Polyte.

Elle finit même par y voir très clair.

Au bout d'un quart d'heure, elle était tout à fait au courant de ce qui s'était passé dans le cabaret qui portait pour enseigne : « Au rendez-vous des bons patriotes ».

– Mon ami, dit-elle alors à Polyte, vous êtes né sous une heureuse étoile puisqu'elle vous a placé sur mon chemin. Pour peu que vous vous y prêtiez, votre fortune est faite.

Polyte eut un éblouissement.

– Je vais vous emmener chez moi, continua-t-elle, et on prendra soin de vous jusqu'à ce que vous soyez complètement guéri. Et puis, je vous dirai ce que vous devez faire pour m'être agréable, et comment je saurai vous récompenser.

Et afin de lui prouver qu'elle ne lui faisait pas de vaines promesses, elle reprit sa bourse et lui donna deux autres pièces d'or.

– Vous êtes une fameuse citoyenne tout de même, dit Polyte ; et quand bien même vous seriez une aristocrate, ce n'est point moi qui vous dénoncerais, « i' gn'y a » point de danger !

La dame sourit.

– Si j'étais aristocrate, dit-elle, je me cacherais.

– Tiens, c'est vrai.

– Tandis que je ne me cache pas, comme vous pouvez voir.

Puis, après un nouveau silence :

– Qu’est-ce que vous voulez donc faire de ce médaillon ?

– Eh ! dit Polyte, faut jamais cracher sur ce qu’on trouve. Un brocanteur du quai des Orfèvres m’en donnera peut-être bien deux écus.

– Je vous en donne deux autres louis, fit la dame.

– Ça va ! dit Polyte.

Quelques minutes après, le carrosse s’arrêta. Alors Polyte vit une double rangée d’officieux auprès des portières, et il s’aperçut qu’on saluait sa bienfaitrice de hasard avec le plus grand respect.

– Conduisez-moi ce garçon à l’office, dit-elle, ayez soin de lui et pansez-le, car je le crois blessé.

Puis elle mit pied à terre et monta les marches du perron avec la dignité d’une châtelaine.

– Tiens ! murmura Polyte, au moment où elle passait au milieu des officieux armés de flambeaux, je crois bien qu’elle est bossue, elle aussi !

Et il se laissa emporter de bonne grâce par deux grands gaillards d’officieux qui le prirent à bras-le-corps, car il lui eût été maintenant impossible de marcher.

XI

Cependant la dame aux diamants était entrée dans le pavillon. Ce pavillon, qu'on appellerait aujourd'hui une villa, avait été bâti par un fermier général qui, des premiers, avait payé son tribut à la nation en portant sa tête sur l'échafaud.

Le vestibule spacieux était encombré d'arbustes rares et de plantes exotiques.

Après le vestibule, on trouvait un grand salon luxueusement meublé et décoré, et à la suite un boudoir dans lequel régnait un demi-jour voluptueux.

– Tu vas m'habiller, dit-elle, car il est près de minuit, et mes amis ne peuvent tarder. Mais, auparavant, jette donc un coup d'œil aux fourneaux du chef. Vois si la table est correctement dressée et si rien ne manque.

– Oui, madame, dit l'officieuse, qui, dans le tête-à-tête, se dispensait de donner à sa maîtresse le titre brutal de citoyenne.

Et la jeune fille, qui était belle d'une beauté hardie et cynique, sortit.

Alors la dame se posa devant une grande glace de Venise et se jeta un regard complaisant.

– Allons, murmura-t-elle, on a bien raison de dire que la fortune embellit. Quoique un peu bossue, un peu noire, et ayant passé la quarantaine, je ne suis pas trop mal encore ; le citoyen Brin-d'Amour me l'affirme du moins, et il a de bonnes raisons pour le croire.

Elle ôta son chapeau, et d'un coup de main déroula une épaisse chevelure noire, qui tomba en boucles nombreuses sur ses brunes épaules, qui étaient décolletées.

Il est vrai de dire que cette insolente personne revenait de l'Opéra, où elle avait assisté à une représentation du « Berger-Paris ».

Mais avant de faire connaître les personnages qu'elle attendait à souper, disons un mot de cette grande créature.

Tandis qu'elle attendait ses hôtes et que sa femme de chambre donnait quelques ordres relatifs au souper, elle avait tiré de son sein le médaillon acheté à Polyte et qui représentait la pauvre et malheureuse Gretchen, et elle murmurait avec un hideux sourire :

– Il y a des ressemblances qui sont bonnes à quelque chose. Le portrait aidant, Jeanne et la belle comtesse Aurore éternueront dans le son d'ici peu. Après, nous trouverons le comte Raoul...

Car, tant qu'il en restera un, ajouta-t-elle, je ne serai pas tranquille. On a beau dire, la République ne durera pas, et les aristocrates reviendront tôt ou tard.

Elle glissa de nouveau le médaillon dans son corsage ; mais son sourire cynique prit des proportions plus larges.

– Cette pauvre comtesse des Mazures, dit-elle, si elle sortait de la tombe... comme elle serait étonnée de voir la citoyenne Antonia se mêler quelque peu de gouverner la France !...

Et comme elle faisait cette réflexion, on entendit un bruit de voiture dans la cour, et peu après le citoyen Brin-d'Amour pénétra dans le boudoir avec le sans-façon d'un homme qui a ses petites entrées.

– Mon ami, dit la citoyenne Antonia, les affaires avant le plaisir si tu veux.

– Au diable les affaires ! dit le citoyen X... ; je suis resté quatre heures à la tribune aujourd'hui.

– Ceci est très important. Deux jeunes filles sont entrées ce soir dans Paris, venant de Vienne. Elles sont chargées d'une mission importante auprès du comité royaliste.

– Ah ! ah ! dit le citoyen X...

– Et voilà le portrait de l'une d'elles, acheva Toinon, car on l'a deviné sans doute, la citoyenne Antonia n'était autre que Toinon la bohémienne, la servante de la comtesse des Mazures, riche de la fortune qu'elle avait trouvée dans la cassette qu'elle vola cette nuit-là même où le chevalier, son complice et sa dupe, assassinait sa belle-sœur.

XII

La rue du Petit-Carreau était alors ce qu'elle est aujourd'hui, un bout de rue montueux qui prolonge la rue Montorgueil et à deux rangées de maisons mal bâties et mal alignées.

Vers le milieu, à gauche, en venant des Halles, on voyait une boutique de blanchisseuse. Le mot boutique était même prétentieux, tant l'échoppe était petite, étroite, mal éclairée.

À six heures du matin, c'est-à-dire avant le jour, une femme entre deux âges ouvrait la devanture et allumait ensuite un petit fourneau destiné, au chauffage des fers.

Elle se mettait alors à travailler avec ardeur, et ce n'était que lorsque le jour paraissait que son unique ouvrière, une petite fille de quatorze ou quinze ans, descendait de sa soupente et venait lui aider.

À peu près en même temps, le mari de cette femme, qui était ouvrier des ports, se levait, faisait grand bruit et grand tapage, criait une demi-douzaine de fois : « Vive la République ! », entrait chez le marchand de vin d'en face, avalait un verre de petit blanc et descendait vers les halles en jurant la mort de tous les aristocrates.

Cette femme, qu'on appelait la citoyenne Bargevin et qui était blanchisseuse de son état, était la sœur de Mme Coclès, et c'était chez elle que le mari de cette dernière avait amené Jeanne, Aurore et Benoît le bossu.

La blanchisseuse avait son mari qui dormait dans l'arrière-boutique sur un misérable grabat.

– Vive la République ! hurla Simon en ouvrant les yeux.

– Tais-toi, dit Joséphine, et prends garde surtout d'éveiller Zoé ! je m'en méfie !...

Zoé était, le nom de la petite apprentie.

À l'attitude et à l'accent de sa femme, Simon comprit qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire, et il se leva sans plus rien dire.

Il vit Coclès, il vit les deux jeunes filles et le bossu, et fronça le sourcil.

– Tu veux donc nous envoyer à la guillotine ? dit-il à Coclès.

– J'en ai aussi peur que toi, répondit ce dernier, et pourtant tu vois que je n'ai pas hésité.

Coclès avait un certain ascendant sur son beau-frère et il l'eut bientôt calmé.

Pourtant il fit une objection.

– Mais, dit-il, nous n'avons pas des mille et des cents, tu le sais bien ; et il y a des jours où nous ne mangeons que du pain.

– Ces demoiselles ont de l'argent, répondit Coclès.

– Alors, dit tout bas Joséphine, à la grâce de Dieu ! Nous ne mourrons jamais qu'une fois.

* *

*

Quand la petite apprentie se leva, elle vit les deux jeunes filles installées dans la boutique et à l'ouvrage.

Zoé les regarda avec une curiosité mêlée de dépit.

– Ce sont mes nièces dont je vous ai parlé et qui viennent de la campagne, dit Joséphine Bargevin.

La petite apprentie ne souffla mot, mais elle éprouva presque sur-le-champ un sentiment de haine jalouse. Zoé était en femme ce que Polyte était en homme. C'était une enfant de Paris, pâle et chétive, grêlée de la petite vérole, point trop laide, malgré cela, et qui avait l'astuce cauteleuse de ces natures essentiellement parisiennes auxquelles le grand air des champs a toujours manqué.

Joséphine Bargevin l'avait prise à l'âge de six ans, alors qu'elle courait les rues en haillons ; elle l'avait élevée, soignée comme son propre enfant ; elle l'aimait, et pourtant elle se défiait d'elle.

Le soir même, Simon promena Benoît le bossu dans les cabarets de la rue en le donnant pour son neveu, et nul n'en douta.

Les jeunes filles étaient modestement vêtues ; elles travaillaient avec ardeur, et personne ne s'avisa de regarder de trop près à leurs mains blanches et mignonnes.

Personne, pas même Zoé, ne douta un seul instant qu'elles ne fussent bien les nièces de sa patronne.

Mais Zoé, dès les premières heures, leur avait voué une haine violente, haine que les circonstances devaient servir, comme on va voir.

Quarante-huit heures après l'installation d'Aurore et de Jeanne dans sa boutique, la mère Simon Bargevin mit son linge dans son panier et dit à Zoé :

– Tu vas porter cela au n° 17 de la rue du Cadran, chez la citoyenne Vertot.

La citoyenne Vertot était une fruitière.

Sa boutique était le rendez-vous de toutes les commères du quartier, et on y parlait politique du matin au soir.

Or, quand Zoé arriva, son panier au bras, une portière qui venait faire sa provision de lait, racontait justement qu'une femme qui logeait dans sa maison et se donnait pour ouvrière, avait été reconnue pour une aristocrate, arrêtée, conduite au tribunal révolutionnaire et envoyée à l'échafaud.

Zoé entrait au moment le plus palpitant du récit.

La fruitière lui fit signe de poser son panier et de ne rien dire.

Ce qui fit que Zoé demeura plantée sur ses deux pieds et écouta.

– Mais enfin, dit la Vertot, qu'est-ce qui l'a fait soupçonner ?

– Elle avait des petites mains blanches et fines comme seules en ont ces femmes-là, répondit la portière.

Zoé tressaillit.

– Il faudra que je regarde les mains des nièces de la patronne, se dit-elle.

XIII

Zoé revint toute pensive chez sa patronne.

La haineuse enfant avait fait, en chemin, une foule de réflexions, et son intelligence s'était subitement développée.

Qu'était-ce, pour elle, des aristocrates ?

Des gens qu'on guillotinait.

À quoi pouvait-on les reconnaître ?

À leurs mains blanches.

Et Zoé se disait :

– Si les nièces de la patronne ont les mains blanches, c'est que ce sont des aristocrates, et alors il faut les guillotiner, ce qui fait que je serai toute seule comme devant.

Zoé ne voyait pas au delà de ce but, mais ce but, elle voulut l'atteindre, et les enfants sont plus tenaces que les hommes.

Justement, quand elle revint, la mère Simon Bargevin était à table avec ses prétendues nièces ; c'est-à-dire que le travail avait été un moment suspendu, et que la blanchisseuse et ses deux ouvrières, debout auprès de la table à repasser, trempaient du pain dans un bol de café au lait.

– Qu'est-ce que tu fais donc Zoé ? dit la blanchisseuse. Voilà plus d'une heure que tu es partie.

– On m'a fait attendre, répondit la petite fille, en jetant un regard de colère sur Jeanne et sur Aurore.

– Dis plutôt que tu t'es amusée en route à jaser avec des polissons comme toi, gronda la citoyenne Bargevin.

Et elle donna une taloche à Zoé.

Zoé se mit à pleurer.

– Mange ton café et à l'ouvrage ! dit la blanchisseuse.

– Je n'ai pas faim, grogna l'enfant.

Et elle alla bouder dans un coin.

Mais ses yeux ne perdaient pas de vue les mains des deux jeunes filles.

Et, certes, pas plus l'une que l'autre n'avait eu le temps, en deux jours, de faire disparaître la blancheur et l'élégance de ses mains aristocratiques et la cornée transparente de ses ongles roses.

Et, après ce sournois examen, Zoé se dit :

– Ça doit être ça des mains d'aristocrate.

Ce jour-là, Zoé ne sortit plus. Il n'y avait pas de linge à rendre ou à aller chercher.

Elle demeura taciturne et songeuse dans la boutique, ne mangea pas plus à midi qu'elle n'avait mangé le matin, et dit qu'elle était malade.

– Eh bien, va te coucher, dit la blanchisseuse avec humeur.

Zoé ne se le fit pas répéter ; elle gagna sa soupente et se jeta sur son lit.

La soupente avait une fenêtre qui donnait sur la cour de la maison.

Une cour étroite, sombre, où le jour descendait à peine du haut des cinq étages superposés, un puisard plutôt qu'une cour.

Zoé se mit à cette fenêtre au bout d'une heure et parcourut du regard les différentes croisées des étages supérieurs.

Que cherchait-elle ? Zoé cherchait un auxiliaire.

Dans la rue du Petit-Carreau, où de porte en porte tout le monde se connaissait, on se connaissait bien mieux encore de locataire à locataire dans la même maison.

Le premier était occupé par un marchand de rubans ; le deuxième, divisé en deux appartements, avait par conséquent deux locataires : une femme qui exerçait la profession de lingère, un homme qu'on appelait le père « Bibi » et qui était sans profession apparente.

Le personnage affublé de ce nom était un petit homme entre deux âges, chauve, ventru, le nez orné d'une paire de besicles bleues.

Hiver et été, cet homme portait une culotte de casimir noir, des souliers à boucles, un gilet blanc à grands revers, un habit marron et une canne à pomme d'argent.

Il était de belle humeur, chantait agréablement à sa fenêtre, le matin tout en se faisant la barbe, et il passait pour avoir quinze cents livres de rente.

On le connaissait depuis plus de vingt ans dans le quartier.

Bien avant la Révolution, au temps de la monarchie, le père « Bibi » habitait déjà la maison n° 7 de la rue du Petit-Carreau.

On le connaissait alors comme un jeune homme de province venu à Paris pour y manger modestement ses revenus.

Peut-être même avait-il un autre nom, mais ce nom, maintenant oublié, avait été remplacé par le sobriquet de Bibi.

La Révolution survint.

Au lieu de se cacher, au lieu de quitter Paris, Bibi demeura dans la maison qu'il habitait, continua à se vêtir comme à l'ordinaire, poudra ses cheveux, mit des rubans frais à sa queue, et déclara que la République n'avait pas de partisan plus dévoué.

Et la République, appréciant sans doute ce dévouement, le laissa parfaitement tranquille.

Bibi était ponctuel comme un vieux garçon.

Il sortait le matin pour déjeuner, rentrait à midi, changeait de linge, chantonnait une couple d'heures à la fenêtre, se réhabillait et allait se promener.

On disait qu'il allait voir guillotiner ; mais cela n'était pas prouvé.

Et puis, du reste, il n'y avait après tout rien que de très innocent à cela, car c'était un spectacle tout à fait à la mode.

Le soir, Bibi s'en allait dîner dans un petit cabaret de la rue Poissonnière, dépensait trente sous, buvait une tasse de café et un verre de kirsch, se promenait jusqu'à dix heures et rentrait se coucher.

Or, Zoé connaissait M. Bibi qui lui donnait quelquefois un bâton de sucre de pomme quand elle était toute petite, et, depuis un an ou deux, elle avait entendu dire comme tout le monde, que le bonhomme s'en allait tous les jours voir guillotiner.

Zoé n'avait jamais vu cela.

Ce jour-là donc, comme elle se penchait de la lucarne de la fenêtre dans la cour, elle aperçut le père Bibi à sa fenêtre.

– Tiens ! se dit-elle, je vais aller voir M. Bibi ; il me conduira peut-être voir guillotiner !

Zoé n'était pas fâchée de savoir ce que c'était, avant de dénoncer les deux jeunes filles comme des aristocrates.

Elle voulait savoir si cela faisait beaucoup de mal à l'innocente enfant !

Et Zoé se glissa hors de la soupente, traversa l'arrière-boutique sur la pointe du pied, gagna la cour sans avoir éveillé l'attention de la blanchisseuse et de ses deux ouvrières.

Puis elle enfila l'escalier qui montait à l'appartement occupé par le père Bibi.

XIV

Le père Bibi avait bien vu Zoé traverser la cour, mais il ne se doutait guère que la petite montait chez lui.

Pareille chose, du reste, n'était jamais arrivée à Zoé, et pour qu'elle osât sonner à la porte du vieux garçon, il fallait qu'elle fût travaillée par un désir bien ardent.

Zoé sonna donc.

Bibi alla ouvrir et fut tout étonné de voir la petite fille.

Cependant il crut que la portière de la maison lui avait donné quelque commission.

– Bonjour, mon enfant, lui dit-il.

– Bonjour, monsieur Bibi, dit Zoé avec assurance.

– Que me veux-tu, petite ?

Zoé passa le seuil de la porte.

– Monsieur, dit-elle, je voudrais vous parler.

– À moi ?

– Oui, monsieur.

Et elle fit trois pas en avant.

– Mon enfant, dit le vieux garçon, de plus en plus étonné, il ne faut pas m'appeler « monsieur ». On ne se sert plus de ce mot. C'est « citoyen » qu'il faut dire.

– Oui, monsieur... citoyen, répondit Zoé.

– Mais enfin, que me veux-tu ?

Zoé prit un air mystérieux.

– Citoyen, dit-elle, je veux vous parler.

– C'est ta patronne, qui t'envoie ?

– Oh non ! J'ai fait la malade, et la patronne croit que je suis sur mon lit, dans la soupente.

– Ta patronne ne sait pas que tu viens ici ?

– Non, citoyen.

Zoé avait une audace qui acheva d'intriguer M. Bibi. Il ferma sa porte, prit l'enfant par la main, la conduisit dans sa chambre, lui offrit une chaise et lui dit :

– Voyons, parle ; que me veux-tu ?

Zoé demeura debout.

– Citoyen, dit-elle, je viens vous prier de m'emmener avec vous aujourd'hui.

– Hein ? fit-il abasourdi.

– Oh ! soyez tranquille, reprit-elle, personne ne me verra sortir de la maison, et j'irai vous attendre dans la rue du Cadran.

– Mais où veux-tu que je t'emmène ?

– Où vous allez tous les jours.

Bibi tressaillit et regarda l'enfant plus attentivement.

– Comment, dit-il, où je vais tous les jours ? Tu le sais donc ?

– Oui ! vous allez voir guillotiner ; tout le monde sait ça dans la maison.

Le père Bibi haussa les épaules.

– Je crois que tu es un peu toquée, ma petite, dit-il.

– Eh ! non, répliqua froidement Zoé ; et si je vous dis ça, c'est que j'ai mon idée.

– Hein ?

– Et quand j'ai une idée, voyez-vous, reprit la petite fille en se frappant le front, ça y est et ça n'en sort pas.

Tout d'abord, le père Bibi avait été tenté de jeter Zoé à la porte. Mais la flamme sombre qui jaillissait des yeux de l'enfant, l'expression de résolution répandue sur son petit visage le frappèrent.

– Ah ! dit-il, tu as une idée ?

– Oui, citoyen.

– Et tu es venue pour me la dire ?

Et le père Bibi attira la petite fille sur ses genoux.

– Vous savez que ma patronne a des ouvrières maintenant ? reprit Zoé.

– Non, répondit Bibi.

– Elle en a deux, ses nièces, qui sont arrivées de la campagne.

– Ah !

– Je les déteste.

– Pourquoi donc ça ?

– Je ne sais pas, mais je les déteste, répéta l'enfant avec un accent de haine qui fit tressaillir le père Bibi.

– Fort bien, dit-il ; après ?

– Ce matin, poursuivit Zoé, je suis allée chez la mère Vertot, la fruitière de la rue du Cadran. On y jasait des aristocrates qui ont les mains blanches et qu'on guillotine.

– Ah ! vraiment ? fit Bibi impassible.

– Quand je suis revenue à la boutique, reprit Zoé, j'ai regardé les mains des nièces de la patronne.

– Ah ! ah !

– Et j'ai vu qu'elles étaient blanches.

– Bon !

– Alors, dit Zoé avec une effroyable naïveté, j'ai pensé que c'étaient peut-être des aristocrates et qu'on pourrait les faire guillotiner.

Le père Bibi, caractère paisible, avait peut-être vu bien des choses épouvantables dans sa vie, mais il demeura comme anéanti en présence de cet horrible sang-froid.

Zoé ne se déconcerta point et continua :

– Seulement, je n'ai jamais vu guillotiner, et je ne sais pas si cela fait bien mal.

– Mais oui, dit Bibi.

– Et on n'en revient pas ?

– Jamais.

– C'est bien ce que je voudrais, dit la féroce enfant. Mais j'aurais voulu voir ; et si vous vouliez m'emmener…

– Ma petite, dit le père Bibi qui prit un air bonhomme, les gens qui t'ont dit que j'allais voir guillotiner sont de mauvaises langues.

– Ah ! fit Zoé d'un air de doute.

– Je n'y suis jamais allé et je ne commencerai pas aujourd'hui, continua le père Bibi ; mais, dis-moi, ma petite, depuis combien de temps ta patronne a-t-elle ses nièces avec elle.

– Depuis avant-hier matin.

– Elles sont arrivées par le coche ?

– Je ne sais pas ; quand je me suis levée, elles étaient dans la boutique.

– Et où couchent-elles ?

– Dans ma soupente.

– Et tu crois que ce sont des aristocrates ?

– Je ne sais pas, mais je le voudrais bien. Et puisqu'elles ont des mains blanches ?

– Cela ne suffit pas.

– À quoi donc qu'on peut le savoir ?

Et Zoé regarda naïvement le père Bibi.

– Si tu étais une petite, fille discrète, reprit-il, je te dirais bien quelque chose.

– Vous pouvez parler, fit-elle : je ne dis que ce que je veux dire.

– Tu couches dans la soupente avec elles ?

– Oui.

– Mais pas dans le même lit ?

– Non.

– Eh bien ! ce soir, tâche de ne pas t'endormir avant elles.

– Et puis ?

– Seulement ferme les yeux comme si tu dormais.

– Ah ! bon, je comprends, dit Zoé, et j'écouterai ce qu'elles diront ? Et vous me direz alors si ce sont des aristocrates ?

– Oui, mon bijou.

– Et si c'en est... vous me direz comment il faut que je fasse ?

– Pourquoi ?

– Pour les faire guillotiner.

– Oui, je te le dirai, mais prends bien garde de rien dire à ta patronne.

– Oh ! pour ça, bien sûr.

– Et qu'elle ne te voie pas quand tu monteras ici.

– Si j'allais vous parler dans la rue ?

– Soit, dit Bibi.

– Où ça !

– Où tu voudras.

– Dans la rue Saint-Sauveur, alors ?

– C'est bien.

– À quelle heure ?

– L'heure que tu voudras.

– Eh bien ! demain matin, vers dix heures. J'irai justement rendre du linge dans la rue Saint-Denis.

– C'est convenu, dit Bibi.

Et il congédia l’enfant qui, deux minutes après, rentrait dans sa soupente, et dont personne n’avait remarqué l’absence.

Puis le père Bibi s’habilla tranquillement, prit son chapeau, sa canne à pomme d’argent et sortit. En passant, il jeta un coup d’œil furtif dans la boutique de la mère Simon Bargevin. Jeanne lui tournait le dos ; mais Aurore lui apparut dans toute la splendeur de sa beauté.

– Hé ! hé ! murmura-t-il en s’éloignant, la petite Zoé a peut-être raison. Ça pourrait bien être du gibier de guillotine.

Et il descendit tranquillement vers la rue Montorgueil.

XV

M. Bibi ou le père Bibi, comme on l'appelait habituellement, depuis qu'il portait des lunettes et avait perdu ses cheveux, était fort populaire dans tout le quartier.

On le connaissait depuis si longtemps.

Chacun le saluait, et il rendait à chacun son salut avec une aménité parfaite.

Il avait toujours dans les poches de son habit marron des dragées, du sucre de pomme, et il faisait le bonheur des enfants.

Le père Bibi descendait donc ce jour-là la rue Montorgueil de ce pas alerte et nonchalant à la fois du flâneur parisien qui est ingambe et vert, mais que rien ne presse. Il reçut vingt saluts et les rendit, traversa les halles, gagna les quais, s'arrêta un moment sur le Pont-Neuf pour regarder un bateau qui s'en allait au fil de l'eau, arriva au coin du quai des Orfèvres, et s'arrêta une seconde fois.

Mais ce n'était plus pour regarder un bateau.

C'était pour voir s'il ne remarquerait pas dans la foule des passants quelque figure de connaissance.

Le père Bibi était loin de son quartier et personne ne faisait plus attention à lui.

Alors il enfila le quai d'un pas rapide, atteignit l'angle de la rue de Jérusalem, et disparut tout d'un coup sous le porche d'une maison bâtarde qui donnait accès dans une allée étroite et sombre.

Au bout de l'allée, il trouva un escalier tortueux auquel une corde clouée le long du mur servait de rampe.

Le père Bibi monta deux étages ; puis de cette même poche où il avait mis ses lunettes, il tira une clef qu'il introduisit dans la serrure d'une porte.

Elle s'ouvrit aussitôt, et Bibi pénétra dans une petite salle assez noire, assez triste, aux murs gris sans papier ni teintures, meublée de chaises de paille et d'une sorte de bureau protégé par un grillage comme le comptoir d'un homme d'affaires.

Un petit monsieur, comme lui entre deux âges, vêtu d'un habit râpé, portant des manches de lustrine verte, ayant une plume derrière l'oreille, était assis devant une table derrière le grillage et compulsait de mystérieux dossiers.

Il ne leva même pas la tête.

– Ah ! dit-il continuant sa besogne, c'est vous Claude-Jean ?

– C'est moi, répondit Bibi.

– Avez-vous quelque chose de nouveau ?

– Rien depuis l'arrestation de la marquise de Brévannes, qui logeait rue Montorgueil.

– Il y a pourtant de la besogne à Paris.

– Rien dans mon quartier.

– Ah !

– Et vous, avez-vous quelque chose de nouveau ?

– Oui et non.

– Comment cela ?

– Le citoyen X..., le représentant du peuple, vous savez, l'ami de Robespierre, est venu ici ce matin.

– Dans quel but ?

– Il m'a demandé un homme habile, et cela pour une mission d'une délicatesse infinie.

– Ah ! ah !

– J'ai songé à vous.

– Peuh ! fit Bibi, que son interlocuteur continuait à appeler Claude, le citoyen X..., je connais ça.

– Sans doute, vous devez le connaître.

– Perdu de dettes, toujours à court d'argent... Il n'y aura pas de l'eau à boire.

– Vous vous trompez ; le citoyen X... remue à présent de l'or à la pelle.

– Vraiment ?

– Il y a mieux ; il a versé une première somme à titre de provision.

– Où donc ?

– Ici même. J'ai 2.000 livres à partager avec vous.

– En assignats ?

– Non, en or, et en or autrichien, qui plus est.

Ce disant, l'homme aux manches de lustrine ouvrit le tiroir de sa table et en retira une sébile pleine de souverains d'or.

– Peste ! fit Bibi, s'il en est ainsi, on travaillera pour le citoyen X... De quoi s'agit-il ?

– Je n'en sais rien ; mais il vous le dira.

– Où le trouverai-je ?

– Chez lui, rue Saint-Honoré, 243.

– À quelle heure ?

– À présent, il vous attend.

– J'y vais, dit Bibi.

Le petit homme ajouta :

– Voulez-vous de l'argent tout de suite ?

– Oh ! non, dit Bibi, vous m'en donnerez demain.

– Comme vous voudrez, j'ai mille livres en caisse, à votre crédit.

Et le petit homme se remit à ses dossiers, tandis que Bibi reprenait le même chemin, enfilait le corridor, refermait soigneusement la porte de l'escalier, remettait ses lunettes sur son nez et sortait furtivement de cette maison du quai des Orfèvres, non sans avoir auparavant jeté un rapide coup d'œil autour de lui.

Il n'y avait sur le quai que des gens indifférents qui ne firent aucune attention au petit homme en lunettes.

Bibi remonta vers le Pont-Neuf, repassa le bras droit de la Seine, descendit la rue de la Monnaie, et entra dans la rue Saint-Honoré, qui ne s'appelait plus que la rue Honoré, tous les saints se trouvant, pour le moment, sur la liste des émigrés.

Le citoyen X..., que nous avons entrevu chez la signora Antonia à Palaiseau, tout en aimant, le luxe, le bon vin et la grande chère, avait cru devoir faire à ses opinions puritaines quelques sacrifices. Bien qu'il eût désintéressé ses créanciers, grâce aux largesses de l'opulente citoyenne, qu'il bût de grands vins de

Bordeaux et mangeât des truffes tous les soirs, il avait conservé son misérable logis de la rue Saint-Honoré, à deux pas de la maison qu'habitait Robespierre.

Il n'avait pas même d'officieux, renvoyait sa femme de ménage à midi, et ce fut lui qui vint ouvrir lorsque Bibi eut tiré le cordon de laine graisseux qui pendait au long de la porte.

Le citoyen X... recevait beaucoup de monde ; de plus, il n'avait jamais vu Bibi.

– Que me voulez-vous ? De la part de qui venez-vous ? lui demanda-t-il brusquement.

– Citoyen, répondit Bibi, je viens du quai des Orfèvres.

– Ah ! fort bien.

– Je m'appelle Claude-Jean.

– Et c'est Paul qui vous envoie ?

– Justement.

– Entrez, dit le citoyen X..., nous allons causer.

Il conduisit le père Bibi au fond de son chétif appartement, se mit à califourchon sur une chaise, tandis que son visiteur demeurait debout, et lui dit :

– Connaissez-vous la citoyenne Antonia ?

– Certainement, dit Bibi, c'est moi qui l'ai arrêtée il y a six mois. Le comité l'a fait relâcher ; pourquoi ? Je n'en sais rien. Cela ne me regarde pas.

– Le comité l'a fait relâcher, dit froidement le citoyen X..., parce qu'elle rend de grands services à la République.

– Ah ! c'est différent, fit Bibi.

– Donc vous la connaissez ; c'est elle qui a besoin de vous.

– Fort bien, dit Bibi ; mais ne pourrais-je savoir à peu près de quoi il s'agit ?

– De l'arrestation de deux femmes qu'on soupçonne avoir des relations avec l'armée de Condé et être venues à Paris avec une mission pour les comités royalistes. La citoyenne Antonia vous donnera tous les renseignements dont vous avez besoin. Mais il faut aller vite et ne pas perdre une minute.

– Si elles sont à Paris, répondit Bibi, ce sera l'affaire de quarante-huit heures.

Bibi s'en alla.

– Ce serait curieux, murmura-t-il en reprenant le chemin de la rue Montorgueil, que les deux femmes dont il s'agit fussent précisément les deux jeunes filles que cette charmante petite Zoé aurait tant de plaisir à faire guillotiner.

XVI

Bibi descendit vers les halles.

Là, il était sûr de trouver une voiture.

Par cette terrible année 1793, le fiacre était l'unique voiture qui osât circuler dans les rues de Paris.

Depuis le carrosse dans lequel on avait conduit à l'échafaud le roi Louis XVI vêtu de blanc, on n'avait pas revu d'autre carrosse. Mais le fiacre, voiture populaire, avait survécu. Le citoyen X... allait en fiacre et Robespierre aussi, quand il pleuvait et qu'il ne voulait pas salir ses escarpins ni maculer ses bas de soie.

À l'angle de l'ex-église dédiée à l'ex-saint Eustache, Bibi trouva un de ces véhicules. Il y monta et dit au cocher :

– Barrière d'Enfer !

– Tu sais qu'on ne sort pas, citoyen, dit l'automédon.

– Va toujours, tu verras bien, répondit Bibi.

Le fiacre roula. Vingt minutes après, il arrivait à la barrière. La barrière était fermée.

Un municipal vint ouvrir la portière et dit à Bibi :

– As-tu un passeport, citoyen ?

– Voilà, répondit Bibi.

Et il exhiba une petite carte jaune, sur laquelle on lisait : « Police de la République ». Le municipal, qui était un bourgeois timide, se confondit en excuses et ouvrit lui-même la grille

de fer de la barrière. Et l'automédon fouetta ses rosses et prit la route d'Étampes. Seulement il ôta son bonnet, et, se penchant vers la portière :

– Excusez-moi, citoyen, dit-il, mais où allons-nous ?

– À Palaiseau, répondit Bibi.

Ce n'était pas la première fois que le cocher faisait la course, car il ajouta :

– Serait-ce chez la citoyenne Antonia ?

– Justement.

– Alors, c'est bon.

– Tu sais où c'est ?

– Pardine !

– Trois livres de pourboire si tu marches bien.

Le cocher, enthousiasmé, fouetta ses chevaux.

Une heure après, Bibi arrivait à Palaiseau.

Le citoyen X... l'avait devancé, et la citoyenne Antonia était prévenue.

Bibi fut introduit dans le boudoir de la citoyenne et trouva le citoyen X...

– Citoyen, lui dit Antonia, c'est vous qui m'avez arrêtée ; mais je ne vous en veux pas ; je vous tiens même pour un homme habile, et c'est ce qui m'engage à avoir recours à vos services.

Bibi, que le citoyen X... avait eu quelque peine à reconnaître sous son déguisement, s'inclina avec courtoisie.

Antonia continua :

– Il s’agit de retrouver dans Paris deux femmes, deux jeunes filles, qui sont des émissaires de l’émigration.

– Bien, dit Bibi avec flegme.

– Elles ont été vues, il y a trois jours, près d’ici, à Antony, dans un cabaret qui a pour enseigne : « Au rendez-vous des bons patriotes ».

– Fort bien, dit Bibi.

– L’une est brune, l’autre blonde.

– Ah !

– Elles ont quitté le cabaret pendant la nuit, en compagnie d’un paysan qui est bossu.

– Très bien !

Et Bibi tira un crayon de sa poche et prit une note.

– Enfin, je vais vous donner le signalement de l’une et vous montrer le portrait de l’autre.

– J’écoute, dit l’agent de police.

– L’une est brune, grande, svelte, avec des yeux bleus. Elle a l’air hautain. La petitesse de ses mains est remarquable. Elle a environ vingt-sept ans.

– Bon ! fit Bibi.

– Quant à l’autre, poursuivit Antonia, voici son portrait ; on me l’a envoyé de Vienne.

Et Antonia tira de son sein le médaillon trouvé sur la route par Polyte.

Ce médaillon représentait Gretchen, la mère d’Aurore et de Jeanne ; mais comme celle-ci était la vivante image de sa mère, il pouvait servir à la retrouver.

À peine eut-il jeté les yeux sur ce médaillon, que Bibi reconnut la jeune fille qu'il avait vue dans la boutique de la blanchisseuse, la mère Simon Bargevin.

Un homme plus naïf que lui n'aurait pu réprimer un cri de surprise ou tout au moins un geste d'étonnement.

Mais Bibi ne sourcilla pas et demeura impassible.

– Pensez-vous que vous pourrez les retrouver ? demanda la citoyenne Antonia.

– Sans doute, répondit Bibi.

– Dans combien de temps ?

– Deux jours au moins, quatre au plus.

– Il y a six mille livres pour vous, si vous les retrouvez dans les deux jours.

– On tâchera, dit Bibi.

Et il mit le médaillon dans sa poche.

XVII

Tandis que le père Bibi allait prendre les ordres de la citoyenne Antonia, la petite Zoé était fidèle au programme qui lui avait été tracé par le vieux garçon.

Zoé, la petite fille chétive et malingre, l'enfant de Paris astucieux et méchant, avait une volonté de fer, et son âme était faite pour les haines implacables.

Elle avait juré la mort de ces deux jeunes filles, dont la présence dans la pauvre maison de la blanchisseuse diminuait d'autant son bien-être matériel et la reléguait au second plan. Donc Zoé avait suivi fort exactement les recommandations de Bibi.

Elle était descendue pour souper, disant toujours qu'elle était malade ; mais c'était moins la faim qui lui avait fait quitter sa soupente que le désir de savoir si on ne l'avait pas vue, par hasard, monter chez le père Bibi.

Il lui fut facile de se convaincre que personne ne s'était aperçu de son équipée.

La blanchisseuse, bonne femme au fond, la traita doucement et crut à sa maladie, la voyant manger du bout des dents. Elle lui fit même prendre un verre de vin chaud, voulut la coucher elle-même et la couvrit plus qu'à l'ordinaire, de façon à la faire transpirer, ce qui est le remède unique des pauvres gens.

Zoé se coucha, et la blanchisseuse redescendit.

Une heure après, elle remonta, inquiète, et trouva l'enfant endormie.

C'est-à-dire que Zoé avait les yeux fermés et avait fourré sa tête sous les couvertures. Mais Zoé ne dormait pas, et son mauvais cœur battait d'impatience.

– Elle dort, dit la blanchisseuse en redescendant ; demain il n'y paraîtra plus ; c'est peut-être un peu de fatigue.

– Tu la fais trop travailler, dit Simon Bargevin, qui, tout brutal qu'il était, était un bon et brave homme.

– Pauvre petite ! dirent les deux jeunes filles.

Une heure après que Zoé fut couché, Aurore et Jeanne montèrent à leur tour dans la soupente.

Zoé ne bougeait pas, mais elle avait soulevé un coin de sa couverture, ouvert un œil, et elle vit les deux jeunes filles se déshabiller, se mettre au lit et enfin souffler leur lumière.

Il y eut d'abord un silence, puis Aurore soupira.

Alors Zoé, qui avait l'oreille fine comme un animal carnassier, entendit Jeanne qui disait tout bas :

– Pauvre chère sœur, pourquoi soupires-tu ainsi ?

– Chère enfant, répondit Aurore sur le même ton, je pense aux dangers qui nous entourent, non pour moi, mais pour toi.

– Ah ! dit Jeanne, je suis courageuse, va ! Et puis, cet horrible temps ne peut pas durer.

– Qui le sait ? dit Aurore.

– Les braves gens qui nous ont cachées chez eux, reprit Jeanne, comme ils sont pleins de bonté et de gentillesse pour nous ! Ah ! j'ai eu bien peur là-bas, l'autre nuit, dans cette auberge, avec tous ces hommes qui nous regardaient comme s'ils eussent voulu lire au fond de notre âme.

Aurore soupirait toujours et ne répondait pas.

– Il y en avait un surtout qui te regardait, toi, ma sœur, poursuivit Jeanne. Sans doute le misérable te trouvait belle.

– C'est pourtant grâce à lui que nous sommes ici, dit Aurore. S'il n'avait pas tenté de nous faire violence, peut-être que le citoyen Coclès ne nous eût pas prises ainsi sous sa protection.

– Mais aussi, poursuivit Jeanne, pourquoi sommes-nous venues à Paris ? Crois-tu donc que nous n'étions pas tout autant en sûreté dans le pays, où tout le monde nous aimait ?

– N'a-t-on pas détruit le couvent ?

– C'est vrai.

– Arrêté dom Jérôme ?...

– Ô mon Dieu ! murmura Jeanne, je frissonne quand je pense à lui. Qui sait ce qu'ils en auront fait ?

Aurore ne répondit pas.

– Enfin, reprit Jeanne, il y avait longtemps que tous les nobles étaient partis, qu'on avait brûlé leurs châteaux, confisqué leurs terres, et nous, on nous saluait. Tu sais ce paysan, Jacques Brizoux, qui tua un jour un cerf devant tes chiens, et qui maintenant est maire de Sully, n'est-il pas venu nous voir pour nous dire que nous n'avions rien à craindre et qu'il nous protégerait ?

– C'est vrai, dit Aurore.

– Oh ! pourquoi sommes-nous parties ? dit encore la jeune fille...

– Pour retrouver notre cousin Lucien, dit Aurore. Et elle soupira encore.

– Aurore... Aurore... murmura Jeanne, tu as un secret au fond du cœur.

Aurore se tut de nouveau, mais sans doute qu'elle fit un brusque mouvement, car Zoé, qui n'avait pas perdu un mot de cette conversation à voix basse, entendit le lit qui craqua légèrement.

Sans doute que Jeanne n'osa pas en dire davantage, car Zoé n'entendit plus rien. Les deux jeunes filles se tournèrent et s'agitèrent quelques minutes encore ; puis le silence se fit. Jeanne dormait et peut-être qu'Aurore avait fini par succomber, comme elle, au sommeil.

Mais Zoé savait maintenant trois choses. D'abord elles n'étaient pas les nièces de la blanchisseuse. Ensuite, elles avaient couru un grand danger sur la route, et le citoyen Coclès les avait sauvées.

Or, Zoé savait parfaitement que le citoyen Coclès était le beau-frère de sa patronne, et qu'il avait son auberge sur la route d'Orléans.

Enfin, les deux jeunes filles avaient parlé de leur château, ce qui était une preuve qu'elles étaient des aristocrates. Et Zoé pensa que ce qu'elle savait était suffisant pour envoyer les deux jeunes filles à la guillotine, et comme elle mourait de sommeil, elle s'endormit à son tour.

Le lendemain matin, la citoyenne Simon Bargevin se leva comme à l'ordinaire, entre cinq et six heures, et ouvrit sa boutique.

Au bruit qu'elle fit, Aurore et Jeanne s'éveillèrent.

Zoé s'éveilla aussi, mais elle ne bougea pas.

Zoé resta encore une heure dans son lit, puis elle descendit à son tour.

– Comment vas-tu, mon enfant ? lui demanda la citoyenne Bargevin.

– Je vais mieux, répondit-elle, et je puis travailler.

– Tu ne travailleras pas, mais tu iras porter du linge rue Saint-Sauveur, lui dit la blanchisseuse.

– Quand ? demanda l'enfant.

– Sur le battant de dix heures.

Le cœur de Zoé tressaillit d'une joie féroce.

Dix heures ! C'était bien le moment du rendez-vous qu'elle avait donné au père Bibi, et maintenant elle avait trop de choses à lui raconter pour ne point s'y trouver à la minute.

Zoé comprenait vaguement qu'elle avait trouvé dans cet homme à face débonnaire, et qui abritait son regard sous des lunettes, un auxiliaire qui lui donnerait le moyen de dénoncer ses ennemies comme aristocrates, s'il ne se chargeait pas lui-même de cette sinistre besogne.

XVIII

Le père Bibi, ou M. Bibi, ou le citoyen Bibi, car on lui donnait tour à tour ces trois appellations, était un homme fort. Jamais son visage ne trahissait sa pensée ; jamais il ne laissait paraître au dehors les émotions grandes ou petites qu'il éprouvait au dedans.

En chemin, Bibi continua à réfléchir.

– Quel intérêt la citoyenne Antonia pouvait-elle avoir à se débarrasser des deux jeunes filles ?

Les hommes de police savent tout. S'ils sont discrets, c'est que leur profession le veut ainsi, mais si on les interroge, ils répondront.

Il y avait vingt ans que Bibi était de la police.

Quand un gouvernement tombe, celui qui le remplace congédie ses ministres, ses hauts fonctionnaires et tout ce qui lui était dévoué. Il garde sa police.

La République avait conservé la police de la monarchie, et M. Bibi, devenu le citoyen Bibi, continuait à émarger sur les fonds secrets.

La police n'est pas un métier : c'est un art. L'agent de police qui a le feu sacré, espionne pour son propre compte.

Bibi savait sur le bout du doigt les petits côtés de ces âmes romaines qui faisaient la gloire de la République.

Les élégances ridicules de Robespierre, les passions titanesques de Danton, la vénalité du citoyen X..., il connaissait tout !

Si le citoyen X... avait fait relâcher Antonia, c'est qu'elle lui avait donné de l'argent. Si le citoyen X... soupait chez elle, c'est qu'il était son amant. Et, s'il était son amant, c'est qu'Antonia, déjà vieille, laide, grêlée et bossue, se ruinait pour lui.

Or, Bibi se connaissait en femmes aussi bien qu'en hommes.

Le citoyen X..., représentant du peuple français, pouvait se tromper sur Antonia ; mais Bibi, qui avait vu l'ancien régime et connu de vraies grandes dames, ne pouvait s'y tromper, lui.

Évidemment Antonia était quelque femme de chambre, quelque servante enrichie de la dépouille de ses maîtres, et ses maîtres pouvaient fort bien être les deux jeunes filles.

Si Antonia avait pris leur bien, elle était assez riche, riche pour faire convenablement les choses.

Car Bibi était un homme consciencieux autant que dépourvu de cœur.

Antonia l'intéressait moins que Jeanne et Aurore ; mais Antonia payait. Bibi n'avait aucune objection à faire, et il servirait Antonia et mettrait les pauvres petites au pied de l'échafaud.

Bibi s'était fait tous ces beaux raisonnements en rentrant à Paris.

Il s'alla donc coucher avec la tranquillité d'une belle âme, et se dit en se fourrant au lit :

– Je ne changerai rien, demain non plus, à mes habitudes. Je me lèverai entre huit et neuf, j'irai déjeuner à dix heures. En passant, je ferai un petit crochet dans la rue Saint-Sauveur pour

voir si la petite Zoé a quelque chose à me dire. Puis je rentrerai chez moi, je ferai ma barbe, changerai de linge et m'en irai comme à l'ordinaire. Seulement, au lieu d'aller voir guillotiner, je m'en irai causer un brin avec le citoyen Paul.

Qu'était-ce que le citoyen Paul ?

Voilà ce que nous allons dire en peu de mots.

Vers la fin de l'année 1792, le citoyen Lerouge, chef de la première division au ministère de la Justice, le citoyen Garat étant ministre et le citoyen Sohier, secrétaire général, – le citoyen Lerouge, disons-nous, reçut la visite d'un homme déjà vieux, mais dont le regard avait conservé toute l'énergie de la jeunesse. Cet homme lui dit :

– Citoyen, je suis un ci-devant, mais un ci-devant qui n'a plus ni château, ni terres, ni famille, et qui exècre la caste dont il est sorti. Je viens vous demander s'il vous plaît de me faire guillotiner, ce qui me débarrassera de tout souci, ou de m'employer, ce qui rendra peut-être de grands services à la République.

Ce langage étrange frappa le citoyen Lerouge qui avait dans ses attributions la police de sûreté.

– À quoi pouvez-vous être utile ? lui demanda-t-il.

– Je vous l'ai dit, reprit cet homme, j'ai ma caste en horreur, et c'est avec délice que j'ai vu arriver le renversement de la monarchie.

Pourquoi cette haine, pourquoi cette joie ? ne me le demandez pas, c'est mon secret.

– Mais enfin, répéta Lerouge, qui était un homme pratique, que pouvez-vous faire pour la République ?

– Je puis être agent de police.

Le citoyen Lerouge eut un geste de dégoût.

Cet homme eut un sourire hautain et répliqua :

– Peut-être ai-je à me venger. Au surplus, je ne demande pas votre estime. Voulez-vous de mes services ? Je puis en rendre de très grands. N'en voulez-vous pas ? Faites-moi arrêter et envoyez-moi devant le tribunal révolutionnaire ; là, j'établirai mes noms, titres et qualités d'une façon suffisante pour que le bourreau n'y perde rien.

Le citoyen Lerouge accepta les services de l'inconnu qui ne voulut pas dire son vrai nom, et entra dans la brigade de sûreté sous celui de Paul.

Le citoyen Paul ne s'était pas vanté.

En un mois, il fit arrêter trente et quelques nobles, la plupart de la province de l'Orléanais et du Blaisois. Il fournit de précieuses indications sur un certain chevalier de Fomberle qui, après avoir émigré, était revenu à Paris, organisait un comité royaliste et déjouait toutes les recherches. Le citoyen Paul le fit surprendre dans une échoppe de cordonnier sur le quai de la Tournelle.

Le 19 janvier suivant, la conspiration des Chevaliers du Poignard, qui devaient délivrer Louis XVI, échoua.

Ce fut encore l'œuvre du citoyen Paul.

Ce coup de maître lui valut la place de chef de la police secrète, et ce fut ainsi que le père Bibi se trouva directement sous ses ordres.

Il est de certaines natures vicieuses qui s'attirent et se comprennent. Une mystérieuse sympathie eut bientôt uni le citoyen Paul au citoyen Bibi.

Bibi n'était pas ambitieux ; il faisait son métier en philosophe, et s'il se faisait payer le plus cher possible, il ne briguait pas les honneurs.

Le citoyen Paul, après avoir été son égal, devenait son supérieur ; mais Bibi n'en conçut aucun ombrage. Tous deux continuèrent à travailler dans l'ombre pour le bien de la République, qu'ils n'aimaient, du reste, ni l'un ni l'autre.

Donc Bibi fut fidèle au programme qu'il s'était tracé.

Il se leva à son heure habituelle ; il s'en alla déjeuner à son cabaret, et en chemin il fit le crochet convenu. Il entra dans la rue Saint-Sauveur, où Zoé, son panier de linge à la main, l'attendait.

Zoé vint à lui du plus loin qu'elle l'aperçut.

Elle était rayonnante.

– Ah ! citoyen, dit-elle, ce sont deux aristocrates pour sûr.

– Vraiment ? fit Bibi.

Et Zoé lui raconta tout ce qu'elle avait vu et entendu pendant la nuit dernière et le matin.

Bibi avait une excellente mémoire. Néanmoins, il tira un calepin de sa poche et prit des notes.

– Eh bien, citoyen ? demanda Zoé, pensez-vous que ça soit suffisant ?

– Pour quoi faire ?

– Dame ! pour les faire guillotiner, dit ingénument l'enfant féroce.

Bibi se prit à sourire.

– Cela dépend de toi, dit-il.

– De moi ?

– Oui, mon bijou.

– Ah ! que faut-il faire ? Dites vite ! fit le petit monstre du ton suppliant dont une autre eût demandé une friandise.

– Ne pas dire un mot de tout cela ni aujourd'hui, ni demain… à personne, entends-tu bien ?

– Bon ! et si je ne dis rien… ?

– Je me charge du reste, dit Bibi.

– Vrai ?

– Je te le promets.

En même temps Bibi tira de sa poche une pièce de vingt sous et la tendit à Zoé.

– Voilà mon petit chou, dit-il, de quoi t'acheter un beau ruban pour le jour de décadi.

XIX

Le citoyen Paul daigna, ce jour-là, lever la tête en entendant entrer Bibi.

– Ah ! vous voilà ? dit-il.

– Sans doute, répondit le nouvel ami de la petite Zoé.

– Avez-vous vu le citoyen X... ?

– Oui.

– Et la citoyenne Antonia ?

– Aussi.

– Eh bien ! de quoi s'agit-il au juste ?

– D'arrêter deux jeunes filles qui n'ont peut-être pas vingt ans.

– Les deux sœurs ?

– Je le crois.

– Eh bien ! dit le citoyen Paul, il faut vous mettre en campagne.

– C'est fait.

– Comment ! vous les avez arrêtées ?

– Non pas, mais je les ai sous la main. Seulement la citoyenne Antonia est assez riche pour qu'on lui tienne la dragée haute.

– Ah ! fort bien, dit le citoyen Paul, je comprends.

Puis tutoyant Bibi :

– Ainsi tu les as sous la main ?

– Dans la maison que j'habite. Elles sont cachées chez une blanchisseuse.

Bibi était un homme méthodique. Il procédait par ordre dans ses récits comme dans ses affaires. Il commença donc par raconter au citoyen Paul la visite de la petite Zoé et les révélations de la charmante enfant.

Puis il passa à son entrevue avec le citoyen X... et la citoyenne Antonia, et parla du médaillon.

Le citoyen Paul l'écoutait avec attention.

Enfin, il compléta sa narration par les renseignements que lui avait donnés le matin la petite Zoé.

Le citoyen Paul écoutait toujours. Seulement, il sembla à Bibi qu'il n'avait pas son calme ordinaire, et tout à coup, comme il parlait d'un homme bossu qui était, selon toute apparence, le serviteur des deux jeunes filles, le chef de la sûreté l'interrompit vivement :

– Est-ce que tu as sur toi le médaillon qu'on t'a donné ? dit-il.

– Oui, le voilà.

Bibi tira le médaillon de sa poche et le mit sous les yeux du citoyen Paul.

Le citoyen Paul jeta un cri et Bibi recula.

– Vous les connaissez ? exclama Bibi.

Mais, au lieu de lui répondre, le citoyen Paul se mit à l'interroger :

– Et l'autre jeune fille, comment est-elle ? dit-il.

– Brune, avec des yeux bleus, de grands cheveux noirs, une taille élancée, dit Bibi.

– Aurore ! s'écria le citoyen Paul.

– Oui, c'est son nom, Zoé me l'a dit.

– Et c'est ma fille, dit le citoyen Paul, qui se dressa tout à coup menaçant, et le rasoir de la République n'y touchera pas.

Le citoyen Paul apparut en ce moment si terrible d'attitude au débonnaire Bibi, qu'il recula involontairement.

Paul lui avait toujours dit qu'il n'avait plus, qu'il ne voulait plus avoir de famille, qu'il s'appelait Paul tout court, et que s'il avait des parents, il les enverrait à l'échafaud comme des étrangers.

Quel était donc ce mystère ?

Le chef de la police se chargea de lui expliquer à moitié.

Il s'était levé, il était sorti de son grillage, comme une bête fauve de sa cage ; et marchant vers Bibi du pas inégal, lourd et rapide d'un sanglier blessé, il lui prit brusquement la main :

– Écoute, dit-il.

D'ordinaire cet homme avait la voix sèche, cassante, ironique.

Maintenant cette même voix était sourde et paraissait comprimer des sanglots, tandis que des larmes roulaient dans ses yeux.

– Écoute, répéta-t-il en secouant rudement la main de Bibi, tu seras le premier et le dernier homme qui aura reçu ma confession. Tous les scélérats que tu as pu connaître étaient des anges auprès de moi ; j'ai pillé, assassiné, trahi.

Époux, j'ai tué ma femme ; maître, j'ai assassiné un vieux domestique ; avide d'argent, j'ai poignardé une femme longtemps ma complice ; noble, j'ai dénoncé mes pareils, que je ne pouvais plus regarder sans que le rouge de la honte couvrit mon front, et je suis devenu le pourvoyeur de l'échafaud.

Bibi ne sourcillait pas.

– Ah ! dit-il froidement, vous avez fait cela.

– Eh bien ! reprit le citoyen Paul, dans mon cœur de tigre, dans mon âme déloyale, un sentiment vient de se réveiller pur et énergique. J'avais abandonné ma fille qui me croit mort ; mais j'aime ma fille et je veux la sauver.

Et le chevalier des Mazures, car on l'a reconnu depuis longtemps sans doute, écumait, haletait, marchait et tournait sur lui-même dans cette étroite et sombre pièce, et il était féroce et sinistre d'aspect. On eût dit une hyène surprise par des chasseurs au milieu de ses petits, et qui, domptant sa lâcheté habituelle, veut défendre jusqu'à la mort sa progéniture.

– Calme-toi, citoyen, lui dit Bibi ; je suis ton ami, et ce n'est pas les peccadilles dont tu me parles qui me refroidiront. Un vrai philosophe, et plein de bonhomie et d'indulgence, ce Bibi ! Il appelait les crimes du chevalier des « peccadilles » !

Il reprit, tandis que le citoyen Paul attachait sur lui des yeux hagards :

– Je ne doute pas de ce que tu viens de me dire. Aurore est bien ta fille. Tu ne parlerais pas ainsi d'une autre femme, et tu n'as pas besoin de me dire que tu veux la sauver. Mais puisque

tu m'as fait tes petites confidences, pourquoi n'irais-tu pas jusqu'au bout ?

– Hein ? dit le citoyen Paul, dont le regard et la voix étaient toujours égarés.

– Ce médaillon, poursuivit Bibi, représente une autre femme.

– Oui, Gretchen.

– Mais je croyais que la petite, l'autre, s'appelait Jeanne.

– Tu as été trompé par une ressemblance. La mère et la fille se ressemblent, à vingt ans de distance, comme deux gouttes d'eau.

– Ah ! Jeanne est la fille de Gretchen ?

– Oui.

– Alors, elle n'est pas la sœur d'Aurore ?

– Si, dit encore le citoyen Paul.

– Alors je ne comprends plus, dit Bibi.

Et il fit de nouveau un pas en arrière.

– Gretchen était ma femme ; elle est la mère d'Aurore, elle est aussi la mère de Jeanne, mais Jeanne n'est point ma fille ; comprends-tu maintenant ?

Et le citoyen Paul avait de terribles éclairs dans les yeux, et sa voix était empreinte d'un accent de fureur et de haine.

– Fort bien, dit Bibi. Maintenant je comprends tout, camarade.

– Ah ! tu comprends ?

Bibi garda un moment le silence ; mais tout à coup, relevant la tête :

– Ainsi, dit-il, Jeanne n'est pas ta fille ?

– Non.

– Alors, tu la haïs ?

– Oh ! certes !

– Et nous la livrerions à la citoyenne Antonia que cela te serait indifférent ?

– Tout à fait.

– Alors, continua Bibi, tout peut s'arranger, ce me semble.

– Comment ?

– Nous sauvons ta fille. Nous faisons mieux, nous la faisons passer à l'étranger.

– Et puis ?

– Et puis nous arrêtons l'autre petite, nous l'envoyons à l'échafaud et, du même coup, nous vengeons ton honneur outragé et nous donnons une petite satisfaction à la citoyenne Antonia.

Le citoyen Paul tressaillit à ce nom. Puis, soudain, regardant Bibi :

– Mais quelle est donc cette femme qui veut la mort de ma fille ? dit-il.

– C'est la maîtresse du citoyen X...

– Et elle veut la mort de ma fille ! Pourquoi ? dans quel but ?

– Je ne sais pas.

– Qu'est-ce donc que cette femme ? reprit-il avec une fureur croissante. Que lui a donc fait Aurore ? Comment la connaît-elle ?

– Voilà ce que j'ignore encore, mais je te le dirai, sois tranquille !

Tout à coup une lueur étrange se fit dans le cerveau troublé du citoyen Paul.

– Elle est donc belle, cette femme ? dit-il.

– Ah ! mais non.

– Elle n'est pas belle ?

– Elle est affreuse.

– Et le citoyen X… l'aime ?

– Pour son argent !

– Elle est donc riche ?

– Fabuleusement, à ce qu'il paraît.

– Mais enfin, comment est-elle ?

– Petite, grêlée, un peu bossue.

– Et noire…

– Comme une taupe.

– Sang du Christ ! exclama le citoyen Paul, qui devint livide, c'est elle !

– Qui, elle ?

– Toinon !

– Qu'est-ce que Toinon ?

– Toinon, la fille bohème ; Toinon, l'empoisonneuse ; Toinon qui s'est jouée de moi et qui a volé le coffret !

Ah ! la coquine ! ah ! la misérable ! elle a donc peur que le roi ne revienne, qu'elle veut faire guillotiner mon enfant ?

Le citoyen Paul était effrayant à voir.

– Voyons, dit Bibi, calme-toi donc un peu camarade, et explique-toi. Est-ce que des gens comme nous, des gens de notre métier, se mettent en de pareils états ? Je te le répète, je suis ton ami.

Et Bibi prit la main du chevalier des Mazures, devenu le citoyen Paul.

XX

Les hommes de la nature du chevalier n'obéissent jamais longtemps à une passion aussi vulgaire que la colère. Le chevalier se laissa prendre la main par Bibi, mais il ne lui répondit pas tout d'abord.

Après cet éclat de fureur il y eut même chez lui un moment de prostration et comme d'anéantissement.

Bibi connaissait ces réactions subites ; il ne prononça pas un mot et attendit. Enfin le chevalier releva la tête.

Son visage avait retrouvé son impassibilité, son œil sa profondeur de rayonnement ; sa voix redevint aussitôt brève, clame, un peu cassante, un peu ironique.

– Dis donc Bibi, fit-il, ce que tu viens de me dire là, personne ne le sait ?

– Personne.

– Toi seul connais alors la retraite des deux petites ?

– Moi seul, dit Bibi, ou plutôt moi et Zoé, mais Zoé m'obéit et elle ne fera que ce que je lui dirai de faire.

– Par conséquent, elles sont en sûreté ?

– Comme si elles étaient ici.

– Alors, dit froidement le citoyen Paul, nous pouvons causer.

– Bon ! j'écoute.

– La citoyenne Antonia n’est autre qu’une femme de chambre qui a volé une fortune immense, reprit le citoyen Paul.

– Ah ! ah !

– Cette fortune devait me revenir un peu ; mais surtout à ma fille Aurore et à sa sœur Jeanne.

– Tu seras donc riche, alors ?

– Je voudrais rentrer dans la fortune volée par la citoyenne Antonia.

– Ah ! ah !

– Et t’en donner une bonne part. Comprends-tu ?

– Parfaitement.

– Et puis, ajouta le citoyen Paul, avec son sourire méphistophélique, comme après tout tu pourrais ne pas croire à ma parole de gentilhomme, nous ferons un petit écrit.

– « Verba volant, scripta manent, » dit Bibi qui avait étudié le latin, dans sa jeunesse, chez un bon curé. Mais ce que vous me proposez là...

– Eh bien ?

– Ça n’est pas commode du tout.

– Comment cela ?

– La citoyenne Antonia a une grande fortune, d’accord, mais elle a pris ses précautions.

– Comment ?

– Cette fortune est à l’étranger.

– Est-ce tout ?

– Ensuite, par le citoyen X..., elle est toute-puissante.

– Je le sais.

– Comment donc lui faire rendre gorge ?

Un petit rire sec et nerveux vint bruire entre les lèvres du citoyen Paul.

– Tu es de la police depuis vingt ans ? dit-il.

– Oui.

– Moi, je n'en suis que depuis six mois.

– Bon.

– Eh bien ! suis mon raisonnement, et tu vas voir que je méritais d'être ton supérieur.

– Je vous écoute, dit humblement Bibi.

– Le citoyen X... est l'ami de Robespierre, et c'est ce qui fait sa force.

– J'en conviens.

– Robespierre tombera d'ici à six mois, peut-être avant, et le citoyen X... sera entraîné dans sa chute.

– Et puis ?

– La citoyenne Antonia n'aura plus qu'un parti à prendre pour sauver sa tête, se procurer un passeport et quitter la France.

– Après ?

– Ce passeport, nous le lui procurerons.

– Ah !

– Nous ferons mieux, nous irons à l'étranger avec elle.

– Je ne comprends toujours pas :

– Attends, tu vas voir. Suppose que d'ici là tu es parvenu à capter sa confiance.

– Soit, supposons-le.

– Et que tu t'es procuré d'abord un renseignement sur le nom du pays où elle a mis sa fortune en sûreté.

Nous accompagnons la citoyenne Antonia à l'étranger. Seulement, avant d'atteindre la frontière, nous la livrons à l'autorité révolutionnaire qui l'envoie à la guillotine.

– Mais… la fortune ?

– Nous n'avons plus qu'à l'aller chercher. Mais, ajouta le citoyen Paul, il me faudrait une trop longue explication aujourd'hui pour te faire comprendre mes projets. Borne-toi à me faire savoir si l'affaire te va.

– En principe, oui ; seulement…

– Ah ! voyons l'objection ?

– Pour entrer dans l'intimité de la citoyenne Antonia, il faut que je lui rende quelque service.

– C'est juste.

– Je ne puis lui livrer Aurore, puisque c'est ta fille.

– Non, certes, dit le citoyen Paul, qui eut un nouvel éclair dans les yeux.

– Mais… Jeanne…

– Je te l'abandonne si tu réponds de ma fille.

– Je t'en réponds.

– Mais comment les sépareras-tu ?

– C’est mon affaire.

– Va donc, démon, reprit le chevalier, et que le sang de Jeanne retombe sur toi seul ! Moi, je me lave les mains de ce nouveau crime.

* *

*

Le soir, M. Bibi trouva le moyen d’échanger quelques mots avec Zoé, qui, assise sur le seuil de la boutique, regardait, les passants.

– Eh ! petite, lui dit-il, c’est demain la décade.

– Oui, répondit l’enfant.

– Est-ce que la patronne travaille ce jour-là ?

– Elle s’en garderait bien ; on la dénoncerait comme une mauvaise patriote.

– Que fait-elle alors ?

– Elle va se promener.

– T’emmènes-t-elle ?

– Quelquefois.

– Eh bien ! tâche d’être malade et qu’elle ne t’emmène pas.

– Pourquoi ?

– Parce que tu monteras chez moi et que nous causerons.

– Ça tient-il toujours ce que vous m’avez promis ? demanda Zoé.

– Toujours.

– Et ça réussira ?

– Je le crois.

Et Bibi monta se coucher tranquillement. Mais son sommeil fut moins paisible qu'à l'ordinaire, car cette nuit-là il rêva des millions de la citoyenne Antonia.

XXI

Dès la veille, on avait apprêté les habits de fête.

Aurore et Jeanne avaient bien témoigné quelque effroi, mais Simon leur avait promis de ne les point quitter. Les sabots avaient été cirés par Benoît. Aurore et Jeanne avaient fait disparaître leur opulente chevelure sous une coiffe berrichonne et, bien que leurs mains portassent déjà les empreintes du travail, elles les avaient un peu noircies. Il n'y avait que Zoé qui, le repas de midi pris à la hâte, ne parût faire aucun préparatif ; elle répéta, comme l'avant-veille, qu'elle était malade.

– Si tu ne veux pas venir, reste, lui dit la blanchisseuse avec humeur, et si quelque jour on te coupe le cou, tu ne t'en prendras qu'à toi.

– Oh ! il n'y a pas de danger, répondit Zoé, je mordrais plutôt le citoyen bourreau.

La blanchisseuse haussa les épaules.

– Surtout, dit-elle, si tu veux sortir, sors par la porte de la cour, mais n'ouvre pas le devant de la boutique.

Et tout le monde s'en alla, Simon donnant le bras à Jeanne, Benoît à Aurore et la blanchisseuse cheminant par derrière.

Zoé ne perdit pas une minute ; elle se mit à la fenêtre de la soupente et leva les yeux vers celle de M. Bibi. Le digne homme, auprès de la croisée, achevait sa barbe en se tenant le bout du nez.

Il aperçut Zoé et lui fit un signe.

Zoé monta, légère comme un écureuil.

– On n'a pas insisté pour t'emmener ? dit Bibi en allant lui ouvrir la porte.

– Non, dit la petite.

– Alors tu as la clef de la boutique.

– La porte est ouverte.

– Bon ! fit Bibi. Maintenant, réponds-moi. Les deux nièces de ta patronne...

– Ce ne sont pas ses nièces, vous savez bien, dit Zoé.

– Soit. Mais appelons-les ainsi.

– Comme vous voudrez.

– Est-ce qu'elles sont arrivées chaussées et vêtues ?

– Dame !

– N'avaient-elles pas de hardes ?

– Chacune un mouchoir, dans lequel il y avait un peu de linge.

– Et où ont-elles mis cela ?

– Dans une vieille malle qui est au pied de leur lit.

– Tu es sûre qu'il n'y a que du linge ?

– Ah ! si, il y a encore des lettres.

– Bon !

– Malheureusement je ne sais pas lire, dit Zoé.

– Oui, mais tu peux m'introduire dans la boutique ?

– Oh ! bien sûr.

– Et me conduire dans la soupente ?

– C'est facile.

– La malle est-elle fermée ?

– Non. Elle n'a seulement pas de serrure.

– Eh bien ! allons, dit Bibi.

Cinq minutes après, il vérifiait le contenu de la vieille malle avec l'habileté et la délicatesse d'un agent de police qui ne veut pas laisser trace de son passage.

Comme l'avait dit Zoé, la malle ne contenait que quelques hardes, et, cachées au milieu de ces hardes, trois lettres qui portaient des timbres différents, mais dont la suscription était de la même écriture.

– Va me chercher une chandelle, dit Bibi.

Et il s'assit sur la malle et ouvrit, sans façon la première des trois lettres.

Les trois lettres portaient cette suscription :

« Au citoyen Benoît, commune d'Ingrannes, département du Loiret. »

La première commençait ainsi :

« Mon cher Benoît,

« Je suis arrivé hier au régiment et j'ai été incorporé à midi. Nous sommes dirigés vers le Rhin.

« Je t'assure bien que j'avais le cœur gros en vous quittant, et ma petite Jeanne qui s'est mise à pleurer et m'a tellement ému que le courage m'a manqué un moment... »

« Dagobert,

« l'ex-forgeron de la Cour-Dieu. »

Cette lettre était pleine de Jeanne, et à peine le nom d'Aurore s'y trouvait-il prononcé. Mais si Bibi avait su lire entre les lignes, comme on dit, il aurait vu que si Dagobert aimait Jeanne comme son enfant, la belle Aurore lui avait inspiré un autre sentiment.

Et Bibi se serait dit :

– Fort bien. La belle demoiselle a un amoureux, et cet amoureux c'est le soldat Dagobert.

Il passa à la seconde lettre. Celle-là était postérieure de six mois. Dagobert était sergent ; il parlait encore longuement de Jeanne et presque pas d'Aurore.

Enfin, dans la troisième, le forgeron était devenu officier.

On l'avait nommé officier sur le champ de bataille.

Cette dernière lettre était pleine de vagues espérances, et le forgeron rappelait à Benoît la prédiction de la bohémienne, qui lui avait dit qu'un jour il porterait un chapeau à plumes et un habit brodé.

Dagobert rêvait déjà les étoiles de général. Comme les deux autres, cette lettre était pleine de Jeanne.

Comment Bibi aurait-il pu soupçonner que c'était Aurore que Dagobert aimait, et pour laquelle il rêvait la gloire ?

– Mon enfant, dit l'homme de police à Zoé, tu ne penses pas que ta patronne rentre avant une heure ou deux ?

– Oh ! non, citoyen. Jamais, même les jours de décadi, ils ne reviennent avant la nuit.

– Alors, écoute bien ce que je vais te dire.

– Oui, citoyen.

– Tu vas rester ici.

– Oui.

– Tu me promets de ne pas sortir ?

– Je vous le promets.

– Et tu m'attendras ?

– Vous sortez donc, vous ?

– Non, mais je remonte dans ma chambre.

Bibi avait mis la troisième lettre dans sa poche.

– Et cette lettre ? demanda Zoé.

– Je te la rapporterai tout à l'heure.

– Vous en avez donc besoin ?

– Oui, si tu veux toujours faire guillotiner les deux aristocrates.

– Je crois bien que je le veux ! dit le petit monstre.

M. Bibi remonta dans sa chambre, ouvrit son bonheur-du-jour, prit une plume, du papier, posa la lettre ouverte devant lui, et se mit à imiter l'écriture. Au bout d'une demi-heure, il écrivait comme Dagobert, signait et paraphait comme lui. Un expert en écritures, se dit-il, n'y verrait que du feu. J'avais de fameuses dispositions pour être un faussaire remarquable. Puis il murmura encore :

– Il est certain que Dagobert aime Jeanne et que Jeanne aime Dagobert, car le beau lieutenant ne s'amuserait pas à écrire de longues lettres à ce Benoît qui est un malotru, si Jeanne ne devait pas les lire.

Par conséquent, je tiens maintenant le moyen de séparer Jeanne d'Aurore et de la faire tomber toute seule dans les filets de mes agents.

Et il replia la lettre et la descendit à Zoé, qui était de plus en plus impatiente de savoir si c'était bientôt qu'on guillotinerait les deux jeunes filles.

XXII

Dès le lendemain de la décade, Bibi se rendit donc chez le citoyen X... et lui dit :

– Je tiens une des deux jeunes filles.

– Et l'autre ?

– L'autre ne sera en notre pouvoir que dans quelques jours.

– Pourquoi pas tout de suite ?

– Elle n'est pas à Paris.

Le citoyen X... fit un geste de surprise qui amena un sourire sur les lèvres de Bibi.

– Citoyen, dit ce dernier, le mécanisme de la police est difficile à expliquer. Comment ai-je su que les deux jeunes filles, parties ensemble du cabaret d'Antony, s'étaient séparées en arrivant à la barrière ?

C'est là ce qu'il me serait difficile de vous expliquer en peu de mots. Fiez-vous à moi pour celle-là, et donnez-moi vos ordres en ce qui concerne l'autre.

– Mais dit le citoyen X... Antonia vous les a donnés.

– Alors je vais la faire arrêter.

– Oui, sur-le-champ.

– C'est-à-dire demain.

– Pourquoi ?

– Parce que j’ai besoin de prendre quelques petites précautions.

Le citoyen X... fit un signe de tête affirmatif.

– Seulement, reprit Bibi, j’ai eu l’honneur de vous le dire ainsi qu’à la citoyenne Antonia, si je dirige tout, je ne me montre jamais : je donnerai des ordres. La petite sera arrêtée. Après, c’est votre affaire. Maintenant, dit encore Bibi en clignant de l’œil, il faut parler franchement.

– Que voulez-vous dire ?

– Renseignements pris, les deux jeunes filles ne viennent pas de l’étranger ; elles n’ont aucune mission pour le comité royaliste et ne sont munies d’aucun papier compromettant.

Le citoyen X... eut un geste d’impatience.

– C’est bon, dit-il, on y pourvoira.

– Ah ! dame ! acheva Bibi, c’est votre affaire et non la mienne. Vous me demandez une tête, je vous la livre. À vous de la faire tomber.

– On y pourvoira, dit sèchement le citoyen X...

Bibi fit un pas de retraite, puis il revint.

– Qu’est-ce encore ? dit sèchement le citoyen X...

– J’oubliais de vous dire qu’il y a des menus frais, et qu’il faut que je paie d’avance mon personnel.

Le citoyen X... ouvrit un tiroir.

– Antonia a prévu votre demande, dit-il. Voici deux rouleaux d’or qu’elle m’a chargé de vous remettre.

Bibi empocha et s’en alla.

Une fois dans la rue, Bibi tourna à gauche, gagna la rue de la Sourdière et entra chez un marchand de vin dont la boutique était peinte en rouge sang de bœuf.

Au-dessus de la porte, il y avait une enseigne que représentait un rasoir gigantesque. Et au-dessous, ces mots :

« À l'Égalité ! »

C'était une allusion délicate au couperet du citoyen Samson qui faisait les hommes égaux. Il est vrai de dire que les valets de l'exécuteur honoraient quelquefois l'établissement de leur présence. Bibi entra.

L'établissement était à peu près désert. Cependant un homme buvait mélancoliquement dans un coin un verre de ce vin bleu qui enrichit les paysans de Suresnes et d'Argenteuil, et fait quelquefois d'eux des agents de change.

Il était vêtu du pantalon flottant, du bourgeron de laine brune et coiffé du chapeau en toile cirée, costume immortalisé depuis dans les bals publics sous la dénomination de « débardeur » et qui était celui de l'ouvrier des ports.

Bibi regarda cet homme par-dessus ses lunettes, lui fit un petit signe de reconnaissance et alla s'asseoir auprès de lui.

– Bonjour, citoyen, lui dit-il.

– Bonjour, patron, répondit le débardeur.

La fille de service apporta du vin, et Bibi se mit à causer tout bas avec cet homme.

– As-tu fait ce que je t'ai dit ?

– Oui, répondit le débardeur. Je travaille depuis ce matin au quai de l'Arsenal, et je suis employé à décharger du charbon sur le même bateau que le citoyen Bargevin.

– Alors, tu as vu le bossu ?

– C’est-à-dire que nous sommes une paire d’amis.

– Eh bien, dit Bibi, écoute ce que je vais te dire.

– Parlez, patron.

– Demain, en allant au chantier, tu lui diras : « Bonjour, Benoît ! »

– Mais il ne m’a pas dit son nom.

– Raison de plus. Ça lui fera faire un petit mouvement d’étonnement, et il te dira certainement : « Comment savez-vous que je m’appelle Benoît ? » Alors, tu cligneras de l’œil et tu répondras : « C’est Dagobert qui me l’a dit. »

– Le roi Dagobert ?

– Non, un autre. S’il ne fait pas un soubresaut, il sera pour le moins stupéfait. Alors, tu lui raconteras que ce soir, comme tu venais de le quitter, un militaire t’a emboîté le pas et t’a dit : « Vous connaissez donc le bossu ? » Puis tu ajouteras qu’il t’a emmené boire un canon, et qu’il a demandé une plume et de l’encre pour écrire ce billet.

Et Bibi fit ce que le militaire supposé devait avoir fait, d’après le récit que le débardeur ferait à Benoît.

Il demanda une plume et de l’encre et écrivit la lettre suivante :

« Mon vieux Benoît,

« J’ai une permission de huit jours, et je comptais traverser Paris seulement et aller au pays. Mais je viens de t’apercevoir d’une fenêtre de l’hôtel garni où je suis logé.

« Je suis descendu en toute hâte. Tu avais déjà filé ; je n’ai pu rattraper que le brave garçon qui venait de boire un coup avec toi.

« Il ne sait pas où tu demeures. Mais il m'a dit qu'il travaillait avec toi ; si tu es à Paris, c'est que tes « sœurs » y sont. Il y en a une, tu sais, que je voudrais bien voir, celle que... j'aime... et pour qui je voudrais devenir général... ce qui arrivera un jour.

« Viens donc me voir demain soir, rue Saint-Honoré, n° 65, à l'hôtel de Champagne et de Picardie ; tu demanderas le capitaine Dagobert, car me voilà capitaine.

« Ne t'étonne pas si je te prie de n'amener qu'une de tes sœurs ; nous vivons dans un temps où il faut se méfier, et quoique ce ne soient que des paysannes, elles sont si jolies toutes deux, qu'en les voyant ensemble, on pourrait les prendre pour des aristocrates.

« L'autre attendra bien au lendemain.

« À toi encore,

« Ton vieux forgeron,

« Dagobert. »

Quand il eut écrit cette lettre, Bibi la mit sous les yeux du débardeur, qui la lut attentivement.

– Maintenant, ajouta-t-il, écoute bien.

– Allez, dit le débardeur.

– Tu remettras cette lettre au bossu.

– Naturellement.

– Et, vers midi, tu te plaindras d'avoir un violent mal de tête.

– Pourquoi donc ça ?

– Afin de pouvoir quitter le chantier, car j'ai besoin de toi.

– Où vous trouverai-je ?

– Ici à quatre heures.

– C’est bon, on y sera.

XXIII

Le lendemain, Benoît le bossu et Simon Bargevin partirent comme à l'ordinaire, au petit jour, de la rue du Petit-Carreau.

Le débardeur embauché le matin, qui s'était si vite lié avec Benoît en lui parlant chasse et forêts, avait une figure ouverte, un air bon enfant qui avait trompé Simon aussi bien que Benoît.

Le débardeur, qui se faisait appeler Nibelle au chantier, était un des agents les plus actifs de Bibi. Le lendemain donc, la première personne que Benoît, en arrivant, trouva sur le pont, fut le débardeur Nibelle, qui lui dit :

– Bonjour, Benoît !

Comme l'avait prévu Bibi, le bossu fit un geste de surprise, car, au chantier, on ne l'appelait que « le neveu à Simon ».

– Tiens, dit-il, tu sais mon nom, camarade ?

– Ma foi ! je ne le savais pas hier matin, répondit Nibelle, mais on me l'a dit hier au soir.

– Qui donc ça ? mon oncle ?

– Non un de tes amis.

– Je veux être pendu, répliqua Benoît, si j'ai un seul ami à Paris.

– Eh bien ! tu en as un.

– C'est toi, alors ?

– Moi d'abord, mais il y en a un autre.

– J'ai beau chercher, je ne trouve pas.

– Et un ami huppé, encore, mon gaillard. Rien que ça, un capitaine.

Benoît tressaillit.

– Le capitaine Dagobert, acheva Nibelle en souriant de son meilleur sourire.

– Tu connais Dagobert ?

– Pardine !

– Un grand brun, avec des épaules d'hercule...

– C'est bien ça, dit Nibelle qui n'en savait rien.

– Et il est capitaine ?

– Oui, mon bonhomme.

Benoît éprouvait un tel saisissement qu'il en avait les larmes aux yeux.

– Je vas te conter la chose en deux mots, poursuivit le débardeur Nibelle.

Et il fit à Benoît le récit inventé par Bibi.

Benoît n'en revenait pas.

Alors Nibelle tira la lettre de sa poche et la lui remit.

Le pauvre bossu tremblait d'émotion.

– Oui, dit-il en la prenant et en l'ouvrant précipitamment, c'est bien son écriture... Cher Dagobert... et capitaine déjà ? Oh ! c'est-y une chance !...

Bien qu'embauchés ensemble, Simon et Benoît ne travaillaient pas sur le même bateau. Le bossu fut donc obligé

d'attendre à midi pour voir Simon, et il lui apprit la bonne nouvelle. Nibelle avait suivi Benoît.

S'il était un homme dont les plus soupçonneux ne se fussent pas défiés, c'était à coup sûr le débardeur. Il avait un air de naïveté et d'honnêteté auquel les plus malins se fussent laissés prendre. Il répéta sa petite fable devant Simon, et Simon n'en douta pas une minute.

Cependant Benoît était paysan et le paysan a toujours de vagues défiances. Il ne doutait pas que cette lettre qu'il avait dans la poche de son gilet, et qui lui brûlait la poitrine, ne fût de Dagobert, mais il lui paraissait singulier que le brave garçon ne voulût voir qu'Aurore.

Et Jeanne, sa petite Jeanne, sa bien-aimée petite Jeanne qu'il avait élevée !

Il est vrai que Dagobert parlait dans sa lettre du triste temps où l'on vivait et de la crainte qu'il avait que les deux pauvres filles voyageant ensemble par les rues, le soir, ne se fissent trop remarquer.

Mais, néanmoins, cette recommandation de n'amener qu'Aurore, car c'était bien à Aurore qu'il voulait parler, ne plaisait pas à Benoît.

Il voulait demander conseil à Nibelle, devenu son confident ; mais Nibelle avait quitté le chantier. Ce brusque départ acheva de mettre Benoît en défiance. Il attendit la fin de la journée ; mais quand le chantier fut fermé, il s'empressa de rejoindre Simon Bargevin.

Et comme ils s'en allaient le long des quais, il lui fit part de ses réflexions.

– C'est pourtant bien l'écriture de Dagobert ? lui dit le mari de la blanchisseuse.

– Oui.

– Et sa signature ?

– Pardine !

– Alors s'il t'a dit de ne pas amener les deux petites ensemble, c'est qu'il a ses raisons.

– C'est égal, répéta Benoît, nous allons passer rue Saint-Honoré.

– Pour quoi faire ?

– À l'hôtel de Champagne et de Picardie. Je veux savoir si Dagobert s'y trouve.

– Mais puisqu'il te l'a dit.

– On ne sait pas, dit Benoît qui sentait ses soupçons grandir.

Ils gagnèrent la rue Saint-Honoré et trouvèrent l'hôtel.

– Pardon, citoyen, dit Benoît à l'officieux accouru, est-ce qu'il n'y a pas ici un capitaine ?

– Je crois que oui, répondit le valet ; nous avons toujours des officiers de passage.

– Le capitaine Dagobert ? un grand brun, large d'épaules ?...

Comme Benoît faisait ces questions, ne se doutant pas qu'il donnait lui-même le signalement de Dagobert, une femme entre deux âges sortit d'une pièce séparée du corridor par un vitrage, et dit :

– Qui est-ce qui demande le capitaine Dagobert ?

– C'est moi, citoyenne, dit Benoît.

Et il supporta le même regard dédaigneux.

– C’est bien ici que loge le capitaine Dagobert, répondit la maîtresse d’hôtel ; mais il vient de sortir. Il dîne à l’état-major de la place.

Puis, considérant Benoît avec attention :

– Ne seriez-vous pas un nommé Benoît ?

– Oui.

– Eh bien ! il m’a chargé de vous dire qu’il vous attendait entre neuf et dix heures.

Cette fois, Benoît ne douta plus.

– Tu vois bien, lui dit Simon Bargevin, qui s’était tenu sur le seuil de la porte pendant ce colloque, tu vois bien que ce n’est pas une frime.

– Oh ! pour cette fois, non ! se dit-il.

Et il suivit Simon, et prit tout joyeux le chemin de la rue du Petit-Carreau.

XXIV

– Voilà le dernier numéro du « Père Duchêne » qui vient de paraître ! achetez le « Père Duchêne » !

Ce cri retentissait à six heures et demie du soir dans le quartier Montorgueil ce jour-là.

– Achetez le « Père Duchêne » ! vous y verrez encore le trait de civisme du brave capitaine Dagobert, qui a défendu à lui tout seul un pont que les ennemis attaquaient.

Comme il criait ce dernier boniment, le vendeur du « Père Duchêne » passait devant la boutique de la citoyenne Bargevin, la blanchisseuse.

En ce moment, cette dernière était dans l'arrière-boutique, occupée, avec Zoé, à préparer le repas du soir et à dresser l'humble couvert. Aurore et Jeanne étaient seules. Seules elles entendirent le crieur. Jeanne jeta un cri de joie, Aurore pâlit et sentit tout son sang affluer à son cœur. Elle fut obligée même, pour ne pas tomber, de s'appuyer à la table à repasser.

Mais Jeanne s'élança vers l'arrière-boutique et cria :

– Zoé ! Zoé !

– Qu'est-ce qu'il y a ? dit l'enfant d'un ton grincheux.

Jeanne avait tiré de sa poche une poignée de sous.

– Va m'acheter le journal, dit-elle, va vite !

Zoé partit.

Alors la blanchisseuse regarda les deux jeunes filles.

– Mais qu'y a-t-il donc ? fit-elle.

Jeanne se jeta à son cou.

– Il y a, dit-elle, qu'on a livré une grande bataille, et que Dagobert s'est couvert de gloire.

Zoé revint. Elle apportait le numéro du « Père Duchêne ».

Aurore voulut étendre la main pour s'en saisir, mais elle n'en eut pas la force. Ce fut Jeanne qui le prit.

Elle avait de bons yeux, la frêle et jolie pupille des moines, et puis elle, qui tremblait d'ordinaire, se trouvait avoir plus de courage que sa sœur ce jour-là.

Elle n'eut qu'à parcourir les quatre pages de la feuille publique pour trouver aussitôt le récit de la bataille et le paragraphe qui concernait le capitaine Dagobert.

Ce paragraphe était ainsi conçu :

« Le citoyen général en chef Pichegru a porté à la connaissance de la Convention l'héroïsme du capitaine Dagobert, de la 3e batterie d'artillerie montée.

« Le Wahal était glacé ; nos pontonniers allaient s'engager sur la glace, laissant à droite un pont occupé par l'ennemi.

« Un horrible craquement se fit entendre : la glace n'était pas assez solide, et force fut à nos soldats de battre en retraite. Ce fut alors que le capitaine Dagobert, à la tête d'une poignée d'hommes, s'élança vers le pont.

« Les ennemis y avaient, établi une batterie qui mitraillait nos soldats. Ils étaient trente en entrant sur le pont ; ils n'étaient plus que dix au milieu.

« Un seul homme parvint à la batterie, sabra les artilleurs sur leurs pièces et en tourna une contre l'ennemi.

« C'était le capitaine Dagobert.

« Pendant dix minutes, il parvint à défendre l'entrée du pont, sur la rive opposée.

« La mitraille, les balles, les obus pleuvaient autour de lui. Au milieu de cet ouragan de fer, le capitaine demeurait impassible et calme... »

Jeanne avait lu à mi-voix. À cet endroit de la lecture elle s'arrêta pour regarder Aurore. Aurore était blanche comme une statue, et si un tremblement convulsif n'eût agité tout son corps, on aurait pu croire qu'elle était morte.

Jeanne laissa tomber le journal et se jeta à son cou.

– Oh ! pauvre sœur, dit-elle, comme tu l'aimes !

Aurore jeta un cri et le rouge lui monta de nouveau au visage.

– Tais-toi ! dit-elle, au nom du ciel, tais-toi !

Mais comme elle disait cela, Benoît le bossu et Simon Bargevin entrèrent dans la boutique.

– Qu'est-ce qu'il y a donc ici ? s'écria Simon.

Jeanne embrassait déjà Benoît.

– Oh ! disait-elle, si tu savais... Mais non, tu ne peux pas savoir... Tiens, lis !

Et elle lui mit le journal sous les yeux. Benoît, tout ému, le parcourut.

– Eh bien ! ma foi ! dit-il, voilà qui tombe rudement à point. Je n'aurais jamais su comment vous apprendre la nouvelle.

– Tu la savais donc ? s'écria Jeanne.

– Non. Ce n'est pas de cette nouvelle-là qu'il s'agit, c'est d'une autre.

Et comme tous le regardaient avec anxiété :

– Dagobert est à Paris, dit-il.

Jeanne poussa un nouveau cri.

– Et c'est bien vrai qu'il est capitaine, ajouta Benoît, et même qu'il est en passe de devenir général.

En même temps, Benoît tira de sa poche la lettre que le débardeur Nibelle lui avait remise le matin et il la mit sous les yeux de Jeanne.

– Ah ! quel bonheur ! fit-elle en lisant.

Puis, tout à coup :

– Oh ! le vilain ! dit-elle, il m'aime bien, je le sais... mais ce n'est pas de moi... qu'il parle...

Et elle passa la lettre à Aurore. Aurore s'était un peu remise de son trouble ; mais à peine eut-elle lu les quelques lignes écrites par Bibi, et qu'on eût juré avoir été écrites par Dagobert, qu'elle pâlit de nouveau et que son tremblement nerveux la reprit.

Benoît se pencha vers elle :

– Ah ! ma foi ! demoiselle, dit-il tout bas, il y a longtemps que mamzelle et moi le savions, allez ! ne faut plus vous en défendre, voyez-vous, puisqu'il est en passe de devenir général.

– Tais-toi ! répéta Aurore d'une voix mourante.

– Je veux bien me taire, dit Benoît, tenace comme un vrai paysan qu'il était, mais vous viendrez, n'est-ce pas ?

Aurore se taisait.

– Si vous ne venez pas, répéta Benoît plus bas encore, il est capable de regretter de n’être pas mort sur le pont.

– J’irai, murmura Aurore d’une voix étouffée.

XXV

Bibi n'avait pas perdu son temps durant cette journée.

Il était retourné voir le citoyen X..., et lui avait annoncé que l'une des deux jeunes filles serait arrêtée le soir-même.

Le citoyen X... avait écrit à Chaumette, le procureur général, un mot dans lequel il lui annonçait que la police était sur la trace d'une jeune aristocrate qui, en dépit de ses airs de candeur, était excessivement dangereuse, et qu'il était urgent de s'en débarrasser au plus vite.

Après quoi, Bibi s'en était allé chez le citoyen Paul, au quai des Orfèvres. Le chef de la sûreté l'attendait avec une certaine anxiété.

– Figure-toi, lui avait-il dit, que je ne dors pas depuis hier.

– Pourquoi ça ?

– Je pense à ma fille.

– Ta fille ne court, aucun danger.

– Mais... l'autre ?

– Eh bien, l'autre, c'est convenu... ne me l'as-tu pas abandonnée ?

Le citoyen Paul avait poussé un soupir.

– Avec ça que tu dois l'aimer ! ricana Bibi.

– Non, certes, murmura le chevalier qui sentit se réveiller sa haine pour la fille de Gretchen. Mais ma fille l'aime...

– Bah ! qu'est-ce que ça te fait ?

– Pauvre Aurore ! dit encore le citoyen Paul, elle est capable d'en mourir.

Bibi haussa les épaules.

Puis, après un moment de silence :

– Mais au moins, dit-il, tu ne me feras pas défaut vis-à-vis de Toinon ?

– Oh non ! certes.

– Je peux compter sur toi ?

– À la vie et à la mort. Et puis, dame ! ajouta Bibi, tu m'as donné des idées de luxe et de fortune, à moi qui avais des goûts modestes, et je n'ai pas dormi beaucoup plus que toi depuis hier.

– Ah !

– J'ai songé aux millions d'Antonia. Peste ! si tu m'en crois, nous irons vivre dans un pays bien tranquille, en Écosse ou au fond de l'Allemagne ; nous achèterons un château.

– Mais comment as-tu dressé tes batteries ?

– Pour faire arrêter Jeanne ?

– Oui.

– De la façon la plus simple.

Et Bibi raconta d'abord au citoyen Paul l'histoire de la lettre contrefaite, et par quel moyen il l'avait fait tenir au bossu.

– C'est fort bien, dit le citoyen Paul, mais le maître de l'hôtel de Champagne est donc un homme à toi ?

– Pas davantage.

– Alors il dira qu'il n'a pas entendu parler du capitaine Dagobert.

– Au contraire.

– Voilà que je ne comprends plus.

– Le capitaine Dagobert est chez lui depuis ce matin.

– Comment cela ? Dagobert est à Paris ?

Bibi se mit à rire.

– Le vrai, non, mais il y a un faux Dagobert.

– Ah !

– J'ai habillé un de mes hommes en capitaine et il s'est logé à l'hôtel de Champagne, sous le nom de Dagobert.

– Je comprends à présent, mais Benoît verra bien...

– Benoît n'a rien vu du tout, car il est déjà allé à l'hôtel tout à l'heure.

– Et que lui a-t-on dit ?

– Sa bosse était un signalement. Mon faux Dagobert était sorti en recommandant que, si un bossu se présentait, on lui dît bien qu'il l'attendrait le soir avec la personne qu'il savait.

– Tu es un homme habile, dit le citoyen Paul. Pauvre Aurore !

Et il soupira encore.

– Parole d'honneur ! murmura Bibi, tu es mélancolique et sentimental ce soir, patron ; et je crois que si je ne brusquais pas un peu les choses...

– Brusque-les donc ! dit le citoyen Paul d'une voix sourde, et laisse-moi.

Et celui qui s'était appelé le chevalier des Mazures mit son front dans ses deux mains et tomba dans une morne rêverie. Peut-être se souvenait-il, en ce moment, que Jeanne avait vécu deux années sous son toit et qu'elle l'avait appelé : « Mon père ! »

Bibi se hâta de s'esquiver.

Il s'en alla par le même corridor que nous avons déjà décrit ; mais, au lieu de descendre l'escalier, il monta, au contraire, à un étage supérieur ; il frappa à une porte qui s'ouvrit aussitôt. Il se trouva alors au seuil d'une salle assez vaste, disposée comme un poste de soldats, avec ses lits de camp contre, le mur et un poêle au milieu. Une douzaine d'hommes à mine suspecte se chauffaient en causant. Sur les lits, on voyait une collection de grosses cannes, de pistolets et de poignards.

Cette salle était comme le corps de garde de MM. les agents subalternes de la sûreté.

À la vue de Bibi, tous se levèrent.

Bibi était pour eux comme une manière de général.

– Coriolan ? dit-il.

À ce nom romain prononcé par Bibi, un de ces hommes s'avança et porta la main à sa casquette graisseuse.

– On a besoin de toi, dit Bibi.

– De moi seul ?

– Non, tu prendras avec toi quatre de tes hommes les plus sûrs.

– C'est bien, dit Coriolan, qui était une espèce de colosse, j'attends tes ordres.

– Écoute bien ce que je vais te dire, reprit Bibi qui l'entraîna au fond de la salle et se mit à lui parler à voix basse.

– Parlez, patron.

– Ce soir, à dix heures, tu te procureras un fiacre.

– Bon !

– Et tu te rendras rue Honoré avec tes hommes. Vous resterez dans le fiacre, qui stationnera rue des Prouvaires, jusqu'à ce qu'un militaire s'approche et vous dise : Je suis le capitaine Dagobert.

– Un drôle de nom, fit Coriolan.

– Qui est porté provisoirement par un de tes amis, le citoyen Brunet.

– Ah ! bien ! je comprends, dit Coriolan en souriant. Et puis ?

– Et puis, tu suivras Brunet, et il vous conduira dans une maison où vous arrêterez une jeune fille et un bossu.

– Parfait !

– Vous mettrez la jeune fille et le bossu dans le fiacre.

– Et nous les conduirons à l'Abbaye ?

– Justement. Seulement, le lendemain, vous relâcherez le bossu si bon vous semble ; je n'y tiens pas.

– Et la jeune fille ?

– Oh ! fit Bibi avec un sourire sinistre, la jeune fille, c'est, différent ; c'est de « l'herbe à faucher », et je te promets qu'on ira vite.

Ce dernier ordre donné, Bibi n'avait plus rien à faire. Il quitta donc le quai des Orfèvres et regagna le quartier Montorgueil et il rentra tranquillement chez lui.

XXVI

Cependant Benoît et Aurore s'en allaient au rendez-vous donné par le faux Dagobert.

Benoît manifestait une joie naïve.

Aurore était au contraire toute tremblante, et à mesure qu'ils s'éloignaient de la rue du Petit-Carreau, elle sentait son cœur se serrer. Pourquoi ? Avait-elle le pressentiment d'un malheur ? Non, peut-être ; mais elle sentait que sa démarche était un aveu. Elle aimait Dagobert !

La distance n'était pas longue de la rue du Petit-Carreau à la rue Saint-Honoré, d'autant plus que l'hôtel de Champagne et de Picardie était situé en face de la rue des Prouvaires.

Mais à mesure qu'elle approchait, Aurore ralentissait sa marche, et son émotion augmentait. Ils arrivèrent enfin.

La porte de l'hôtel était encore ouverte et l'allée n'était fermée que par une claire-voie, que Benoît poussa et qui mit en mouvement une sonnette placée à l'intérieur.

À ce bruit, la grosse dame, qui avait déjà vu Benoît, sortit de son bureau.

– Ah ! c'est vous, dit-elle, que le capitaine Dagobert attend ?

– Oui, dit Benoît ; est-il rentré ?

– Montez à sa chambre, dit la grosse dame ; la clef n'est pas dans le casier, il doit y être ; c'est le numéro 3, au premier étage.

Aurore eut encore la tentation de revenir sur ses pas ; puis elle fut entraînée par Benoît, tout à la joie de voir Dagobert.

Benoît monta lestement au premier étage.

Là il trouva un corridor éclairé par un quinquet fumeux, et plusieurs portes au-dessus desquelles il y avait des numéros.

Quand il eut trouvé le numéro 3, il frappa.

– Entrez ! dit une voix empreinte d'un fort accent alsacien, et qui n'avait rien de celle de Dagobert.

– Ce n'est pas là... tu te trompes... dit Aurore qui voulut rétrograder.

Mais la porte s'ouvrit et un soldat parut et dit :

– « Entrez ! zidoyen Penoît. »

– Le capitaine Dagobert ? dit Benoît.

– C'est ici, dit l'Alsacien. « Moi, prosseur tu gabidaine ».

Benoît et Aurore pénétrèrent dans la chambre, où plutôt dans la première pièce du petit appartement, où l'on voyait une autre porte au fond.

– Mon gabidaine pas rendré engore ; mais bas darter ; moi envoyé vaire attendre fous et mamzelle, dit le prosseur, qui avait une honnête et brave figure.

Et il mit du bois dans le feu.

Aurore s'était laissée tomber sur un siège, et, toute tremblante, elle ne prononçait pas un mot. Le bon Alsacien continua :

– Mon gabidaine pien gondent voir zidoyen Benoît et mamzelle... oh ! pien gondent ! Mais si lui êdre en redard, bas sa

vaute tu doout ; dîner chez zitoyen chénéral. Tiscipline afant dout !

Et comme il disait cela, on entendit des pas dans l'escalier.

– Le voilà ! s'écria Benoît.

Le pas de l'homme aimé retentit sans doute au cœur d'une manière toute particulière, car Aurore ne bougea point.

– Non, dit-elle, ce n'est pas lui.

Cependant les pas s'arrêtèrent à la porte ; mais comme la clef était restée en dehors, une main la tourna et un homme entra sans façon.

Benoît fit un pas en arrière, car il était en présence d'un inconnu.

Aurore eut un geste d'effroi.

Cependant l'homme qui rentrait portait un uniforme et l'épaulette de capitaine.

– Voilà mon gabidaine, dit l'Alsacien.

Le nouveau venu lui fit un signe impérieux et il sortit.

Aurore et Benoît étaient stupéfaits.

Cet homme n'avait aucune ressemblance avec Dagobert.

Cependant il ferma la porte et dit :

– Bonsoir, mes amours !

Aurore fut indignée de ce ton familier.

– Pardon, monsieur, dit-elle, je crois que vous vous trompez et que nous nous trompons aussi. Nous venions pour voir le capitaine Dagobert.

– C’est moi.

– Ah ! cette bêtise ! fit Benoît.

– Mademoiselle, dit en riant le faux capitaine, point n’est besoin de vous regarder les mains et les pieds pour savoir à qui on a affaire. Vous parlez en aristocrate et vous êtes bien celle que j’attends.

– Vous m’attendiez, vous ?

Et Aurore, oubliant toute prudence, se dressa hautaine et dédaigneuse.

Benoît s’était instinctivement placé devant Aurore pour la défendre.

Le faux capitaine continua :

– Je vois bien qu’il faut nous expliquer, mademoiselle ; je ne m’appelle pas Dagobert...

– Ah ! il en convient ! dit Benoît qui serrait les poings.

– Je ne m’appelle pas Dagobert, mais Brunet, poursuivit cet homme. Je ne suis pas capitaine, mais agent de police. Commencez-vous à comprendre ?

Benoît jeta un cri.

– On vous a tendu un piège et vous y êtes tombée, mademoiselle, répéta l’agent. Je le regrette, car vous êtes charmante.

Aurore, un moment défaillante, retrouva tout son courage.

– Monsieur, dit-elle, vous avez mission de m’arrêter, sans doute, mais non de m’outrager.

– Vous arrêter ! hurla Benoît. Ah ! bien oui... quand je serai mort !

Et il serra ses poings énormes et voulut se jeter sur le faux capitaine.

Mais la porte se rouvrit et quatre hommes, dont le faux Alsacien, entrèrent.

– Allons, dit ce dernier en reprenant un accent tout parisien, fouillez-moi ce garçon, mes enfants.

Et Coriolan, car c'était lui, se rua sur Benoît, lui passa la jambe et le renversa sur le parquet.

Aurore avait, en ce moment, reconquis cette froide intrépidité de sa jeunesse, et tout l'orgueil de sa race la soutint.

Elle ne cria point, elle ne s'évanouit point ; elle demeura calme et hautaine et ne prononça que ces mots :

– Pauvre Jeanne !...

– Mademoiselle, lui dit Brunet, voulez-vous me donner le bras ? Je ne veux pas que mes hommes vous touchent...

Aurore ne tremblait plus, Aurore levait la tête.

– Où me conduisez-vous, monsieur, dit-elle.

– À l'Abbaye.

– Marchons, dit-elle.

Et elle répéta tout bas :

– Pauvre Jeanne !

– Et dire qu'ils sont tous comme ça, ces aristocrates ! murmurait Brunet, assis sur le siège du fiacre dans lequel on emmenait Aurore et Benoît ; ils vont à la mort comme au bal.

– Le bossu pousse des cris, dit Coriolan, et c'est comme si on ne l'avait ni bâillonné ni garrotté.

– L’imbécile, répondit Brunet ; demain, on le relâchera... tandis que la pauvre petite.

Coriolan poussa un soupir.

– Si belle et si jeune ! dit-il. Quand on pense que demain, à midi, elle aura reçu le baiser du rasoir de la République !...

XXVII

Revenons maintenant à un personnage de notre récit que nous avons un peu perdu de vue.

Nous voulons parler de Polyte.

Polyte, on se le rappelle, avait été recueilli par la citoyenne Antonia, et cette dernière l'avait accablé de caresses à la suite de son récit sur ce qui s'était passé dans le cabaret de Coclès, et de la remise qu'il lui avait fait du médaillon.

– Voilà un homme précieux pour moi, s'était dit Antonia.

Polyte avait fort naïvement avoué le brutal amour que lui avait inspiré Aurore ; Polyte disait qu'il la retrouverait, attendu que Paris n'avait pas de mystères pour lui.

Polyte était donc l'homme qu'il faudra à Antonia.

C'était pour cela qu'elle l'avait gardé, espérant bien de se servir de lui, comme on utilise quelquefois le merveilleux flair d'un chien pour lui faire, à son insu, trahir son maître.

Le pâle faubourien était donc très confortablement installé depuis cinq jours à la cuisine et à l'office de la maison de campagne d'Antonia. Les officieux le comblaient de prévenances, et la camériste d'Antonia lui faisait même les yeux doux. Mais Polyte n'avait qu'une idée, se remettre de son entorse, retourner à Paris et retrouver Aurore. Aussi demeurait-il presque indifférent à toutes les cajoleries dont il était entouré. Au bout de vingt jours il boitait encore, mais il était en état de marcher.

Dès le matin, il demanda à voir la généreuse citoyenne qui l'avait soigné et recueilli. Antonia le reçut et eut un geste de sur-

prise lorsque Polyte parla de s'en aller, prétextant tout d'abord qu'il était confus de tant de bontés et qu'il ne voulait pas en abuser.

Mais on ne trompait pas facilement Antonia.

Dès les premiers mots elle l'arrêta et dit :

– C'est-à-dire que tu es toujours amoureux.

– Ça, c'est vrai, citoyenne, répondit Polyte.

– Et tu veux la retrouver ?

– Oui.

Antonia demeura pensive un moment.

Lorsque, tout d'abord, elle avait gardé Polyte, elle avait son but, et un but facile à comprendre. Les deux jeunes filles étaient à Paris, Polyte en aimait une : en ne perdant pas Polyte de vue, on finirait par retrouver Aurore et Jeanne.

Ce raisonnement fort Logique avait perdu de sa force par suite des circonstances. Le citoyen X..., l'ami de Robespierre, le fidèle servant d'Antonia, au lieu d'utiliser Polyte, s'était adressé au citoyen Paul.

Le citoyen Paul avait procuré Bibi ; Bibi avait demandé quarante-huit heures pour mettre la main sur les deux jeunes filles ; on n'avait donc plus besoin de Polyte.

Aussi Antonia, qui n'avait parlé de rien moins d'abord que de lui faire sa fortune, ne lui parlait-elle plus de rien et accueillit-elle avec une sorte d'empressement l'intention que Polyte manifestait de se retirer.

Mais comme elle allait lui mettre une dizaine de pièces d'or dans la main, un éclair traversa son cerveau.

Polyte n'était plus utile, mais Polyte pouvait devenir dangereux. Comment ?

Tandis que Bibi recherchait Aurore et Jeanne, Polyte les chercherait aussi, et comme il aimait Aurore et en parlait avec un fanatisme sauvage, il la prendrait sous sa protection, et pourrait, jusqu'à un certain point, entraver l'action de la police :

Aussi lui dit-elle en souriant :

– Tu n'es pas si pressé de partir que l'on ne puisse causer un moment avec toi ?

– Ah ! pour ça, non, citoyenne.

– Où vas-tu aller en partant d'ici ?

– À Paris, donc.

– Paris est grand, sais-tu ?

– Oui, mais je le connais si bien ; je ne demande pas trois jours pour être à ses genoux, et lui dire : « Aristocrate de mon cœur, je veux faire de toi une bonne citoyenne. »

Antonia continua à sourire :

– Trois jours, c'est bien long, dit-elle.

– Ah ! dame, c'est que, comme vous le dites, Paris est grand, et Coclès qui les protège les aura bien cachées.

– Eh bien, dit Antonia de plus en plus souriante, écoutez-moi.

– Parlez, citoyenne.

– Tu penses bien que si je t'ai acheté le médaillon qui représente la sœur ou l'amie de celle que tu aimes, j'y avais un intérêt.

– C'est bien sûr.

– Tu aimes l'une, moi je veux sauver l'autre de l'échafaud, comprends-tu ?

– Ah ! c'est différent, dit Polyte, et pour ça je m'en moque. La guillotine a assez de veine, depuis quelque temps pour qu'on la triche et la carotte un peu à l'occasion.

– Mais tu ne sais pas encore où j'en veux venir ?

– Ma foi, non !

– Eh bien ! dit Antonia, tu espères retrouver la jolie Aurore d'ici à trois jours...

– J'en mettrais ma main au feu.

– Moi, dit Antonia, j'espère te dire où elle est, ce soir ou demain matin.

Polyte fit un geste d'étonnement.

– Tu sais, continua la citoyenne Antonia que je ne suis pas la première venue.

Polyte salua.

– Le citoyen Robespierre a soupé ici bien souvent, et je fais un peu ce que je veux.

– C'est fameux, ça ! dit naïvement Polyte.

– J'ai donc mis des gens en campagne qui m'obéissent aveuglément, poursuivit Antonia, et ils m'ont promis de me venir dire aujourd'hui même où seraient les deux petites.

– Vrai ? fit Polyte.

– Tu vois bien que tu aurais tort de t'en aller ce matin et que tu feras bien d'attendre à demain.

– Ah ! mais oui, j'attendrai, si c'est comme ça, dit Polyte enchanté.

Et il retourna à l'office, où on lui donna du bon vin et un excellent déjeuner.

Le même jour, vers le soir, le citoyen X… arriva.

Antonia l'attendait avec impatience.

– Eh bien ! dit-elle, où en est ce merveilleux agent de police ?

– Il en a trouvé une.

– Et pas l'autre ?

– Non, mais il la trouvera. Il prétend qu'elle n'est pas à Paris en ce moment.

– Et quelle est celle qu'il a sous la main ?

– La blonde, celle dont vous lui avez donné le portrait.

– Est-elle arrêtée ?

Le citoyen X… tira sa montre.

– Elle le sera dans la soirée, entre dix et onze heures.

– Fort bien, dit Antonia ; mais comment se fait-il que l'autre ne soit pas à Paris ?

– Je n'en sais rien, répondit le citoyen X… Cependant, si vous voulez toute ma pensée, je vais vous la dire.

– Parlez.

– Bibi dit qu'elle n'est point à Paris, mais je crois que c'est une défaite et qu'il n'en sait rien. Tout ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il ne l'a pas encore trouvée.

– Je suis de votre avis, dit Antonia.

Puis elle songea à Polyte.

– Eh bien, dit-elle, je lui donnerai un auxiliaire.

Et en effet, elle fit dire par sa camériste à Polyte qu'il se tint tranquille ce soir-là, qu'il soupât de bon appétit et dormit son content, mais que le lendemain il y aurait du nouveau.

Dès le lendemain, au point du jour, Polyte se présentait devant la citoyenne Antonia.

– Fort bien, lui dit-elle, tu es un enfant de Paris et tu dois être un grand secours à ceux que j'ai mis en campagne.

– Comment ! dit Polyte, ils ne les ont pas retrouvées encore ?

– Ils n'en ont trouvé qu'une.

– Laquelle ?

– La blonde.

– Mais... l'autre ?

– Ils ne savent où la prendre.

– Eh bien ! dit Polyte, comme c'est elle que j'aime, je la trouverai, moi.

– C'est ce que j'ai pensé, répondit Antonia. Aussi vais-je te donner une lettre.

– Pour qui ?

– Pour un de ceux que j'avais employés. Tu lui seras utile et il t'aidera : on fait toujours mieux une besogne à deux que tout seul.

Et Antonia écrivit ces mots :

« Citoyen,

« Je vous adresse un garçon qui peut vous être utile pour retrouver l'autre jeune fille. Il en est amoureux fou. Aussi, tout en vous servant de lui, tenez-vous pour averti. »

Puis elle mit ce billet sous enveloppe et le cacheta à la cire, de façon que Polyte n'eût pas la tentation de l'ouvrir.

Ensuite, elle lui dit :

– Tu vas aller à Paris.

– Bon, dit Polyte, et, quoique boiteux, je ne flânerai pas en route.

– Tu iras rue Saint-Honoré, chez le citoyen X... que tu as vu ici et qui est mon ami.

Polyte inclina la tête.

– Et il te dira où tu dois porter cette lettre.

Polyte prit le billet, mais comme il faisait un pas de retraite, Antonia lui dit encore :

– Tu ne vas pas t'en aller comme ça.

Et elle lui mit une dizaine de pièces d'or dans la main.

– Fameux, ça ! répéta Polyte.

Et il s'en alla.

Deux heures après, c'est-à-dire vers neuf heures du matin, il arrivait chez le citoyen X... Celui-ci, qui s'était concerté avec Antonia la veille, lui dit :

– Tu vas aller dans la rue du Petit-Carreau, dans la maison où se trouve une blanchisseuse.

– Connu !

– Et tu demanderas le citoyen Bibi.

– Est-ce à lui que je dois remettre cette lettre ?

– Oui !

Polyte parti et prit le chemin de la rue du Petit-Carreau, où, comme on le pense, la citoyenne Bargevin, son mari et Jeanne avaient dû passer une nuit pleine d'angoisses, car Benoît et Aurore, partis la veille au soir, à dix heures n'étaient point rentrés.

XXVIII

Jusqu'à minuit, on avait pris patience chez la blanchisseuse. Après tout, il pouvait se faire que le capitaine eût un peu retenu ses amis et qu'il se fût attardé à causer avec eux, oubliant la pauvre Jeanne.

Le jour vint. Simon et sa femme ne savaient plus que faire de Jeanne, qui poussait des cris affreux et demandait qu'on lui rendît sa sœur.

Ni l'un ni l'autre n'osait ouvrir la boutique, de peur que les sanglots de la pauvre fille ne fussent entendus par les gens du quartier, et que, la curiosité s'en mêlant, la vérité ne se découvrît.

Alors, Jeanne aussi était perdue...

Il était plus de huit heures du matin que la boutique était fermée encore.

Simon prit enfin une résolution héroïque : il enlaça Jeanne dans ses bras et la porta dans l'arrière-boutique en lui disant :

– Mamzelle, ce n'est pas le moyen de sauver votre sœur que de vous perdre vous-même. Si vous criez ainsi, les voisins entreront, et alors ce n'est pas vous seulement, mais nous aussi qu'on arrêtera.

Ces paroles calmèrent Jeanne ; il lui importait peu de mourir, maintenant qu'on lui avait pris sa sœur ; mais pouvait-elle entraîner avec elle dans l'abîme les deux pauvres gens qui lui avaient donné un abri ? Elle cessa donc de crier. Un moment ses nerfs crispés se détendirent, ses yeux demeurèrent secs et son

visage exprima une sorte d'hébétement voisin de la folie. Puis des larmes se firent jour de nouveau, mais silencieuses cette fois, et elle tomba dans un profond anéantissement.

La mère Simon Bargevin ferma la porte qui séparait l'arrière-boutique de la boutique proprement dite et enleva les volets de la devanture. Heureusement que le brouillard était très épais et qu'elle n'était pas la seule à se lever tard aux yeux du voisinage.

Tout à coup, un homme entra dans la boutique en courant. La mère Simon jeta un cri. Un cri qui fut entendu par son mari et par Jeanne, qui se précipitèrent.

Cet homme, c'était Benoît. Benoît tout seul !...

Benoît éperdu, l'œil hagard, les vêtements déchirés, Benoît qui se laissa tomber sur une chaise en s'écriant :

– Je crois bien que tout ça n'est pas vrai et que j'ai fait un rêve épouvantable... Mlle Aurore est ici, n'est-ce pas ? Elle y est... dites-moi qu'elle y est... Car je crois bien que je suis devenu fou.

Et en effet le pauvre garçon donnait toutes les marques de la folie, et il riait et pleurait, et s'arrachait les cheveux tout à la fois. On l'entraîna dans le fond du pauvre logis ; on le questionna, il ne répondit point tout d'abord.

– Mais je vous dis que Mlle Aurore doit être ici ! disait-il avec un accent de suprême exaltation. Pourquoi me la cachez-vous ?

Et il riait et il pleurait. Et Jeanne épouvantée répétait comme Simon Bargevin :

– Ô mon Dieu ! il est fou !

* *

*

Un peu avant que le jour parût, Zoé, qui ne savait plus ce que tout ce qu'elle voyait et entendait voulait dire, Zoé avait fait cette réflexion :

– Hier soir, j'avais peur que l'aristocrate n'eût été protégée par le capitaine, et maintenant voici qu'elle ne revient pas et que tout le monde pleure, sans que je sache de quoi il retourne.

Elle avait quitté un moment le chenil qui donnait sur la boutique pour s'approcher de la fenêtre qui donnait sur la cour.

En levant les yeux, elle vit de la lumière au troisième étage.

– Tiens, pensa-t-elle, M. Bibi est déjà levé !

Alors elle n'hésita plus. Elle atteignit la porte de Bibi et frappa doucement. Mais Bibi était levé, et il vint ouvrir aussitôt.

XXIX

Le visage renfrogné de Zoé s'était illuminé d'un rire sombre et fatal.

– Ah ! disait-elle, c'est vous ? Ah ! bien, vous êtes un homme de parole, tout de même !

– C'est bon, répondit Bibi, mais dites-moi ce qui est arrivé ; comment ça s'est-il passé ?

– Dame ! le bossu est venu...

– Avec une lettre, n'est-ce pas ?

– Oui, avec une lettre.

– C'est moi qui l'ai écrite.

– Mais non, dit Zoé, c'est le capitaine... ah ! oui, le capitaine Dagobert... un drôle de nom, tout de même.

– Fort bien, et puis ?

– Alors il y en a une qui s'est quasiment trouvée mal.

– La blonde, n'est-ce pas ?

– Non, la brune.

– Bien. Après ?

– Ensuite, elle est partie avec le bossu.

– La blonde ?

– Non, la brune.

– Tu es folle, dit Bibi. C'est la blonde qui est partie et qui n'est pas rentrée...

– Mais non, monsieur, c'est la brune.

Bibi jeta un cri.

– Es-tu folle ? répéta-t-il.

– Mais, monsieur, je vous dis, répéta Zoé, que c'est la brune, mamzelle Aurore, comme le bossu l'appelle.

– Oui, c'est elle qui s'est trouvée mal...

– Certainement.

– Mais c'est la blonde...

– C'est la blonde qui est restée, tandis que l'autre est allée avec le bossu. À preuve, monsieur Bibi, que c'est elle qu'on appelle Jeanne... et qu'elle a crié et pleuré toute la nuit...

Bibi était devenu pâle, et ses lèvres crispées témoignaient d'une violente émotion.

Tout à coup il repoussa Zoé.

– Tu es folle ! dit-il pour la troisième fois.

– Et pourquoi ça, monsieur Bibi ?

– Tu dis que c'est la brune...

– Oui.

– Qui est partie avec le bossu ?

– Sans doute.

– Et qui n'est pas rentrée ?...

– Pas plus que le bossu. Et je crois qu'on va les guillotiner, dit l'enfant avec une atroce naïveté, pas vrai, monsieur Bibi.

Mais Bibi n'écoutait plus. Il avait jeté à la hâte la robe de chambre qui l'enveloppait, il s'était rué sur son habit et son chapeau, et Zoé, stupéfaite, le vit s'élancer vers la porte.

– Monsieur Bibi... dit-elle.

– Va-t'en au diable !

Zoé n'était pas encore revenue de son étourdissement que M. Bibi était loin, la laissant dans son logement.

Bibi courait comme un fou. Il avait dégringolé les escaliers, enfilé l'allée sombre de la maison, ouvert la porte, et il s'était élancé dans la rue.

– C'est pourtant bien la blonde qu'il aimait, murmurait-il. Vraiment, je ne comprends rien à cela...

Puis il s'arrêta et murmura d'une voix affolée :

– Ah ! si, je comprends une chose, c'est qu'on va guillotiner la fille de mon ami Paul.

Et Bibi reprit sa course vers la rivière, atteignit le pont Neuf et le quai des Orfèvres, et, cette fois, ne prit aucune précaution pour entrer dans la maison mystérieuse où nous l'avons vu pénétrer déjà.

Bibi ne songeait plus qu'il pouvait être reconnu. Il monta l'escalier quatre à quatre, arriva à la porte du troisième étage et l'ouvrit ; puis, oubliant de la refermer, il s'élança dans le corridor au bout duquel se trouvait le bureau du citoyen Paul. Mais le bureau était vide.

Alors Bibi s'aperçut qu'il était une heure fabuleusement matinale, et que le citoyen Paul, qui logeait en ville, n'arriverait pas avant six heures. Or, en dépit de l'amitié qui unissait ces deux hommes, Bibi ne savait pas où demeurait le citoyen Paul. Il monta au corps de garde des agents. La première personne

qui vint à sa rencontre fut l'agent de police Brunet, celui-là même qui avait arrêté Aurore et le bossu.

Bibi était bouleversé. Cependant l'instinct du danger qu'il courait en mettant un homme dans la confidence de l'épouvantable quiproquo lui donna la force de se raidir et de demander à Brunet d'un ton presque indifférent :

– Tu sais où demeure le citoyen Paul ? Va le chercher… Affaire urgente ! Il faut que je le voie à l'instant même.

– Mais, citoyen, répondit Brunet, je ne sais pas où demeure le patron, et personne ne le sait ici.

– Est-ce possible ?

– C'est la vérité pure. Mais il sera ici à six heures précises. Oh ! il est exact.

Bibi sentit ses jambes fléchir sous lui.

Tout à coup, il eut un espoir insensé, l'espoir que Zoé s'était trompée, et, faisant un effort suprême, refoulant au plus profond de son cœur l'émotion qui le serrait à la gorge.

– Tout s'est-il bien passé cette nuit ? dit-il.

– Ah ! dit Brunet, excusez-moi, patron, de ne vous avoir pas encore fait mon rapport. Mais tout a marché comme sur des roulettes.

– Vous avez arrêté la petite ?

– Pauvre petite, dit Brunet, et quelle jolie fille ! une brune superbe !

– Une brune ! répéta Bibi comme un écho.

Il n'y avait plus à en douter ; c'était bien Aurore, la fille du citoyen Paul qu'on avait arrêtée.

Et Brunet continua :

– Elle n'a pas fait la moindre résistance. Ce sont de fières femmes, ces aristocrates ! Nous l'avons conduite à l'Abbaye. En même temps, comme vous m'aviez dit que c'était pressé, j'ai fait tenir à l'accusateur public la note du citoyen X...

– Ah ! fit Bibi consterné.

– Elle va passer au tribunal ce matin.

Brunet regarda la pendule qui était dans un coin du corps de garde.

– La « fournée » est en route, à cette heure, dit-il. Et vous savez si c'est bientôt fait. C'est égal, c'est une jolie fille !

Mais Bibi n'écoutait plus Brunet. Il s'était élancé hors du corps de garde et descendait l'escalier quatre à quatre, ce qui arracha à Brunet cette exclamation :

– Je crois bien que le patron a un grain, aujourd'hui !

Bibi se mit à courir sur le quai des Orfèvres, bousculant les passants et ne sachant où il allait.

Tout à coup il se heurta à un homme qui marchait lentement, le front penché et comme en proie à une méditation profonde.

Bibi jeta un cri. L'homme qu'il venait de heurter, c'était le citoyen Paul.

– Ah ! mon ami ! exclama Bibi en se jetant à son cou.

Le citoyen Paul était pâle et marchait comme courbé sous le poids d'un remords. La vue de Bibi hors de lui, les vêtements en désordre, la ramena au sentiment de la réalité. Et l'homme de police reparut, calme, froid, hautain.

– Qu'est-ce qu'il y a donc ? demanda-t-il.

– Il y a, dit Bibi d'une voix altérée et entrecoupée de sanglots, il y a que je suis un misérable, un butor, un imbécile !

– Toi ?

– Il y a que je me suis trompé... il faut que tu la sauves, mon ami, il le faut !

– Que je la sauve ! qui ? Jeanne ? dit le citoyen Paul qui devint livide.

– Non... Aurore... ta fille !...

– Ma fille ?

Et le citoyen Paul fit un pas en arrière, comme s'il eut reçu en pleine poitrine le choc d'une machine électrique.

– Ma fille ! répéta-t-il avec un accent égaré, tu veux que je sauve ma fille !...

– Oui. C'est elle qu'on a arrêtée... et il n'y a pas une minute à perdre... car ce matin même...

Bibi n'acheva pas.

Le citoyen Paul s'était lourdement affaissé sur le sol.

On eût dit que la foudre était tombée sur lui.

Bibi essaya de le relever. Mais le malheureux ne donnait plus signe de vie. Les passants étaient rares sur le quai ; néanmoins trois ou quatre personnes accoururent ; puis d'autres qui traversaient le quai s'arrêtèrent, et en quelques minutes il se fit un rassemblement autour de cet homme que l'on croyait mort et qui gisait inanimé sur le sol.

Bibi s'arrachait les cheveux et prononçait des mots sans suite.

Un médecin qui passait se fit jour à travers la foule, regarda le citoyen Paul et dit :

– Cet homme n'est pas mort, mais il a un coup de sang.

Et il se mit à le saigner.

En ce moment, une main s'appuya sur l'épaule de Bibi. Celui-ci se retourna et vit un bourgeois de la rue du Petit-Carreau.

– Qu'est-ce que vous faites donc là ? demanda-t-il.

Bibi balbutia.

Cet homme le prit par le bras, l'entraîna hors du groupe et lui dit :

– Monsieur Bibi, l'homme à qui vous donnez vos soins est le chef de la police de sûreté.

– Je ne le connais pas, dit Bibi ; je ne vais pas là, moi.

– Farceur ! dit le bourgeois.

Ce fut pour Bibi un nouveau coup de foudre. Il se vit découvert, signalé comme agent de police, chassé de son quartier… il oublia son amitié pour le citoyen Paul, il oublia Aurore qu'on allait guillotiner et, la peur le prenant, il s'enfuit à toutes jambes.

XXX

De toutes les prisons de Paris qui, alors, regorgeaient de monde, la plus fameuse, la plus achalandée, qu'on nous permette le mot, c'était l'Abbaye.

L'Abbaye était la prison des aristocrates par excellence, et il fallait être comte ou baron, ou pour le moins abbé mitré, pour y être enfermé. Les prisonniers y vivaient en commun.

Ce jour-là, les choses ne s'étaient point passées comme de coutume. À sept heures, les nouveaux venus étaient descendus au préau. À sept heures et demie, d'ordinaire, le greffier et le geôlier arrivaient avec une terrible liste.

Or il était huit heures et demie, et on n'avait vu ni prisonniers nouveaux ni les pourvoyeurs ordinaires de la guillotine.

– Certainement, mes amis, disait la belle duchesse de B..., il est arrivé quelque accident à la République.

– Vous croyez, duchesse ? fit un financier, le sieur de Ronvalle.

– Dame ! mon cher trésorier général, vous voyez bien que rien ne se fait aujourd'hui comme à l'ordinaire.

– Peut-être M. de Robespierre est-il mort.

– Peut-être le citoyen Brutus est-il malade.

– Rien de tout cela, mes amis, dit le vieux marquis de Limozan, c'est M. de Robespierre qui a inventé une nouvelle fête à l'Être suprême.

Et tout le monde se mit à rire.

– Après ça, reprit la duchesse, je ne suis ici que depuis quinze jours, et il est possible que ce qui arrive aujourd'hui soit arrivé déjà. Quel est donc le prisonnier le plus ancien ici ?

– Moi, madame.

Et on vit un grand et beau jeune homme, au front pâle, au regard mélancolique, qui vint baiser la jolie main de la duchesse.

– Ah ! c'est vous, comte ?

– Oui, madame.

– Vous êtes le plus ancien de nous tous ?

– Le plus ancien. J'ai commencé, en venant ici, par croire que je n'y resterais pas huit jours ; puis les semaines se sont écoulées, et, vous le voyez, j'y suis encore.

– Alors, vous pensez qu'on vous a oublié ?

– Non, mais je commence à croire qu'on m'a tenu parole.

– Qui ça ?

– Les gens qui m'ont promis de me sauver.

– Messieurs, s'écria la duchesse avec un éclat de rire, c'est une indignité, convenez-en...

– Quoi donc, madame.

– Jusqu'à présent, nous avions tenu M. le comte Lucien des Mazures pour un parfait gentilhomme, pour un royaliste fidèle...

– Eh bien, madame ?

– Et voici qu'il nous avoue qu'on lui a promis de le sauver.

– Cela est vrai, madame.

– Ce qui veut dire que M. le comte des Mazures a des intelligences avec la République. Fi ! quelle horreur !

– Madame, répondit Lucien, si vous daignez me permettre de me justifier de votre accusation, vous verrez combien elle est peu fondée.

– Oh ! par exemple !

– En effet, continua Lucien des Mazures, car c'était bien lui que nous retrouvons à l'Abbaye ; en effet, j'ai dit qu'on m'avait promis de me sauver.

– Ah ! vous en convenez ?

– Mais je n'ai pas dit que ce fussent des gens de la République.

Le financier et le marquis hochèrent la tête.

– Pauvre ami, dit le marquis, nous aussi nous avions des amis qui nous avaient promis...

– Ce sont des commerçants.

– Plaît-il ?

– Qu'est-ce que ce mot ?

– Le comte est toqué ! exclama-t-on.

– Nullement, mesdames et messieurs, je suis protégé par une société commerciale dont le but est bien simple.

– Quel est ce but ?

– Arracher les intéressés à la guillotine.

Et comme on riait de plus belle, le comte ajouta gaiement :

– J’en ai déjà trop dit pour ne point aller jusqu’au bout. Si vous voulez me le permettre, je vous conterai cette petite histoire dans tous ses détails.

– Parlez ! parlez ! dirent vingt voix différentes.

XXXI

– Je vous demande deux choses avant de commencer, dit-il à son auditoire : d'abord la permission de parler bas ; ensuite, le secret sur ce que je vais vous dire, pour le cas où quelqu'un de vous aurait le bonheur de sortir d'ici et d'être rendu à la liberté.

– Convenu, dit le vieux marquis de Limozan, je donne ma parole pour tout le monde.

Alors Lucien commença :

– C'était le soir de la mort du roi ; vous savez que je faisais partie des chevaliers du poignard, qui avaient essayé de le délivrer la veille.

Presque tous nos affiliés avaient jugé prudent de quitter Paris ; moi, j'étais resté. Un coiffeur, Orléanais de naissance, m'avait donné asile dans sa boutique, et, déguisé en garçon perruquier, les ciseaux et le rasoir à la main, je faisais la barbe aux patriotes depuis le matin et me moquais de la République.

Le soir, un autre garçon de mon patron me dit :

– On va fermer la boutique, Allons-nous faire un tour au Palais-Égalité et boire un coup ?

Je n'eus garde de refuser.

Le garçon, qui s'appelait Antoine, me conduisit au café des Bons-Enfants, dont une porte donnait sur la rue de ce nom, et l'autre sur le jardin du palais, grâce à un passage en planches établi au-dessus de la rue ci-devant Valois, et qui s'appelle aujourd'hui je ne sais comment.

Le café était un tripot.

Parmi les joueurs, dont la plupart étaient des gens vulgaires, je remarquai un jeune homme de trente ans environ, mis avec une certaine élégance et revêtu d'un habit gris. Il jouait fiévreusement et comme avec fureur.

Quand il jeta sa dernière pièce d'or sur le tapis, il eut une contraction nerveuse par tout le visage, et ses lèvres se frangèrent d'une écume blanche. Il perdit.

Alors je le vis quitter la table en poussant un profond soupir. Puis il sortit brusquement.

Je ne sais si ce fut une inspiration ou une simple curiosité qui me poussa, mais tandis que mon camarade Antoine risquait timidement un écu de six francs et ne s'occupait plus de moi, je suivis mon homme à l'habit gris.

Je le retrouvai à la porte du café. Il s'était assis sur un banc, la tête dans ses mains, et il me sembla qu'il pleurait. Je lui touchai légèrement l'épaule.

– Hé ! citoyen ? lui dis-je.

Il leva la tête et me regarda d'un air égaré :

– Que me voulez-vous ? dit-il, je ne vous connais pas.

– Moi non plus, répondis-je. Mais je vous ai vu jouer, je vous ai vu perdre, et il me semble que vous vous abandonnez à un véritable désespoir.

– Cela est vrai, me dit-il d'une voix sourde.

– Je ne suis qu'un pauvre perruquier, répondis-je, mais j'ai touché ma paye de la semaine, et si je pouvais vous prêter quelque argent… À ces mots, ses yeux s'enflammèrent au travers de ses larmes.

– De l'argent ! me dit-il ; vous me prêteriez de l'argent ?

– Pourquoi pas ?

Et je lui mis deux louis dans la main.

Il jeta un cri qui ressemblait plutôt à un hurlement de bête fauve qu'à une exclamation humaine, serra les deux louis dans sa main crispée, et rentra dans le café d'un seul bon. Je le suivis de nouveau.

Je pus assister alors à un de ces revirements étranges de la fortune aveugle qui tiennent du prodige : il jeta ses deux louis sur le tapis et gagna une fois, deux fois, vingt fois, cent fois. Au bout d'un quart d'heure, il avait un monceau d'or devant lui.

Je ne l'avais pas quitté, et je me disais : il va tout reperdre. Je me trompais. Tout à coup, il prit son chapeau, le posa de niveau avec le tapis, se fit un râteau de son bras et poussa dans le chapeau son gain, qui l'emplit jusqu'au bord. Ce fut un tonnerre d'applaudissements.

Mais mon homme n'y fit pas attention, et, me prenant par le bras, il m'entraîna hors de la salle.

– Venez, venez, me dit-il, nous allons partager.

– Nullement, lui dis-je, rendez-moi mes deux louis, c'est tout ce que je vous demande.

– Comme vous voudrez, répondit-il, mais vous allez venir souper avec moi.

En attendant qu'on nous servît, il se mit à compter son argent. Il avait gagné douze mille livres.

– Ah ! me dit-il avec un rire nerveux, c'est deux fois l'argent dont j'avais besoin.

Puis, me considérant avec plus d'attention :

– J'ai peine à croire que vous soyez un garçon perruquier, me dit-il, et si vous maniez le rasoir, c'est pour échapper à celui

de la République. Mais ne craignez rien ; vous venez de me sauver la vie et je ne vous trahirai pas. D'ailleurs, ajouta-t-il, moi aussi je suis un aristocrate, et maintenant je me moque du rasoir national ; j'ai deux fois le prix de ma rançon.

Ces paroles incohérentes me donnèrent à penser que j'étais en présence d'un fou.

Sans doute il devina ce qui se passait en moi, car il me dit aussitôt :

– Je ne suis pas fou, monsieur, et, si vous voulez m'écouter, vous vous en convaincrez aisément. Je suis le marquis de Beaumaine, et mon père était président à mortier. J'ai peur de la mort, je ne m'en cache pas, et j'ai été pris d'une terreur folle tout à l'heure, quand j'ai vu que j'avais perdu ma dernière pièce d'or.

– Vous vous seriez donc tué ?

– Non, monsieur, mais j'aurais été guillotiné au premier jour.

– Mais, monsieur, lui dis-je, ce n'est pas parce que vous avez de l'argent que la guillotine vous épargnera.

– Vous vous trompez, me dit-il, j'ai de quoi payer mon « assurance », à présent.

J'étais véritablement stupéfait. Il s'en aperçut et continua :

– Monsieur, au nom du ciel, je vous supplie de me dire si vous êtes un aristocrate et si vous redoutez le moins du monde d'être guillotiné quelque jour ?

– Qu'est-ce que cela peut vous faire ? lui dis-je.

– Comment ! s'écria-t-il, je vous dois la vie et vous me refuseriez la joie de sauver la vôtre !

– En vérité, monsieur, je ne vous comprends pas.

– Eh bien ! reprit-il, écoutez-moi, et vous me comprendrez, monsieur.

Puis, quand l'officieux qui nous apportait une volaille froide et du bordeaux fut parti, il reprit :

– Il s'est formé à Paris une mystérieuse association qui n'a d'autre but que de protéger ses membres contre l'échafaud, l'ennemi commun.

– Allons donc ! fis-je d'un air incrédule.

– Quiconque en fait partie, quiconque verse dans les mains du trésorier une somme de six mille livres, peut vivre tranquille et sans souci. Il peut être arrêté, jugé, condamné, conduit à l'échafaud, mais il ne sera pas guillotiné.

Pour la seconde fois, je crus avoir affaire à un fou.

– Vous ne me croyez pas, me dit-il, et cependant je vous jure que je dis la vérité.

– Oh ! fis-je d'un air de doute.

– Je puis même vous le prouver.

– Comment cela ?

– En vous faisant assister à une des séances des « masques rouges ».

– Vous dites ?...

– Les masques rouges. C'est le nom que prennent les affiliés, attendu qu'ils portent un masque de cette couleur.

– Et où se tiennent ces séances ?

– Tantôt ici, tantôt là ; jamais dans le même endroit. Il y en aura une ce soir...

– Où cela ?

– Venez, vous le saurez. Je vais payer mon assurance, car le délai qu'on m'avait accordé expirait aujourd'hui, et si je n'avais pu payer on m'aurait abandonné.

– Ma foi ! dit le comte Lucien des Mazures qui s'était arrêté un moment pour reprendre haleine, la curiosité triompha de mes répugnances, et je consentis à suivre de nouveau l'homme à l'habit gris.

Nous achevâmes de souper ; puis nous quittâmes le Palais-Égalité, et il m'emmena dans un fouillis de petites rues qu'on appelle la butte Saint-Roch.

Mon guide frappa à la porte d'une maison noire, haute, silencieuse, et qui paraissait inhabitée.

La porte s'ouvrit et une allée ténébreuse s'offrit à nous.

Au bout de l'allée nous trouvâmes une autre porte.

Le marquis frappa encore. Alors un guichet s'ouvrit et un rayon de lumière nous frappa au visage.

– Qui demandez-vous ? dit une voix.

– « C'est le jour de paye, » répondit le marquis.

– Quelle somme apportez-vous ?

– Six mille livres.

– Attendez, je vais vous ouvrir.

Et le guichet se referma et nous nous retrouvâmes dans l'obscurité.

XXXII

– Et cela dura quelques secondes. Puis nous entendîmes un bruit de clés et de verrous, et la porte au guichet s'ouvrit toute grande, en même temps qu'une vive clarté nous frappait au visage. Nous nous trouvions au seuil d'un corridor voûté qui paraissait s'enfoncer peu à peu sous la terre, en suivant une pente assez rapide. À gauche, au delà de la porte, était une sorte de guichet comme on en voit à la porte des théâtres.

La même voix qui avait déjà parlé dit :

– Quel est votre numéro ?

– Cent neuf, répondit le marquis.

Le bruit d'un registre qu'on feuilletait surprit mon oreille. Puis, au bout de quelques secondes, la voix reprit :

– C'est bien, vous devez six mille livres.

– Je les apporte.

– Il n'est que temps.

Le marquis tressaillit. La voix continua :

– On devait vous arrêter demain ; mais puisque vous vous acquittez vous pouvez être tranquille.

Tout à coup j'entendis comme une exclamation derrière le guichet : puis je vis un homme masqué qui se montra tout contre le grillage.

– Comment ! dit-il, vous n'êtes pas seul ?

– J’amène un ami qui veut être de la société.

– Ah !

– Voici six mille livres pour lui.

– Mais votre ami a-t-il des raisons sérieuses de faire partie de notre association ?

Je vis une expression d’anxiété sur le visage de l’homme à l’habit gris. Il ne savait pas mon nom. Aussi me hâtai-je de dire :

– Lucien, ci-devant comte des Mazures, a fait partie des chevaliers du poignard.

– Monsieur, me fut-il répondu, avez-vous une pièce sur vous qui puisse faire foi de ce que vous avancez ?

J’avais au cou un médaillon qui renfermait le portrait de mon père, et sur le dos duquel étaient gravées les armes de notre famille. Je le lui tendis à travers le guichet.

Cet homme était sans doute très au courant du blason, car il me rendit mon médaillon en me disant :

– Plus que tout autre, monsieur, vous avez besoin de nous.

Pendant ce temps, le marquis de Beaumaine alignait des piles de pièces d’or sur la plaque de cuivre du guichet.

L’homme masqué les prit l’une après l’autre et les compta.

– C’est bien cela, dit-il. Puis s’adressant à moi :

– Je vais vous inscrire, me dit-il.

La plume grinça sur le papier du registre, et quand il eut fini il lut à demi voix :

Le comte Lucien des Mazures a versé six mille livres aujourd’hui 21 janvier, à minuit moins un quart. Nous répondons de sa tête pendant la présente année.

Après quoi, il me tendit un masque de velours écarlate en tout semblable au sien.

– Vous pouvez passer, me dit-il.

– À quoi bon ce masque ? demandai-je.

– Moi, je sais votre nom, me répondit-il, mais aucun de nos associés ne doit le savoir que le jour où vous serez en péril.

– Ah !

– Nous ne nous connaissons pas les uns les autres, et, je vais vous en dire la raison. Nous avons des opinions diverses. Beaucoup d'entre nous sont royalistes, d'autres sont « modérés », d'autres encore « montagnards ardents ».

– Quoi ! m'écriai-je, il y a des républicains parmi nous ?

– Sans doute ; ils nous sont même très utiles. Nous ne sommes point une société politique, mais une association d'assistance mutuelle contre l'échafaud, qui est, en ce moment, l'ennemi commun. Si nous avions eu une couleur politique, nous eussions sauvé le roi.

– Venez, comte, venez, me dit le marquis, la séance est commencée.

Je posai le masque rouge sur mon visage et je me laissai entraîner par mon nouvel ami. Le corridor dans lequel nous étions, et qui était éclairé de distance en distance par des lampes suspendues à la voûte, aboutissait à une autre porte.

Le marquis frappa trois coups. La porte s'ouvrit et nous nous trouvâmes alors au seuil d'une vaste salle souterraine qui devait être une cave en temps ordinaire. Un objet dont je ne m'étais pas bien rendu compte tout d'abord occupait le fond de la salle. C'était un échafaud. Au-dessous était le bureau du président.

Un homme également masqué et, en outre, revêtu d'une grande robe rouge, y était assis.

– Monsieur le secrétaire, disait-il, veuillez nous lire le procès-verbal de la dernière séance.

Le secrétaire, qui occupait une petite table sous le bureau, se leva et dit :

– Monsieur le président, avant de lire le procès-verbal, je crois qu'il y a des mesures d'urgence à prendre.

– Ah ! avons-nous quelqu'un de nos membres en danger ?

– Oui, monsieur le président, il y en a deux.

– Quels sont-ils ?

– Le numéro 109 et le numéro 70.

Le président ouvrit un registre qu'il avait auprès de lui et le feuilleta.

– Le numéro 109 n'a pas encore pavé sa cotisation, dit-il.

– Pardon, répondit une voix au fond de la salle.

C'était l'homme du guichet qui venait d'entrer.

– Quand a-t-il payé ?

– Il y a dix minutes.

– C'est bien, dit encore le président. Le numéro 109 est-il arrêté ?

– Pas encore.

– Est-il ici ?

– Oui, dit le marquis de Beaumaine sous son masque.

– Vous aurez un passe-port en sortant d'ici, dit le président, et on vous reconduira jusqu'à la frontière.

Puis il prit le registre et le feuilleta de nouveau :

– Le numéro 75, dit-il, n'a pas payé non plus.

– Cela est vrai, dit l'homme du guichet, il demande huit jours.

– On le sauvera quand il aura payé.

– Mais il est en prison.

– Tant pis !

– Et il peut être guillotiné demain...

– C'est un malheur, mais nous ne sauvons que les gens qui payent.

Et le président prononça d'une voix émue, mais ferme l'ordre du jour.

Ici, Lucien des Mazures fut interrompu.

La porte de la prison s'ouvrit.

Un frisson courut parmi les assistants et la duchesse dit :

– Voilà le greffier et sa première liste.

La duchesse se trompait.

C'était le geôlier qui entrait amenant un nouveau prisonnier, ou plutôt une prisonnière. Quand elle parut, ce fut un cri d'admiration tant elle était belle.

Un cri auquel répondit un autre cri... Cri d'épouvante et de douleur poussé par le comte Lucien des Mazures.

Dans cette femme qui entrait calme et souriante, dans cette jeune fille éblouissante de jeunesse et de beauté, et qui avait aux lèvres un fin sourire, il avait reconnu sa cousine, la comtesse Aurore.

Aurore entendit ce cri ; elle salua, puis marcha droit à Lucien et lui dit :

– Bonjour, mon cousin. Au seuil de la mort, voulez-vous oublier nos querelles de famille et me donner la main ?

XXXIII

Aurore était entrée dans la prison, et son apparition avait excité l'admiration universelle. Comme elle était de province, personne ne la connaissait parmi les illustres prisonniers, mais il suffisait que le comte des Mazures l'eût appelée sa cousine pour qu'on lui fît fête.

– Mon cher Lucien, lui dit-elle, nous n'avons pas d'illusions à nous faire sur le sort qui nous attend...

– Aurore ! Aurore ! disait Lucien, vous si belle, si jeune...

– Moi comme les autres, mon ami. Mais il ne s'agit pas de nous, il s'agit de... Jeanne...

À ce nom, Lucien sentit tout son sang affluer à son cœur et il devint d'une pâleur mortelle.

– Vous l'aimez toujours, je le vois, reprit Aurore, et elle aussi, elle vous aime... Le malheur, mon ami, nous a rapprochés... Nos pères avaient creusé un abîme entre nous, mais nos pères sont morts... Lucien, si vous sortez d'ici, si, par miracle, vous êtes rendu à la liberté, cherchez Jeanne, vous la trouverez chez une blanchisseuse du nom de Bargevin, dans la rue du Petit-Carreau.

– Elle est à Paris ?

– Oui, mon ami.

– Et libre ?

– Elle l'était encore hier.

– Ô mon Dieu ! fit Lucien défaillant.

– Lucien, dit gravement Aurore, au nom de Gretchen, ma mère et la sienne, je pardonne à votre mère morte et je vous permets d'épouser Jeanne.

Lucien prit la main d'Aurore et la porta fiévreusement à ses lèvres.

Mais, en ce moment, la porte du préau s'ouvrit encore. Alors, rires moqueurs, dialogues animés, gestes expressifs, tout s'éteignit et fit place à un lugubre silence.

Le greffier et le geôlier venaient d'entrer. Le greffier avait à la main sa terrible liste, et chacun se demandait si l'heure fatale n'avait point sonné. Le greffier fit alors l'appel.

– Charlotte-Anaïs Lecouteulx, ci-devant duchesse de L... ! dit-il.

– Ah ! dit la pauvre jeune femme en pâlissant, je commençais à croire qu'on m'avait oubliée...

Mais sa faiblesse eut à peine la durée d'un éclair.

– Bah ! dit-elle, cela m'apprendra à ne pas m'« assurer » comme le pauvre comte des Mazures.

Et elle passa de l'autre côté du préau.

– Charles Limozan, ci-devant marquis, continua le greffier.

– Oh ! oh ! dit le vieux gentilhomme avec calme, je ne saurai jamais si les masques rouges sont une vérité.

Et il suivit la duchesse.

– Jean-Victor de Rouville, dit encore le greffier.

Le financier suivit le marquis et la duchesse.

Puis on appela d'autres noms encore. Mais tout à coup un frisson parcourut tous les assistants. En même temps on entendit un cri de douleur poussé par Lucien. Le greffier venait de prononcer le nom d'Aurore.

– Pauvre enfant ! dit la duchesse émue.

– Elle n'aura pas eu le temps de s'ennuyer ici, dit le marquis.

Lucien s'était mis à fondre en larmes.

– Et moi ? s'écria-t-il, et moi ?

– Vous n'y êtes pas, dit le greffier.

– Mais cela est donc vrai ! s'écria la duchesse, cela est donc vrai, tout ce que vous nous avez raconté, comte ?

Lucien s'était précipité sur Aurore et lui baisait les mains avec transport.

– Je veux mourir avec vous ! disait-il, je veux mourir.

La porte du préau s'ouvrit alors une fois encore, et le directeur de la prison entra. Déjà les autres prisonniers respiraient ; déjà ceux qui n'étaient point sur la liste se réjouissaient d'avoir encore une journée à vivre, lorsqu'on vit le directeur tendre silencieusement un papier au greffier. Un frisson parcourut les prisonniers. Il y avait une liste supplémentaire.

Une liste de quatre noms que lut le greffier. Au quatrième, ce fut un coup de théâtre pour tous ceux qui avaient entendu la singulière histoire des masques rouges, car le quatrième nom c'était celui du comte Lucien des Mazures.

– Ah ! comte, s'écria la duchesse qui avait retrouvé toute sa gaieté, j'en suis fâchée pour vous, mais ces gens-là sont des filous, ils vous ont volé six mille livres.

– Pauvre Jeanne ! murmura Lucien, qui se jeta dans les bras d'Aurore.

* *

*

XXXIV

Revenons maintenant à Polyte, que nous avons vu quitter d'abord la villa de la citoyenne Antonia, venir ensuite à Paris et, muni d'une lettre du citoyen X... pour le père Bibi, se rendre rue du Petit-Carreau. La lettre du citoyen X... lui donnait le numéro du père Bibi.

Il rentra donc dans la maison, rencontra un locataire au bas de l'escalier et lui demanda à quel étage demeurait l'homme qu'il allait voir.

Polyte monta. Il frappa successivement aux deux portes du carré, et on ne lui répondit pas.

Alors Polyte pensa qu'il y avait peut-être un concierge et qu'on pourrait le renseigner. Il redescendit et vit une porte ouverte dans l'allée. C'était celle de l'arrière-boutique de la blanchisseuse.

Polyte entra, pensant que c'était la loge du concierge. Tout à coup il entendit des cris, des exclamations étouffées, des sanglots.

– Bon ! se dit-il, qu'est-ce qu'il y a donc par ici, du grabuge ?

Et de l'arrière-boutique, qui était déserte, il passa dans la boutique où Benoît, revenu à lui, racontait en pleurant son arrestation et celle d'Aurore.

– Nom d'une bombe ! c'est le bossu ! exclama Polyte.

Jeanne le reconnut et poussa un cri d'effroi.

Simon Bargevin s'avança vers lui menaçant :

– Qu'est-ce que tu veux, toi ? fit-il en serrant les poings.

Mais Polyte qui, un jour qu'il était avec Coclès, avait rencontré la blanchisseuse, s'écria :

– Hé ! c'est la sœur de mame Coclès ! J'aurais dû me douter que les petites étaient ici.

– L'homme d'Antony ! exclama Benoît.

Jeanne, éperdue, s'était réfugiée derrière Simon Bargevin.

– Vous me connaissez donc, vous ! dit la blanchisseuse.

– Ah çà ! s'écria Polyte, qu'est-ce qu'il y a donc ici ? Pourquoi pleures-t-on ? Répondras-tu, le bossu ?

Et il s'avança vers Benoît.

On ne lui répondait pas ; on n'avait même plus l'air de faire attention à lui.

– Mais où est donc l'« autre » ? s'écria encore Polyte, faisant allusion à Aurore.

– Arrêtée, répondit Simon Bargevin, qui ne savait si Polyte était un ami ou un ennemi.

Polyte jeta un cri. Cet homme nourrissait pour Aurore une passion violente et féroce, un amour de bête fauve. Ce ne fut pas un cri qui s'échappa de sa poitrine, ce fut un rugissement.

Puis il prit Benoît par les épaules, le secoua et lui dit d'une voix rauque :

– Mais parle donc... parle ! où est-elle ? Est-ce que je ne suis pas là, moi, Polyte ? Mais vous ne me connaissez donc pas ? J'irais la chercher sur l'échafaud. Ah ! ah ! ah ! vous verrez, si le bourreau me la prend, il sera un fier lapin.

Et Polyte avait un rire hideux aux lèvres, tandis qu'un tremblement frénétique agitait tout son corps.

Jeanne, que cet homme faisait pâlir tout à l'heure, n'entendit plus que ces mots : « Je la sauverai ! »

Et elle courut à Polyte les mains tendues :

– Vous la sauveriez, vous ? disait-elle.

– Pardieu ! eh ! mais je m'appelle Polyte, moi ! et les tricoteuses me connaissent bien, allez !

En même temps, il regardait Simon Bargevin et Benoît, et leur dit :

– Si vous êtes des hommes, vous autres, venez donc avec moi.

Et il s'élança dans la rue.

Polyte regarda l'heure à l'horloge d'un marchand de vin.

– Bon ! dit-il, nous avons le temps ; jase, bossu.

Benoît lui raconta alors comment ils avaient été arrêtés la veille au soir, Aurore et lui.

– Où vous a-t-on conduits ? demanda Polyte.

– Dans une prison qui est là-bas, de l'autre côté de la Seine.

– Tu ne sais pas son nom ?

– Si, l'Abbaye.

– Diable ! fit Polyte, quand on vous mène là-bas, c'est qu'on ne flâne pas ; il y en a pour trois ou quatre jours. C'est égal, allons-y.

– Tu n'entreras pas, dit Benoît.

– Qui sait ? et puis nous prendrons l'air du bureau.

Et Polyte se mit à courir si fort, que Benoît et Simon Bargevin avaient peine à le suivre. Il atteignit la Seine, traversa le pont Neuf, gagna le quartier latin et arriva tout essoufflé dans la rue de l'Abbaye.

Là, la foule était immense.

Polyte se retourna vers ses deux compagnons :

– C'est la fournée qui va au tribunal, dit-il, mais il n'y a pas de danger qu'elle y soit.

Et il joua des coudes pour pénétrer au milieu de la foule.

La foule était compacte et Polyte, malgré ses efforts, ne put parvenir jusqu'aux deux voitures qui attendaient à la porte de l'Abbaye. Benoît et Simon Bargevin étaient auprès de lui. Alors il se percha sur une borne pour mieux voir.

Soudain Polyte devint affreusement pâle et jeta un cri.

Il venait de voir Aurore monter dans la voiture.

Alors, fou de colère et de douleur, le gamin de Paris se rua au beau milieu de la marée humaine et voulut se frayer un passage ; mais on s'écartait vainement devant lui, le sillon un moment entr'ouvert se refermait, et les voitures étaient en route déjà, que Polyte n'avait pu arriver jusqu'à elles. Néanmoins, la foule s'éclaircit un peu au sortir de la rue de l'Abbaye, et Polyte, jouant des jambes, put suivre les voitures, qui allaient au grand trot, jusqu'à la porte du tribunal.

Mais là un cordon de municipaux à cheval refoulait les curieux, et Polyte ne put aller plus loin. Cependant, le gamin de Paris ne perdait pas tout espoir. Et comme les condamnés sortaient du tribunal et montaient dans la charrette qui devait les conduire au supplice, tandis que Benoît poussait un cri déchi-

rant et tombait presque inanimé dans les bras de Simon Bargevin, Polyte s'écria :

– Je vous dis que je la sauverai.

– Il est fou ! murmura le mari de la blanchisseuse.

– Non, dit Polyte, qui prit la main de Benoît et la secoua rudement ; non, je ne suis pas fou, et je vous dis que je la sauverai.

– Trop tard ! dit Benoît en fondant en larmes.

– Pour vous autres, peut-être, mais pas pour moi... Venez.

Et comme il avait couru après les voitures, Polyte se mit à suivre la charrette des condamnés. Tout à coup, il se retourna encore.

– Écoutez-moi bien, dit-il.

Benoît et Simon le regardèrent avec égarement.

– Vous avez des poings et des épaules, continua Polyte ; il s'agit de ne pas rester en arrière et de vous trouver avec moi au pied de l'échafaud.

– Et puis ? dit Simon.

– Si vous me quittez d'un pas, je ne réponds de rien.

Polyte avait repris son sang-froid et il était en ce moment superbe de courage et de résolution.

– Et quoi que je dise, vous direz comme moi, ajouta-t-il.

– Que veux-tu donc que nous disions ? fit Simon.

– Ce que je dirai, et si je vous prends à témoins vous direz que je ne mens pas.

Benoît et Simon ne comprenaient pas ; mais la confiance de Polyte, à cette heure suprême où Aurore marchait à la mort, avait fini par les gagner.

Alors Polyte leur dit encore :

– Il ne s'agit pas de suivre la charrette, il faut arriver avant elle !

XXXV

Comme le cortège s'arrêtait, pour la vingtième fois peut-être, au coin de la rue Saint-Roch, à l'angle de l'ex-église de ce nom, le mouvement de pression de la foule et le recul de la charrette furent si grands, que le cercle des municipaux se rompit, et qu'une vieille femme, qui portait à la main une de ces chaufferettes qui ont reçu le nom de gueux, put arriver jusqu'auprès même du hideux carrosse.

Elle était vêtue d'un châle vert, coiffée d'un bonnet à rubans, chaussée de sabots ; elle avait le visage ignoble et rouge, qui portait le double stigmate de l'ivrognerie, et de la débauche, elle chantait la « Marseillaise » à tue-tête, et quand, le cercle des municipaux se reformant, on voulut lui faire quitter la place qu'elle avait usurpée, elle injuria les municipaux et les traita d'aristocrates.

Plusieurs fois les municipaux avaient voulu faire éloigner la tricoteuse ; mais elle s'était cramponnée de plus belle en les injuriant.

Au coin de la rue de la Convention, ci-devant rue Royale il y eut un nouveau temps d'arrêt. La foule qui débouchait par quatre endroits à la fois était si pressée qu'il y eut, pendant dix minutes, un véritable désordre. Alors la tricoteuse eut un clignement d'yeux tellement significatif à l'adresse de Lucien, qu'il ne put s'empêcher de tressaillir.

– Baisse-toi, mon petit, lui dit-elle, que je te dise un mot à l'oreille.

Instinctivement, soit curiosité, soit pressentiment, Lucien se baissa de telle façon que les lèvres de la tricoteuse arrivèrent à son oreille.

Et soudain, changeant de ton, cette femme lui dit :

– Vous êtes le comte des Mazures, n'est-ce pas ?

– Oui, dit Lucien stupéfait.

– Ne craignez rien ; on vous sauvera !

C'était la deuxième fois, depuis une heure, que cette parole retentissait à l'oreille de Lucien. Il étouffa un cri et se redressa vivement. Mais, cette fois, la tricoteuse avait disparu.

* *

*

Cependant Benoît, Polyte et Simon Bargevin étaient au pied de l'échafaud. Benoît n'avait pas une goutte de sang dans les veines et il était pâle comme un linceul.

Polyte lui disait :

– Tu sais pourtant que je l'aime. Eh bien ! regarde, je ne tremble pas, moi !...

Et cette confiance que le gamin de Paris avait en lui, tout en ne gagnant Benoît qu'à moitié, l'empêchait de se trouver mal.

Tout à coup une immense clameur s'éleva au milieu de cette mer de têtes qui entourait le sinistre instrument.

Cent mille voix poussèrent le même cri :

– La charrette ! la charrette !

En effet, les condamnés arrivaient. La foule s'entr'ouvrait et se refermait, se pressait, se bousculait, mais la charrette avançait toujours.

– Hé ! vieux, dit Polyte à Simon Bargevin, tu es plus solide que le bossu, toi, je vais monter sur tes épaules.

Et, leste comme un chat, adroit comme un acrobate, Polyte monta sur les épaules de Simon Bargevin et s'en fit un marchepied.

– Prends-moi les jambes et tiens-moi bien ! dit Polyte.

Puis il se mit à regarder par-dessus Simon Bargevin cherchant des yeux la charrette. Elle n'était plus qu'à dix pas de l'échafaud. Polyte aperçut Aurore.

Aurore, souriante et hautaine en même temps, Aurore, qui levait les yeux au ciel, comme l'homme longtemps exilé qui aperçoit enfin dans le lointain les montagnes de la patrie. Un groupe de condamnés la séparait de Lucien, avec qui elle n'avait pu échanger un seul mot depuis le départ du tribunal.

Polyte attacha sur Aurore un œil étincelant ; l'œil du sauvage qui convoite une proie.

– Oh ! qu'elle est belle ! dit-il. Non, non, Brutus ne l'aura pas. Lâche-moi, Simon.

Et il se laissa couler à terre.

Puis il dit à Benoît plus mort que vif :

– Si tu as le malheur de te laisser voir par elle avant que je te le dise, et si ensuite tu ne soutiens pas ce que je dis, elle est perdue ! Mets-toi derrière moi.

– Je ferai tout ce que tu voudras, répondit Benoît d'une voix étranglée par les sanglots.

La charrette était maintenant au pied de l'échafaud, et on en faisait descendre les condamnés un à un. La tricoteuse avait eu raison. On passait selon l'ordre des condamnations. À

chaque coup du couperet, Benoît détournait les yeux et sentait ses jambes fléchir.

– Nous y sommes, cette fois, dit Polyte avec un sang-froid héroïque.

Et, en effet, c'était le tour d'Aurore, et la fière jeune fille monta lentement les marches de l'échafaud, portant haute et fière cette tête qui allait tomber !...

XXXVI

Polyte était un habitué du sanglant spectacle qui se donnait chaque jour sur la place de la Révolution, et c'était peut-être l'homme le mieux renseigné sur les habitudes du citoyen Sanson, qui avait changé son nom en celui de Brutus. Non seulement Polyte savait qu'on suivait l'ordre indiqué par la terrible liste du greffier, mais il savait encore qu'à chaque dixième tête le panier se trouvait plein, qu'on en apportait un autre, qu'on déblayait l'échafaud et qu'on essuyait le couteau ruisselant.

Tous ces hideux détails duraient environ cinq ou six minutes et prolongeaient d'autant l'agonie du onzième condamné, lequel, debout sur l'échafaud attendait que son tour fût venu. Or, Polyte avait suivi avec une grande attention, au tribunal, l'ordre des condamnations.

Aurore avait été condamnée la onzième, et elle était en ce moment la onzième à monter sur la plate-forme.

Et Polyte avait calculé ce temps d'arrêt qui donnait à son projet des chances de salut.

Comme la jeune fille promenait son regard tranquille sur cet océan humain, qui grondait autour d'elle, un immense murmure de pitié et d'admiration s'éleva :

Dix mille voix s'écrièrent :

– Qu'elle est belle ! qu'elle est belle !

– Oh ! la chère mignonne ! hurla la tricoteuse Gothon, qui était parvenue au pied de l'échafaud.

Tout à coup on entendit un cri féroce, un cri de désespoir surhumain, un cri de lionne dont on enlève les petits :

– Arrêtez ! arrêtez ! disait un homme qui venait de s'élancer, chose inouïe ! sur les degrés de l'échafaud, arrêtez ! elle est enceinte !...

Ce n'était pas la première fois qu'on avait ainsi arraché à la mort de belles jeunes filles sur l'épaule desquelles le bourreau portait déjà la main. Et chaque fois que ces mots avaient retenti, la foule avait battu des mains, et il avait fallu sous peine de voir l'échafaud renversé, le bourreau mis en pièces, les municipaux broyés comme des fétus de paille, surseoir à l'exécution.

Polyte, car c'était lui, était monté jusque sur l'échafaud et répétait d'une voix tonnante :

– Elle est enceinte ! elle est enceinte !

Et il s'était placé entre elle et les aides du citoyen Brutus. Aurore avait jeté un cri, elle aussi, un cri d'horreur, un cri d'indignation suprême !...

– Enceinte !

Elle, la fière et la vertueuse ! elle, la patricienne sans tache ! elle, que Dagobert aimait !

Pendant dix secondes, elle demeura sans voix, sans haleine et comme pétrifiée. Puis, tout à coup, son sang se révolta, ses yeux s'emplirent de flammes et ce fut d'une voix forte, sonore, timbrée par la colère qu'elle s'écria :

– N'écoutez pas ce misérable ! il a menti !...

Mais déjà la foule répétait :

– Arrêtez ! elle est enceinte !

Le bourreau et ses aides stupéfaits avaient suspendu leurs sinistres préparatifs ; le panier plein de têtes et ruisselant de

sang demeurait sur l'échafaud. Enfin, le greffier qui assistait, aux exécutions était lui-même monté sur l'échafaud et essayait d'en faire descendre Polyte.

Mais Polyte disait :

– Je suis un patriote, et elle est une aristocrate… Mais ça ne l'empêche pas de m'avoir aimé… et j'ai mes témoins… je ne veux pas qu'on tue mon enfant qui sera un bon patriote.

– Mais hâtez-vous donc, monsieur, disait Aurore au bourreau, cet homme est un misérable et un lâche… et il me déshonore !…

Et Polyte répétait s'adressant à la foule :

– Si vous ne me croyez pas, vous croirez peut-être mes témoins… Avance ici, Benoît !

Alors Simon Bargevin poussa le bossu tout tremblant jusqu'au pied de l'échafaud. Aurore l'aperçut.

– Benoît ! murmura-t-elle défaillante.

– C'est vrai, disait Benoît d'une voix mourante, elle est enceinte !…

Alors Aurore chancela et s'affaissa sur la plate-forme de l'échafaud en poussant un sourd gémissement.

Et la foule continuait de hurler :

– C'est vrai ! c'est vrai !…

Le greffier, le bourreau, les municipaux redoutaient une de ces tempêtes populaires qui sont bien plus terribles que celles de l'Océan. Les tricoteuses elles-mêmes demandaient la vie d'Aurore. Le greffier fit un signe. On prit la jeune fille évanouie et on la porta dans la charrette.

– Qu'on la ramène en prison ! dit-il.

La foule battit des mains et Polyte descendit triomphant de l'échafaud.

– Quand je te le disais, camarade, que je la sauverais.

* *

*

Du moment où on ne guillotinait pas Aurore, la foule s'apaisa subitement. Un instant émue de pitié, elle redevenait féroce, et il n'y avait plus de raison pour elle de s'opposer à la fin du spectacle.

Le bourreau et ses aides eux-mêmes avaient retrouvé leur sang-froid et se hâtaient de réparer le temps perdu.

On fit monter le douzième condamné, devenu le onzième, et sa tête tomba. Pendant ce temps, Lucien était avec les autres au pied de l'échafaud ; et, chose bizarre, il avait retrouvé derrière lui la tricoteuse Gothon.

Celle-ci lui disait à l'oreille :

– Je vais te chauffer les mains d'une drôle de façon. Mais si tu te brûles, ne crie pas. Cela fait encore moins de mal que le couteau.

Et elle avait placé son gueux plein de charbons enflammés au-dessous des mains de Lucien, liées derrière son dos, de façon que le feu attaquât la corde qui les attachait.

Lucien ne savait pas ce que voulait faire cette femme, mais depuis qu'il avait vu sa cousine Aurore échapper si miraculeusement à la mort, il s'était repris au désir de vivre, et il supportait héroïquement le contact du feu.

La corde noircissait et se carbonisait lentement, sans que personne fit attention, car tous les regards étaient concentrés sur la hideuse machine.

La seizième tête venait de tomber ; encore une, et ce serait le tour de Lucien. Alors Gothon lui dit tout bas :

– Tout à l'heure, il va y avoir un fameux grabuge, tu verras...

– Eh bien ? dit Lucien.

– Le cordon des municipaux sera encore rompu et le peuple t'entourera.

– Et puis ?

– On te jettera un manteau sur les épaules et on te mettra un chapeau sur la tête.

– Qui donc ?

– Ceux qui, comme moi, veulent te sauver donc.

– Et... alors ?

– Alors tu donneras une forte secousse avec tes poignets ; la corde est brûlée, elle cassera.

– Bon !

– Et tu t'en iras tranquillement.

Et comme elle disait cela, Gothon cessa de tenir son gueux à la hauteur des poignets de Lucien.

La dix-septième tête venait de tomber ; le dix-huitième condamné était déjà sur le plancher.

– Attention !... dit Gothon, tu vas voir le grabuge.

Lucien ne comprenait pas, mais un immense espoir lui emplissait le cœur. Le bourreau déroulait en ce moment la ficelle qui devait lâcher le couperet.

– Tu vas voir ! dit Gothon.

En effet, le couperet tomba, mais le bruit sourd qui succédait à chacune de ses chutes ne se fit pas entendre : il s'était arrêté au milieu de son parcours. La machine était détraquée. La foule se prit à hurler.

Le patient, calme et résigné, jusque-là, entendant le couteau s'arrêter, avait poussé des cris. On remonta le couperet. Il retomba et s'arrêta encore. Alors le patient, ivre d'épouvante, se prit à secouer la lunette avec fureur.

Pour la seconde fois, la foule fut émue ; les plus féroces se sentaient touchés par les hurlements du patient, et il se fit un mouvement autour de l'échafaud qui renversa les municipaux et amena le peuple dans le centre resté vide et où seule, Gothon, la tricoteuse privilégiée, était parvenue à se glisser.

Ce fut comme l'irruption d'un fleuve grossi qui brise ses digues. Le comte Lucien des Mazures, tout à l'heure entouré de soldats se trouva au milieu de la foule.

– Casse ta corde et file, lui dit Gothon.

Et en même temps, le même homme qui s'était approché de lui au moment où il sortait du tribunal et lui avait dit : « Nous vous sauverons ! » cet homme se trouva à ses côtés, lui jeta lestement son manteau sur les épaules et lui dit :

– Filons !

Puis il l'entraîna à travers la foule, après lui avoir mis une casquette sur la tête, en disant :

– Jamais les masques rouges n'ont laissé tomber une tête dont ils avaient répondu !...

Lucien était sauvé !...

XXXVII

Tandis qu'on transportait, ce même matin-là, le citoyen Paul évanoui dans l'officine d'un apothicaire du voisinage, le père Bibi s'était prudemment esquivé, après qu'un bourgeois de son quartier, lui frappant sur l'épaule, lui eut dit avec un sourire moqueur :

– Farceur ! vous nous direz encore que vous n'êtes pas de la police !

La foudre tombant sur sa tête, un abîme s'ouvrant sous ses pas, eussent moins terrifié le citoyen Bibi que ces simples paroles. Quoi ! depuis vingt ans, cet homme, un des plus habiles limiers de la police, était parvenu à se faire une réputation de bourgeois inoffensif.

Quoi ! la rue Montorgueil, celle du Petit-Carreau, et toutes les rues avoisinantes étaient persuadées que Bibi pleurait comme la boulangère !

Et un homme viendrait qui dirait : Celui que vous preniez pour un honnête et paisible rentier n'est qu'un vil délateur, un espion infâme qui livre les femmes et les filles à l'échafaud.

Bibi se disait tout cela en courant à toutes jambes dans la direction des Halles. Certes, il ne songeait plus ni à son ami le citoyen Paul, ni à la fille de ce dernier, victime de sa maladresse et qui allait périr, ni aux moyens de la sauver.

Non, Bibi ne songeait plus qu'à lui-même. Il se voyait hué, chassé, massacré peut-être, par une foule furieuse.

Il monta rapidement chez lui, s'enferma et se mit à bouleverser les tiroirs de ses meubles. Dans l'un il prit du linge, dans l'autre ses vêtements, dans un troisième un sac de louis dissimulé dans un double fond, et il en vida le contenu dans une large ceinture de cuir qu'il boucla autour de ses reins. Bibi voulait quitter Paris.

En moins d'une heure il eut entassé quelques hardes dans deux petites valises qu'il prit à la main, puis il descendit de chez lui avec un battement de cœur.

Comme il arrivait au seuil de la porte, il vit une voiture de place qui passait à vide. Bibi héla le cocher, et celui-ci s'empressa de s'arrêter.

L'homme de police jeta ses deux valises dans le fiacre, y monta vivement et dit :

– Rue Saint-Honoré !

Or, il y avait dans la rue Saint-Honoré, en face de celle de l'Arbre-Sec, une immense cour avec une porte sur laquelle on lisait : « Messageries et roulage pour tous pays ».

Bibi paya le cocher, mit pied à terre et, ses deux valises sous le bras, il entra dans la cour. Une patache attachée de deux chevaux était prête à partir.

Déjà les voyageurs étaient montés, le conducteur sur son siège, et un homme en carmagnole, une plume derrière l'oreille, les bras couverts de larges manches en lustrine verte, faisait l'appel une feuille à la main.

– Il y a encore une place d'intérieur retenue au nom du citoyen Trumeau, disait-il.

– C'est moi, dit hardiment Bibi.

Et il monta.

Où allait la patache ? Il ne le savait pas ; mais ça ne lui importait pas, pourvu qu'il quittât Paris ?

– Huit livres dix sols, dit l'employé.

Bibi paya, et la patache sortit de la cour, croyant emmener le citoyen Trumeau lequel sans doute était en retard.

À mesure que le calme revenait dans son esprit, Bibi se disait que son absence allait faire plus de scandale que tous les cancans que pourrait faire le bourgeois qui lui avait inspiré une si grande terreur. Puis il songeait à son ami Paul et à la malheureuse jeune fille qui, à cette heure, avait sans doute payé de sa vie sa méprise à lui, Bibi.

Il était tombé dans un silence farouche et, penché à la portière, il regardait machinalement la campagne désolée des jours d'hiver. La patache, bien que faisant le service des dépêches, allait lentement.

Elle mit six heures pour arriver à Pontoise. Ces six heures avaient été fécondes en réflexions pour Bibi et il s'était arrêté à un parti qui ne manquait pas de sagesse.

S'arrêter à Pontoise et y attendre que la voiture venant d'Arras vînt à passer. Alors il monterait dedans et il reprendrait la route de Paris.

La patache entra dans la cour de l'hôtel du Grand Cerf.

Comme Bibi mangeait, une demi-douzaine de nouveaux voyageurs amenés par l'Artésienne entrèrent dans la salle.

La conversation s'engagea alors et devînt générale.

– À quelle heure êtes-vous partis ? demanda un des voyageurs de l'Artésienne.

– À neuf heures, dit la grosse femme.

– Alors, vous ne savez rien.

– Plaît-il ?

– Vous ne savez rien du tapage qui s'est fait à la place de la Révolution ce matin ?

Bibi tressaillit.

– À propos de quoi donc, ce tapage ? demanda-t-il.

– Le peuple a voulu renverser l'échafaud.

– Pourquoi ?

– Parce qu'on voulait guillotiner une belle jeune fille qui était enceinte.

Une sueur froide perla au front de Bibi.

– Et, dit-il, l'a-t-on guillotinée ?

– Non.

Bibi respira. Pourtant, qui pouvait lui dire que la jeune fille dont on parlait était Aurore, la fille de son ami le citoyen Paul ?

XXXVIII

Le voyageur prodigue de nouvelles continua :

– On ne parle que de cela dans Paris, j'en suis bien sûr.

– Vraiment ! dit une autre personne assise à la table d'hôte. Elle était belle, cette jeune fille ?

– Une beauté de reine.

– Blonde ? demanda Bibi.

– Non, brune.

– Sait-on son nom ?

– J'ai entendu les deux, mais je ne me rappelle que le petit : Aurore.

Bibi eut un tel battement de cœur en ce moment, que ses voisins eussent pu entendre résonner sa poitrine, si leur attention n'eût appartenu tout entière au narrateur.

– Et de qui était-elle enceinte ?

– Mais, dit le voyageur, je crois bien que c'était pour la sauver qu'on a dit cela.

– Ah !

– Elle s'en est défendue… elle demandait la mort… mais le peuple n'a pas voulu.

– Ce n'est pas la première fois que ces choses-là arrivent.

Bibi, d'abord très pâle, était maintenant rouge comme un coq. Ah ! comme il se repentait d'avoir quitté Paris et d'avoir abandonné son ami le citoyen Paul !

Pontoise n'est qu'à sept lieues de Paris ; mais les routes étaient mauvaises, et il fallait attendre maintenant que la diligence d'Arras vint à passer.

Mais Bibi était bien décidé à ne pas aller plus loin et à rentrer à Paris dans la nuit. L'Artésienne passait à huit heures du soir. Il en était sept. Bibi n'avait donc plus qu'une heure à attendre. Il s'alla promener par la ville pour tuer le temps ; et tout en se promenant, il songeait aux moyens de délivrer Aurore.

La chose, facile à première vue, si on songeait que le citoyen Paul avait rendu de grands services à la République, présentait cependant de sérieuses difficultés.

En effet pour obtenir la grâce et l'élargissement de sa fille, il faudrait déclarer son vrai nom. Ensuite la citoyenne Antonia, toute puissante pour le moment contrebalancerait certainement, et peut-être avec un certain avantage, l'influence du citoyen Paul.

Tout à coup Bibi fit cette réflexion :

– Je suis un idiot : c'est Aurore et non pas l'autre qui aimait le capitaine Dagobert. J'aurais dû m'en douter, et la preuve en est que c'est elle qui est allée au rendez-vous donné par le faux Dagobert. Mais le vrai Dagobert sera plus puissant que le citoyen Paul et que la citoyenne Antonia, car il vient de se couvrir de gloire au service de la République, et les représentants ne refuseront rien à un homme comme lui. Le tout est de mettre la main sur le capitaine Dagobert.

Il vit apparaître dans le lointain, car il était alors dans la Grande-Rue de Pontoise, il vit apparaître, disons-nous, le fanal de l'Artésienne descendante.

– Conducteur, dit-il, au moment où la voiture s'arrêtait, avez-vous une place pour Paris ?

– Oui, citoyen.

– Je la prends.

Et Bibi courut chercher ses valises.

– Oh ! lui cria le conducteur, vous avez le temps, citoyen ; nous arrêtons ici trois quarts d'heure.

Les voyageurs étaient descendus et entraient à leur tour dans la grande salle de l'auberge, où l'on avait dressé de nouveau la table. Ils étaient peu nombreux, du reste, mais Bibi tressailit en voyant parmi eux un officier qui portait l'uniforme de l'artillerie.

C'était un grand et beau garçon, au teint bistré, aux cheveux noirs et un peu crépus, à la stature herculéenne.

Il avait l'œil bleu et la physionomie calme et douce d'un lion au repos. Bibi le regardait avec une persistante attention. Et, bien qu'il eût soupé, il se remit à table, à seule fin d'être à côté de l'officier.

– Pardon, citoyen, lui dit-il, vous venez d'Arras ?

– Non, de plus loin, citoyen.

– De l'armée de Sambre-et-Meuse, peut-être ?

– Oui, citoyen.

– Nos armées ont livré une grande bataille, il paraît, continua Bibi.

– Oui, il y a cinq jours.

– Et, comme toujours, nous avons été victorieux ?

– Oui, citoyen.

Bibi avait repris sa physionomie de bourgeois débonnaire, et il poursuivit :

– Excusez-moi, citoyen, mais je suis patriote dans le bon sens du mot, et curieux comme un enfant de Paris. Connaîtriez-vous un homme dont toutes les gazettes parlent depuis trois jours ?

– Quel homme ? demanda l’officier.

– Un capitaine qui a défendu un pont et qui a assuré ainsi le gain de la bataille.

– Oh ! dit l’officier en souriant, on eût gagné la bataille sans cela.

– N’importe, dit Bibi, c’est un héros ! Le connaîtriez-vous ?

– Qui cela ? dit l’officier toujours souriant.

– Le brave capitaine Dagobert.

– C’est moi, dit simplement l’officier.

XXXIX

L'Artésienne arriva à Paris vers quatre heures du matin.

Comme le pavé de la grande ville succédait à celui de la route, le capitaine s'éveilla. Alors Bibi jugea qu'il était temps de lier conversation avec lui.

– Où descendez-vous, capitaine, lui demanda-t-il.

– Je ne sais pas, répondit Dagobert, dans le premier hôtel venu. Je ne fais, du reste, que traverser Paris.

– Ah ! fit Bibi. Vous avez un congé, sans doute ?

– Un congé de quinze jours, et j'en profite.

– Pour aller dans votre famille ?

Dagobert eut un sourire triste.

– Je n'ai pas de famille, dit-il.

– Vos amis, alors ?

– Oui, mes amis... et, dit Dagobert en soupirant, je ne sais pas si je les retrouverai...

– Pourquoi ne les retrouveriez-vous pas, capitaine ?

– Hélas ! nous vivons en un temps, reprit Dagobert, où l'on n'est jamais sûr du lendemain.

– Oh ! les aristocrates, oui.

Et Bibi, regardant Dagobert, lui dit en souriant :

– Vous êtes un enfant du peuple, j'imagine ?

– Avant d'être soldat, j'étais forgeron, répondit simplement Dagobert.

– Par conséquent, vos amis sont comme vous ?...

Dagobert ne répondit pas.

– Et allez-vous loin de Paris ? demanda encore Bibi.

– À quarante lieues environ.

– Dans l'Orléanais, peut-être ?

Dagobert tressaillit.

– Qui vous l'a dit ? fit-il.

– Tout à l'heure, continua Bibi, quand nous serons arrivés, je vous dirai bien autre chose.

– Quoi donc ?

– Chut ! fit Bibi d'un ton de mystère.

Et il prit la main du capitaine, et, la serrant, il lui dit :

– Ce n'est peut-être pas le hasard qui m'a jeté sur votre chemin.

– Que voulez-vous dire ?

– Patience ! vous saurez tout...

Dagobert était singulièrement intrigué. Mais Bibi ne voulut pas s'expliquer davantage. Enfin la voiture s'arrêta dans la cour du bureau.

Alors Bibi se pencha à l'oreille de Dagobert :

– J'ai à vous dire des choses que nul ne peut ni ne doit entendre.

– Qui donc êtes-vous ?

– Oh ! fit Bibi en sautant lestement à terre, mon nom ne vous apprendrait pas grand’chose ; mais venez...

Et il l’entraîna dans un coin obscur de la cour. Alors sa physionomie débonnaire prit subitement un air de gravité.

– Avant d’entendre ce que j’ai à vous dire capitaine, fit-il, persuadez-vous bien d’une chose.

– Laquelle ?

– C’est que votre acte d’héroïsme qui vient de vous mettre en lumière, qui fait que votre nom est dans toutes les bouches, vous rend tout-puissant en ce moment. Ce que vous demanderez, vous l’obtiendrez.

– Mais que voulez-vous donc que je demande ?

– Attendez.

Ils étaient bien seuls en ce moment, et les voyageurs qui entouraient la voiture, occupés à réclamer leurs bagages, ne faisaient nulle attention à eux.

– Vous êtes bien le capitaine Dagobert, le héros de la dernière bataille, l’ancien forgeron ?

– Oui, dit Dagobert.

– Vous aimiez une femme...

Dagobert pâlit.

– Une jeune fille, une aristocrate...

– Comment savez-vous cela ? murmura Dagobert d’une voix étranglée.

– Elle se nomme la comtesse Aurore des Mazures, poursuivit Bibi avec un singulier accent d’autorité.

Dagobert étouffa un cri.

– Elle a une sœur du nom de Jeanne…

– Taisez-vous ! fit Dagobert, qui jeta un regard d'épouvante autour de lui.

– Eh bien, dit Bibi, il faut la sauver.

– La sauver ! exclama Dagobert qui sentait ses genoux fléchir.

– Oh ! fit Bibi, vous n'avez pas pâli devant la mitraille, pâlirez-vous donc devant les menaces de la destinée ?

Et il lui serra la main avec force.

– Quand vous m'avez rencontré à Pontoise, poursuivit l'homme de la police, j'allais à l'armée de Sambre-et-Meuse, ou plutôt j'allais à votre rencontre.

– Qui vous envoyait ?

– Ceux qui, comme vous, s'intéressent au sort de la comtesse Aurore.

– Mais, balbutia Dagobert, elle est donc en danger ?

– Arrêtée, emprisonnée… condamnée à mort !

Dagobert chancela. Mais ce fut un mouvement de faiblesse qui eut à peine la durée d'un éclair.

– Oh ! dit-il, la République pour qui j'ai versé mon sang me doit compte du sien.

– C'est précisément parce que vous êtes le seul homme à qui la République ne peut refuser la grâce d'Aurore, que je vous avertis, dit Bibi.

Le calme de cet homme avait passé subitement dans l'esprit et dans le cœur de Dagobert.

Le héros reparaissait et se sentait capable d'accomplir des prodiges pour sauver celle qu'il aimait.

– Capitaine, continua-t-il, il y a dans la rue Saint-Honoré un hôtel où je vous engage à descendre, c'est l'hôtel de Champagne et de Picardie. C'est là que j'irai vous retrouver à onze heures précises. Jusque-là tenez-vous tranquille, il n'y a pas péril en la demeure.

Et les deux valises à la main, il partit en courant. Dix minutes après, il était chez lui. Son appartement était dans le même état que la veille, et Bibi se trouva complètement rassuré. Cependant il ne se mit point au lit, bien qu'il eût passé une nuit blanche.

Bibi voulait savoir ce qui était arrivé en son absence, et il eut un dernier battement de cœur en pensant que peut-être le voyageur de la table d'hôte s'était trompé. Donc, au lieu de se coucher, il se mit à sa fenêtre. La soupente de la blanchisseuse dans laquelle couchait Zoé était éclairée.

On voyait, pareillement de la lumière à la fenêtre de l'arrière-boutique qui donnait sur la cour. Évidemment tout le monde était déjà levé à moins que personne ne se fût couché, ce qui était tout aussi vraisemblable.

Un bruit de voix confuses montait à l'oreille de Bibi, mais ces voix paraissaient calmes, et, selon toute apparence, le désespoir de la nuit précédente s'était apaisé.

Le voyageur de la table d'hôte avait dit vrai sans doute.

Les premières clartés du jour commençaient à glisser sur les toits.

– Il faut que je retrouve mon ami Paul, se dit Bibi. De deux choses l'une : ou le chef de la sûreté était mort de douleur, ou, revenu à lui, il s'occupait de sauver sa fille.

La veille au matin, Bibi était embarrassé de trouver son ami ailleurs que dans son bureau de la rue des Orfèvres ; mais cette fois, rien ne lui paraissait plus facile. En effet, le citoyen Paul, à la suite de son évanouissement, avait dû être transporté dans la boutique d'un apothicaire qui se trouvait à l'angle du quai et du pont Neuf ; l'apothicaire saurait dire en quel lieu on l'avait reconduit.

Cependant Bibi attendit le jour et changea de vêtements.

Comme il était prêt à partir, on frappa doucement à la porte. Bibi tressaillit et alla ouvrir.

– C'est moi, citoyen, dit une petite voix aigre et flûtée.

Bibi reconnut et entra. La grêlée entra et ajouta :

– Je vous ai bien cherché hier tout le jour, allez, citoyen.

– Vraiment ? dit Bibi.

Et il conduisait l'enfant dans sa chambre.

– Oh ! quel malheur, monsieur, reprit le petit monstre, rien ne va comme nous voulons.

– Plaît-il ? fit Bibi, qui pensait que l'enfant allait lui apprendre en détail ce qu'il ne savait encore que sommairement.

– Non, monsieur, dit tristement Zoé.

– Qu'y a-t-il donc, ma mignonne ?

– On n'a pas guillotiné Aurore.

– Allons donc !

– C'est la vérité, monsieur. Quel malheur ! C'était pourtant bien arrangé comme ça... et sans Polyte...

– Polyte ? Qu'est-ce que Polyte ? demanda Bibi.

– C’est le nouvel ami de Benoît le bossu.

– Bon !

– C’est lui qui est monté sur l’échafaud et qui a dit je ne sais quoi, puis le peuple a crié et on ne l’a pas guillotinée.

– Et où est ce Polyte ?

– Il est en bas, citoyen, chez ma patronne. Mais il va s’en aller. Il va voir une grande dame qui est l’amie du citoyen Robespierre...

Bibi tressaillit et songea à Antonia.

– Et il paraît que cette dame fera sortir de prison la belle Aurore, continua Zoé avec un accent de farouche ironie.

– En vérité !

– Ça fait que vous et moi nous aurons travaillé pour rien. L’autre, la blonde, est bien tranquille en bas, pendant ce temps.

– Mon enfant, dit Bibi, tu es bien gentille, mais tu n’as pas de patience. Si tu veux être bien sage, je t’assure que tout ira pour le mieux.

– On la guillotinera ?

– Oui, toutes les deux.

– Oh ! si vous saviez comme je les déteste ! murmura-t-elle avec un accent de haine féroce.

– Va-t-en, dit Bibi, et prends bien garde qu’on ne se doute que tu es venue ici.

– Oh ! il n’y a pas de danger, murmura Zoé.

Et elle s’esquiva.

– Diable ! poursuivit Bibi, nous sommes à peine sortis d'un danger que nous tombons dans un autre. Ce Polyte, c'est le jeune homme que la citoyenne Antonia a soigné. Je ne sais pas quel conte il a pu lui faire ; mais s'il compte sur sa protection pour sauver Aurore, il se trompe fort.

Voilà où il faut aviser et ne perdre de temps.

Et Bibi descendit cinq minutes après Zoé, et il frappa discrètement aux volets de la devanture, que la blanchisseuse n'avait pas encore enlevés.

XL

Simon Bargevin, lui ouvrant, ne s'étonna qu'à demi de sa visite.

– Bonjour, voisin, dit Bibi en entrant, j'ai appris que vous étiez dans la peine et je viens me mettre à votre disposition.

– Vous êtes bien bon, citoyen Bibi, dit le débardeur.

Bibi cligna de l'œil.

– Je sais ce qui vous est arrivé, dit-il. Mais ne craignez rien, ce n'est pas moi qui vous trahirai.

En entrant, Bibi avait cherché des yeux le bossu et ce jeune homme qu'on appelait Polyte. Polyte, qui d'abord l'avait regardé avec indifférence, tressaillit en entendant prononcer ce nom de Bibi. En se levant, il vint se placer entre le seuil de la porte et lui, et le regarda attentivement.

– Ah ! dit-il c'est vous qui êtes le citoyen Bibi ?

– Oui.

– Qui demeure dans la maison ?

– Au troisième la porte à gauche.

– Eh bien ! dit froidement Polyte, j'ai une commission pour vous.

– Pour moi ?

– Oui.

Simon et Benoît se regardaient avec un étonnement anxieux.

– Rassurez-vous, mes amis, dit Polyte, le citoyen Bibi est des nôtres ; seulement j'ai à lui parler…

– De la part de qui donc ? fit Bibi.

– Montons chez vous, je vous le dirai.

Bibi n'était entré dans la boutique de la blanchisseuse qu'avec l'intention bien arrêtée d'empêcher Polyte de courir chez la citoyenne Antonia.

Aussi n'eut-il garde de faire une observation.

– Venez, dit-il.

Et tous deux sortirent de la boutique sans expliquer davantage, et ils montèrent lestement l'escalier.

Bibi se disait : Je le tiens.

Polyte pensait à part lui : Il faudra qu'il me dise le vrai nom de la citoyenne Antonia.

Rentré chez lui, Bibi ferma la porte.

– Nous avons de la chance tous deux.

– Comment cela ? demanda Polyte un peu étonné.

– Vous aimez Aurore ?

– Oui, dit Polyte.

– Eh bien ! si vous m'aviez trouvé hier, elle serait morte.

– Vous m'eussiez empêché de la sauver ?

– Peut-être…

Et Bibi demeura impassible.

Mais Polyte tira alors un pistolet de sa poche.

– Eh bien ! dit-il, j'aime les gens qui ont de la franchise, à la bonne heure ! et puisque nous voilà seuls, mon bonhomme, vous allez me dégoiser toute la vérité ou je vous brûle !

Bibi ne s'effraya point de cette menace.

– Hier, dit-il, j'avais mes raisons pour laisser guillotiner la jeune fille.

– Et aujourd'hui ?

– Aujourd'hui, j'ai des raisons pour vouloir la sauver, et si vous avez le malheur d'aller chez la citoyenne Antonia… elle est perdue.

– Expliquez-vous donc, bonhomme !

– Oh ! très volontiers, dit Bibi. C'est moi qui ai fait arrêter Aurore.

– Vous en convenez ?

– Mais je me suis trompé. Ce n'est pas elle, c'est sa sœur que je voulais faire guillotiner ; comprenez-vous ?

– À peu près…

Et Polyte, regardant froidement Bibi :

– Vous convenez donc que vous êtes de la police ?

– Avec vous, il faut bien.

Et Bibi qui comprenait qu'il avait maintenant dans Polyte un auxiliaire précieux, raconta simplement au jeune homme le terrible quiproquo qu'il avait fait en donnant l'ordre d'arrêter Aurore quand il s'agissait de Jeanne.

Polyte l'écoutait avec une froide attention.

– Mais enfin, dit-il, quel intérêt avez-vous à sauver Aurore ?

– Ah ! dit Bibi, je m'attendais à cette question et je vais vous répondre. Aurore est la fille de mon meilleur ami...

– Mais sa sœur aussi...

– Non.

– Alors elles ne sont pas sœurs ?

– Si, mais de mère seulement.

– Tout cela est trop compliqué pour moi, dit Polyte ; mais enfin, puisqu'elles sont sœurs, je ne vois qu'une chose, c'est qu'elles s'aiment.

– Sans doute, dit Bibi.

– Et si nous sauvons l'une, ce n'est pas pour laisser guillotiner l'autre.

– Certainement ! dit Bibi ; mais cela ne dépend pas de moi.

– Oui, mais ça dépend de moi, et je vous préviens qu'à partir de ce moment, je ne vous quitte plus, et si vous faites mine de dénoncer la petite blonde, je vous tue !

– Je vous promets de ne pas la dénoncer. Venez avec moi.

– Où allons-nous ?

– À la recherche du père d'Aurore.

* *

*

Une heure après, le père Bibi entrait chez l'apothicaire du quai des Orfèvres. Il ne s'était pas trompé. C'était bien en effet dans cette officine qu'on avait transporté le citoyen Paul. La sai-

gnée pratiquée par un médecin avait prévenu la congestion cérébrale ; le malade n'était point mort, mais il était fou. On l'avait transporté à l'hospice.

Bibi et Polyte s'y rendirent. Ils trouvèrent le citoyen Paul en proie à un délire ardent. Vainement Bibi l'appela par son nom. L'ex-chevalier des Mazures promenait autour de lui un regard hébété et ne le reconnut pas.

– Allons ! soupira Bibi en entraînant Polyte, il ne faut plus compter sur lui pour sauver Aurore.

– Nous compterons sur nous, et c'est assez, dit Polyte.

– Sur nous et sur Dagobert, murmura Bibi.

À ce nom, Polyte pâlit.

– Ah ! oui, dit-il, le beau capitaine !... mais moi aussi, j'aime Aurore, et je lui mangerai plutôt le cœur !

XLI

Faisons à présent un pas en arrière et reportons-nous à vingt-quatre heures de distance. Tandis qu'on reconduisait Aurore, miraculeusement échappée à la mort, dans la prison de l'Abbaye, le comte Lucien des Mazures, sauvé d'une façon non moins étrange, se glissait à travers la foule, grâce au manteau et à la casquette qu'on lui avait donnés.

Ses mains étaient libres, le collet du carrick cachait son cou rasé, et, comme il était vêtu fort simplement, il était probable qu'il n'attirerait l'attention de personne.

Le mystérieux ami qui lui était apparu deux fois en une heure s'était éclipsé de nouveau. Lucien s'éloigna donc, respirant le grand air avec cette volupté ineffable de l'homme qui se trouve libre enfin, et qui, tout à l'heure, croyait le moment suprême arrivé. Jouant des coudes, luttant contre cette marée humaine, il parvint à quitter la place de la Révolution, à gagner la rue ci-devant Royale et à se diriger vers les boulevards.

Là, moins compacte était la foule, et le comte put marcher plus rapidement. Seulement il ne savait où aller.

Quand il avait été arrêté et jeté en prison, on lui avait pris l'argent qu'il avait sur lui, et il se trouvait à cette heure sans un rouge liard.

Il est vrai que le comte avait quelque part, dans un coin de Paris, un ami, ce coiffeur qui lui avait donné un refuge et chez lequel, le rasoir à la main, il avait si longtemps dissimulé sa qualité d'ancien officier et d'aristocrate ; ce même homme de chez qui il était sorti un soir, avec un camarade, pour aller au café de la rue des Bons-Enfants.

Mais qu'était devenu le coiffeur ?

N'avait-il pas été arrêté ?

– Puisque les masques rouges m'ont sauvé, pourquoi ne sauveraient-ils pas ma cousine ?

Seulement, il fallait deux choses pour cela.

D'abord, verser six mille livres en son nom.

Lucien n'avait pas d'argent, mais en entrant chez le coiffeur il lui avait confié une somme importante. Si le coiffeur vivait encore, s'il n'était pas en prison, le comte aurait de l'argent. Ce n'était donc pas là une difficulté insurmontable. Mais il y en avait une autre plus sérieuse. Où trouver les masques rouges ? Ils se réunissaient tantôt ici, tantôt là, jamais au même endroit. Lucien n'en connaissait pas un seul par son nom.

Et songeant à Aurore, il songeait également à Jeanne, à Jeanne que maintenant il pouvait épouser, et il continuait son chemin d'un pas fiévreux, tant il avait hâte de savoir si le pauvre coiffeur était encore de ce monde.

Comme il venait de passer devant l'arcade Colbert, une main s'appuya sur son épaule. Lucien se retourna. Il avait devant lui son sauveur, l'homme qui lui avait jeté un manteau sur les épaules.

– Vous ! dit-il.

– Parbleu ! je ne vous ai pas quitté un seul instant.

– Vous me suiviez ?

– Naturellement.

– Ah !

– Vous pensez bien, reprit l'inconnu, que nous n'abandonnons pas ainsi les gens et que nous accomplissons notre tâche en conscience.

– Que voulez-vous dire ?

– Ce n'est pas tout d'arracher les gens à l'échafaud, il faut encore les mettre dans l'impossibilité d'y retourner. Quand nous avons mis un des nôtres en liberté, nous lui donnons un passe-port et de l'argent pour gagner l'étranger ; mais vous n'avez pas besoin de quitter Paris, vous.

– Ah ! fit Lucien.

– Vous êtes censé avoir été guillotiné aujourd'hui.

– Comment cela ?

– L'échafaud, détraqué par nos soins, car nous avons des amis partout, a été réparé séance tenante, et les autres condamnés ont été exécutés. Personne ne s'est aperçu de votre fuite.

– Vraiment ?

– Et le greffier vous a pointé sur la liste comme mort. Par conséquent on ne s'occupera plus de vous. Maintenant, avez-vous de l'argent ?

– Je sais où en trouver, à moins que la personne dont je parle n'ait été arrêtée ?

– Vous alliez chez elle ?

– Oui.

– Eh bien ! je vais vous accompagner.

– Monsieur, dit Lucien, pour être de votre association, il suffit de verser six mille livres ?

– Par an.

– Les femmes sont-elles admises ?

– Tout comme les hommes.

– Vous étiez tout à l’heure au pied de l’échafaud ?

– Sans doute.

– Alors vous avez vu cette jeune fille qu’on a dit être enceinte ?

– Oui.

– La sauveriez-vous ?

L’inconnu parut réfléchir.

– Il est bien tard, dit-il ; cependant, nous avons au moins quatre ou cinq jours devant nous. Mais...

– Mais quoi ?

– Écoutez, reprit cet homme, je vais vous faire une confidence.

– Parlez...

– Vous savez que nos statuts sont inexorables. Celui qui oublie de payer sa prime est abandonné.

– Je sais cela.

– Un des nôtres est en ce moment à l’Abbaye. Il doit être exécuté après demain... si d’ici là il n’a fait payer ses six mille livres. Il est en retard d’un mois au moins. Cela tient à ce qu’il avait confié de l’argent à un ami, et que cet ami a disparu.

– Emportant l’argent ?

– Naturellement. Cependant, nous avions tout préparé pour son évasion. S’il ne paie pas d’ici à demain soir, et que vous

versiez six mille livres pour la jeune fille dont vous parlez, c'est elle qu'on fera évader.

– Mon Dieu, murmura Lucien, pourvu que je retrouve le coiffeur !...

En causant ainsi à mi-voix, ils étaient arrivés rue Saint-Honoré. Lucien étouffa un cri de joie. Il venait d'apercevoir la bienheureuse boutique. Lucien y entra. Il ne s'y trouvait qu'un client qui tournait le dos à la porte.

Le patron qui, en ce moment, lui tenait le menton, aperçut Lucien et éprouva un tel saisissement, que le patient jeta un cri.

– Vous m'avez coupé, dit-il.

Lucien avait posé un doigt sur sa bouche. Le coiffeur, revenu de son émotion, s'excusa, appliqua sur la coupure un morceau de taffetas et continua, sa besogne.

Lucien et l'inconnu s'assirent comme des clients qui attendent leur tour.

L'homme que le coiffeur avait coupé maugréa jusqu'à ce qu'il fût entièrement rasé ; puis il jeta cinq sous sur le comptoir et s'en alla de fort mauvaise humeur sans faire aucune attention aux nouveaux venus.

Alors Lucien alla s'asseoir dans le fauteuil qu'il venait de quitter.

– Prends garde de me couper, citoyen, dit-il en souriant.

– Je vous ai cru mort, balbutia-t-il.

– As-tu toujours mon argent ?

– Toujours.

– Je puis en disposer ?

– À l'instant même.

Lucien respira.

– Il y a dix-huit mille livres, ajouta le coiffeur.

– Oh ! pensa Lucien, je puis sauver Aurore et Jeanne, et il me restera encore assez d'argent pour les emmener hors de France.

L'inconnu demeurait impassible.

– On vous a rasé les cheveux par derrière, dit-il, vous ferez bien de demander une perruque.

XLII

– Vous êtes un honnête homme, dit Lucien en serrant la main du coiffeur.

– Oh ! répondit celui-ci, il n'y a pas de mérite à cela.

Et il reprit son rasoir. Alors Lucien ajouta :

– Je ne sais pas quand je vous reverrai, mais l'occasion s'en présentera, et peut-être avec elle celle de vous témoigner ma reconnaissance.

– Vous m'avez donné la main ; je suis payé amplement, dit le coiffeur.

En ce moment un client entra dans la boutique, et Lucien et l'inconnu sortirent, adressant un regard de dernier adieu à l'honnête coiffeur. Quand ils furent dans la rue, l'inconnu dit à Lucien :

– On ne fait pas de comptes d'argent dans la rue ; serrez bien votre sac et prenez garde de le laisser échapper.

– Il est sous mon manteau et nul ne peut le voir, répliqua Lucien. Où allons-nous ?

– Je vais vous conduire dans un cabaret où nous souperons.

– Ah !

– Entrez, dit l'inconnu, et causons.

Puis il ferma la porte.

Lucien posa son sac de louis, – car le sac ne contenait que de l'or, – sur une chaise, le couvrit avec sa casquette, et s'assit.

– J'ai dix-huit mille livres, dit-il.

– Je ne vous en demande que six mille, dit l'inconnu.

– Oui, mais je voudrais sauver deux personnes.

– Diable !

Et l'inconnu fronça le sourcil.

– Monsieur, dit Lucien, je ne vous parle pas de ma cousine Aurore, la belle personne que vous avez vue ; votre parole me suffit.

– Pardon, dit le masque rouge, je vous ai dit qu'on ne pourrait la sauver qu'autant que « l'autre », pour qui on avait préparé l'évasion, n'aurait pas payé.

– À quand le dernier délai ?

L'inconnu tira sa montre.

– Il est cinq heures, dit-il.

– Bon.

– Si à huit heures le caissier de l'association n'a rien reçu, on ne s'occupera plus de lui.

– Fort bien.

– Maintenant, quelle est l'autre personne dont vous parlez ?

– C'est une femme aussi.

– Ah !

– Une femme que j'aime...

– Tiens ! dit naïvement l'inconnu, je croyais que vous aimiez la belle personne de l'échafaud ?

– D'amitié, oui, pas d'amour.

– Et... cette autre ?

– J'en veux faire ma femme.

– Elle est donc en prison aussi ?

– Non.

– Est-elle libre ?

– Jusqu'à présent.

– Mais on la poursuit ?

– Je ne sais pas.

– Si elle n'est pas en prison, je pense qu'on peut s'occuper d'elle.

– Oh ! puissiez-vous dire vrai ! fit Lucien ému.

– Six et six font douze, dit le masque rouge ; donnez-moi douze mille francs avant que l'officieux arrive.

Lucien s'empressa d'ouvrir le sac et il se mit à empiler les pièces d'or. Quand le compte y fut, il lui restait six mille livres qu'il glissa par fractions dans toutes ses poches, tandis que le masque rouge en faisait autant de la première somme et lui disait :

– Je réponds de l'une, celle qui n'est pas en prison.

– Vraiment ?

– Quant à l'autre, je vous l'ai dit, cela ne dépend pas de moi. Nous allons souper, puis vous m'attendrez ici.

– Je vous attendrai, dit Lucien.

* *

*

Une heure après le masque rouge sortit, laissant Lucien tout seul.

Enfin, comme neuf heures sonnaient, celui-ci revint.

– Notre pauvre associé n'a pas versé, dit-il ; ce n'est pas lui qu'on sauvera.

– Ah ! dit Lucien qui eut un moment de joie égoïste. Et vous sauverez ma cousine ?

– Oui, la nuit prochaine...

– Et l'autre ?

– L'autre aussi. Son nom ?

– Jeanne.

– Où la trouvera-t-on ?

– Rue du Petit-Carreau, chez une blanchisseuse.

– Bien, dit le masque ; maintenant, allez où vous voudrez et dormez sur les deux oreilles.

Revenons maintenant à Dagobert que nous avons laissé à six heures du matin dans la cour des pataches artésiennes.

L'hôtel dont Bibi avait parlé était à deux pas de la cour des pataches ; on apercevait, du seuil de cette cour, la lanterne sur laquelle l'enseigne était écrite en lettres noires.

Dagobert prit son portemanteau sous son bras et, chancelant toujours, il se dirigea vers l'hôtellerie. Le garçon de nuit qui le reçut était celui-là même à qui, deux jours auparavant, s'était

adressé Benoît le bossu. Il avait à la main une sorte de registre sur lequel les règlements de la police exigeaient que chaque voyageur apposât son nom.

Dagobert fit un brusque mouvement en voyant rentrer le garçon, et comme s'il eût eu honte de sa faiblesse, il détourna la tête.

– Pardon, citoyen capitaine, dit le garçon, mais il faut que vous me donniez votre nom.

Et il présenta le registre et une plume à Dagobert. Celui-ci écrivit :

« Le capitaine Dagobert ».

Le registre de l'hôtel était demeuré ouvert sous les yeux de Dagobert, et il promenait sur ses pages un regard distrait. Tout à coup il tressaillit. Un peu au-dessus du sien, un nom était écrit :

« Le citoyen Camusat ».

– Quel est cet homme ? demanda vivement Dagobert.

– C'est un officier comme vous, citoyen.

– Un chef de brigade.

– Oui.

– Tout jeune ?...

– Trente ans à peine.

– Et il loge ici ?

– Il y est encore.

Dagobert jeta un cri.

– Je veux le voir, sur-le-champ.

– Mais il est couché.

– Oh ! ça ne fait rien… je suis son ami… il se lèvera, dit Dagobert avec véhémence : où est sa chambre ?

– À l'autre bout du corridor, n° 11.

Dagobert se leva, s'empara du flambeau qui brûlait sur la cheminée, s'élança vers la porte, traversa le corridor en courant et alla frapper violemment à la porte du n° 11.

– Qui est là ? demanda la voix d'un homme évidemment réveillé en sursaut.

– Moi, général, moi, le capitaine Dagobert.

La porte s'ouvrit et Dagobert se trouva en présence d'un homme en chemise, qui lui dit :

– Ah ! mon cher ami, si je m'attendais à te voir !

Et il le prit dans ses bras. Dagobert était toujours pâle et deux grosses larmes roulaient sur ses joues. Mais l'homme en chemise n'y prit garde. Et se fourrant dans son lit, tandis que Dagobert fermait la porte :

– J'aurais dû m'en douter, dit-il. Tous les militaires de passage à Paris descendent à l'hôtel de Champagne.

– C'est le hasard, balbutia Dagobert.

– Mais ce n'est pas le hasard qui t'amène à Paris, dit le chef de brigade, car le citoyen Carnot, ministre de la guerre, a dû t'écrire ?

– Non, répondit Dagobert.

– Il t'a écrit.

– Alors j'étais parti déjà… Pourquoi m'écrivait-il ?

– Il veut te présenter à la Convention.

Dagobert étouffa un cri.

– Tu es le héros du jour, acheva le chef de brigade, et nos gouvernants veulent se repaître de ta vue.

Dagobert tremblait de tous ses membres.

Tout à coup le chef de brigade s'aperçut qu'il pleurait.

– Mon Dieu ! lui dit-il, mais qu'as-tu donc ? Est-ce l'émotion d'une pareille nouvelle ?

– Non, répondit Dagobert ; mais à l'heure où le ministre veut me présenter à la Convention, on dressera peut-être l'échafaud de celle que j'aime !

Il écouta le récit de Dagobert, fronça le sourcil d'abord, puis son front se rasséréna tout à coup :

– Ta fiancée est sauvée d'avance, dit-il.

– Mais ce n'est pas ma fiancée... dit Dagobert.

– Qu'importe ! tu l'aimes ?

– Ah ! fit Dagobert en posant la main sur son cœur.

– Eh bien ! tu diras à la Convention que c'est ta fiancée.

– Et on lui fera grâce ?

– Par dieu !

Et le chef de brigade Camusat ajouta :

– Tous nos gouvernants ne sont pas des tigres..., tu verras !

Et Dagobert sentit l'espérance gonfler sa poitrine. Il avait retrouvé un ami, et cet ami lui répondait de la vie de sa chère Aurore !...

XLIII

Tandis que le capitaine Dagobert attendait impatiemment l'heure de pouvoir se présenter au ministère de la Guerre, le père Bibi et Polyte, après avoir visité le citoyen Paul à l'hôpital, se dirigeaient vers l'hôtel de Champagne et de Picardie.

Bibi avait prononcé le nom de Dagobert, et Polyte avait eu un accès de fureur jalouse.

Mais Bibi était un philosophe pratique, il avait une grande connaissance du cœur humain, et il connaissait l'art d'apaiser les passions les plus volcaniques et les plus sauvages. Bibi, en quelques mots, calma Polyte.

– Que t'es bête ! avait-il dit.

– Bête ? fit Polyte étonné.

– Sans doute.

– Et pourquoi suis-je bête ?

– Tu aimes la belle brune, n'est-ce pas ?

– Oh ! fit le gamin de Paris.

– Le capitaine l'aime aussi.

Polyte serra les poings.

– Je t'ai dit que je lui mangerais le cœur.

– Sais-tu que tu es mauvais tout de même ? dit Bibi en souriant.

– Pourquoi donc voulez-vous que je sois bon ? répondit Polyte avec un rire féroce.

– Dame ! je ne sais pas moi.

– Je suis un enfant perdu, je n'ai jamais eu ni père ni mère. Quand j'étais petit, on me battait. J'ai couché souvent au coin de la borne, et je me suis nourri de trognons de choux.

– Pauvre garçon ! dit Bibi.

– Quand j'ai été grand, j'ai voulu travailler. Les patrons me volaient sur le prix de mon travail. Quand on est volé, autant se faire voleur. J'ai grinchi. C'est encore un métier passable. On m'a mis en prison, on m'a donné le fouet, mais je suis sorti, et mes épaules meurtries se sont cicatrisées.

Puis j'ai eu un peu de bon temps quand la République est venue. On pêche toujours mieux dans l'eau trouble que dans l'eau claire. Et puis encore, je suis allé voir guillotiner. Ça m'amusait au commencement...

– Et maintenant ?

– Maintenant, ça ne me fait plus d'effet.

– Tu n'as donc jamais aimé personne ?

À cette question, Polyte tressaillit et un nuage de mélancolie passa sur son front.

– Si, dit-il, j'ai aimé la mère Gothon. Pauvre femme !

– Qu'est-ce que c'est donc que la mère Gothon ?

– Une portière, une tricoteuse. Elle m'avait loué un cabinet dans la maison où elle était. Je ne payais pas, et elle n'avait jamais rien dit. Bien plus, j'ai été malade, elle m'a soigné.

– Vraiment ?

– Et même elle m'a nourri les trois ou quatre mois que j'étais trop faible pour sortir et aller chercher ma vie. C'est la seule personne qui m'ait jamais fait du bien.

– Ah ! fit Bibi.

Mais tout à coup Polyte s'arrêta de nouveau.

– Suis-je bête ! dit-il.

– Et pourquoi donc es-tu bête ?

– Parce qu'il y a une autre personne que j'oubliais...

– Et cette personne ?...

– Sans elle, je ne jaserais pas avec vous à cette heure.

– Oh ! dit Polyte, c'est une histoire, allez !

– Voyons ?

– C'est déjà vieux, ça. Il y a près de quatre ans, et la révolution commençait.

On chargeait le peuple aux Tuileries, et j'étais, moi, tout gamin, avec le peuple, comme bien vous pensez. Les soldats ne chargeaient pas tous avec joie ; il y en avait qui manquaient d'entrain. Moi, j'avais un pistolet que j'avais volé à la devanture d'un armurier. J'avais guigné de l'œil, depuis longtemps, un bel officier qui avait un cheval blanc et qui faisait tourner son sabre en criant : Sus ! sus ! à cette canaille !

La canaille, c'était le peuple, et j'étais du peuple, moi !

Je ne fais ni une ni deux, je passe au travers des chevaux, j'arrive jusqu'à l'officier, et, à quatre pas, je lui casse la tête avec mon pistolet.

Vous pensez si j'étais pris. On me renverse, dix baïonnettes s'appuient sur ma poitrine ; je me vois fusillé, lorsqu'un grand soldat brun, qui avait de longs cheveux, se précipite et dit :

– Arrêtez ! camarades, c'est un enfant ! Nous ne sommes pas des bouchers, nous sommes des soldats !

Et il me prend sur ses épaules, m'emporte et me jette sain et sauf dans les rangs du peuple en me disant :

– Sauve-toi !

– Vous voyez, citoyen, dit-il en terminant, que c'est deux personnes au lieu d'une qui m'ont fait du bien.

– Et tu n'as jamais revu ce soldat ?

– Jamais.

– Tu ne sais pas son nom ?

– Comment voulez-vous que je le sache...

– Mais tu le reconnaîtrais si tu le voyais ?

– Ah ! mais oui...

Puis un sourire mélancolique revint aux lèvres de l'enfant de Paris.

– On en a tant tué des soldats depuis quatre ans, dit-il. Bien sûr qu'il y a passé comme les autres.

Tout en causant ainsi, Polyte et Bibi étaient arrivés à la porte de l'hôtel de Champagne.

– Ah çà ! dit alors Bibi, je pense que tu vas être raisonnable.

– Comment cela ?

– Tu vas voir le capitaine.

Polyte serra les poings.

– Et tu vas rentrer ta jalousie, au moins.

Polyte ne répondit pas.

– Puisque tu l'aimes, ajouta Bibi, il faut la sauver.

– Vous avez raison, dit Polyte.

Et il suivit l'homme de police.

Dagobert n'avait pas bougé de l'hôtel. D'abord il attendait cet inconnu qui lui avait donné rendez-vous, et qui, le premier, lui avait appris le sort d'Aurore. Ensuite, son ami le chef de brigade Camusat lui avait donné le conseil non seulement de se tenir tranquille pendant toute la matinée et de ne se présenter au ministère qu'à midi, mais encore de ne point parler à Carnot de sa fiancée.

– C'est à la Convention directement qu'il faut que tu t'adresses pour avoir sa grâce, lui avait-il dit.

Et le chef de brigade Camusat était allé au ministère annoncer l'arrivée du capitaine Dagobert, l'homme dont toute la France républicaine parlait en ce moment avec enthousiasme.

Donc lorsque Bibi entra, Dagobert était seul.

– Vous le voyez, je suis de parole, dit Bibi.

Dagobert regarda Polyte.

– Qu'est-ce que cet homme ? dit-il.

Mais Bibi n'eut pas le temps de répondre.

Polyte avait jeté un cri, un cri terrible, moitié de bête fauve, moitié humain.

Polyte se jeta tout à coup au-devant du capitaine et lui posa les deux mains sur les épaules, à la grande stupéfaction de Bibi.

– Ah ! dit-il, vous demandez qui je suis ? Mais vous ne me reconnaissez donc pas comme je vous reconnais, moi ?

– Qui donc êtes-vous ? répéta Dagobert.

– Je suis l'enfant que vous avez sauvé aux Tuileries le 13 juillet ! s'écria Polyte.

Et il prit les mains du capitaine, les porta à ses lèvres avec transport et, riant et pleurant tout à la fois, il murmurait :

– Et dire que tout à l'heure je voulais lui manger le cœur !...

La bête fauve était devenu un agneau. Le gamin féroce qui se plaisait aux lugubres spectacles de la place de la Révolution, parlait maintenant de verser son sang pour Dagobert jusqu'à la dernière goutte !...

XLIV

Que devenait, pendant ce temps-là, l'instigatrice de toutes ces catastrophes, la cheville ouvrière de tous ces malheurs ? Antonia, s'il est besoin de la nommer ?

L'ancienne cuisinière de la comtesse des Mazures, la servante Toinon, devenue la citoyenne Antonia, la maîtresse du représentant X..., l'amie du citoyen Robespierre, un personnage important, enfin, dans la machine gouvernementale du moment, s'était abandonnée un instant à une sécurité trompeuse. On sait ce qui s'était passé l'avant-veille. Aurore avait été arrêtée. Deux lignes de la main du citoyen X... au greffier de la prison avaient hâté le dénouement. Entrée pendant la nuit à l'abbaye, Aurore s'était trouvée le lendemain sur la liste de ceux qui devaient périr le jour même.

Le greffier, qui se trouvait être par hasard une créature du citoyen X..., avait la courtoisie de lui envoyer le matin même un double de cette liste.

Le citoyen X..., qui ne laissait jamais échapper une occasion de faire sa cour à Antonia, était monté dans un fiacre, juste à l'heure où on conduisait les condamnés à l'échafaud, et il avait couru à Palaiseau.

Antonia avait bondi de joie en parcourant la liste des yeux. Non seulement Aurore s'y trouvait ; mais il y avait encore le comte Lucien des Mazures. Des trois personnes qui seules auraient pu lui demander un jour compte de la fortune volée, deux avaient dû ce jour-là même perdre la tête sur l'échafaud révolutionnaire.

Le citoyen X… profita de cette joie pour avancer ses petites affaires particulières. Il était quelque peu tourmenté par de nouveaux créanciers ; il devait des misères, cinq ou six mille livres, peut-être. Antonia lui en donna dix mille, et le citoyen X… partit non moins enchanté, promettant de revenir souper le soir et d'amener Robespierre.

Mais la joie d'Antonia devait être de courte durée. À sept heures du soir, l'officieux qu'elle envoyait tous les jours à Paris lui chercher les gazettes lui apporta le « Père Duchêne ». La presse ultra-révolutionnaire relatait le scandale qui avait eu lieu sur l'échafaud même et qui avait abouti au sursis de l'exécution d'Aurore.

Le rédacteur de l'article témoignait hautement son approbation à la sagesse du greffier qui avait fait reconduire la jeune fille en prison ; il ajoutait même qu'il était à désirer que la jeune fille fût réellement enceinte, et que la nation, se montrant indulgente, lui rendît la liberté à la condition qu'elle épousât son séducteur et fusionnât ainsi un enfant du peuple avec une aristocrate.

Au portrait qu'il traçait du jeune homme à qui Aurore devait provisoirement la vie, Antonia reconnut Polyte, et elle fut prise d'un violent accès de fureur.

Ainsi Aurore n'était pas morte, Aurore, déclarée enceinte, vivrait peut-être !

Le citoyen X… arriva vers dix heures. Il annonçait que Robespierre, retenu par de graves occupations, n'avait pu venir souper chez la citoyenne Antonia.

Il s'agissait bien de Robespierre, en vérité !

Antonia lui montra le journal et le traita de niais et d'imbécile.

Le citoyen X... reçut l'averse d'injures sans sourciller ; puis il déclara que le mal n'était pas grand et que ce n'était qu'un retard de trois ou quatre jours.

Il se montra même si affectueux et si caressant que la citoyenne Antonia lui octroya son pardon et qu'il repartit pour Paris, promettant que la belle comtesse Aurore ne languirait pas longtemps en prison.

Le lendemain, jour de l'arrivée de Dagobert à Paris, à onze heures du matin, Antonia était encore au lit quand le bruit d'une voiture se fit entendre dans la cour.

En même temps, la camériste entra précipitamment et lui dit :

– Madame, c'est le citoyen X... qui arrive en toute hâte.

Dans l'intimité, Antonia ne souffrait pas qu'on l'appelât citoyenne. Jamais le citoyen X... ne venait voir Antonia le matin, ni dans la journée, et c'était la première fois que pareille chose arrivait. Son étonnement fut si grand qu'elle se jeta précipitamment à bas de son lit, et qu'elle s'enveloppa d'un peignoir à la hâte en disant :

– Fais entrer le citoyen X...

Le digne représentant du peuple était non moins effaré.

– Mon Dieu ! lui dit Antonia, qu'avez-vous ? avez-vous encore besoin d'argent ?

– Ce n'est pas pour moi que je viens, répondit-il, c'est pour vous.

– Pour moi ?

D'un geste impérieux le citoyen X... congédia la camériste, puis, tout essoufflé, il se laissa tomber sur un siège.

– Voyons, parlez, de quoi s'agit-il ? dit Antonia avec une anxiété croissante. »

– Avez-vous lu le « Père Duchêne » ?

– Sans doute.

– Hier, oui, mais avant-hier ?

– Non.

– Eh bien ! lisez-le.

Et le citoyen X... tira de sa poche le même journal que Jeanne et Aurore, on s'en souvient, avaient fait acheter dans la rue et qui contenait le récit de la belle conduite du capitaine Dagobert.

Puis il posa le doigt sur cet article et répéta :

– Lisez !

Comme on le voit, le citoyen X... possédait toute la confiance d'Antonia, qui l'avait mis au courant de son histoire, lui apprenant quels liens mystérieux rattachaient l'ancien forgeron aux deux jeunes filles dont elle souhaitait si ardemment la mort.

Antonia lut avec calme.

– Ah ! ah ! dit-elle, l'homme qui ferrait mon âne est en train de justifier ma prophétie.

– Quelle prophétie ?

– Je lui ai prédit qu'il porterait des habits brodés, après avoir lu dans sa main. Eh bien ! tant mieux pour lui.

– C'est ainsi que vous le prenez ? exclama le citoyen X...

– Dame !

– Mais vous savez bien qu'il aime Aurore.

– Qu’importe !

– Mais il est à Paris…

Antonia fit un soubresaut.

– À Paris, dites-vous ? il est à Paris ?

– Oui.

– Depuis quand ?

– Depuis ce matin.

– Comment le savez-vous ?

– Par le plus grand des hasards ; j’étais, il y a une heure, au ministère de la guerre.

– Et vous l’avez vu ?

– Non. Mais j’ai rencontré un chef de brigade appelé Camusat qui venait annoncer son arrivée à Carnot.

– Eh bien.

– Et Carnot doit le présenter à la Convention.

– Quand ?

– Aujourd’hui même.

Antonia pâlit.

– Maintenant, poursuivit le citoyen X…, admettez que le capitaine Dagobert sache qu’Aurore est en prison et qu’elle doit périr, savez-vous ce qu’il demandera à la Convention quand on l’aura félicité de sa belle conduite ? Il lui demandera la grâce de sa fiancée.

– Et il l’obtiendra, dit froidement Antonia.

Le citoyen X… baissa la tête.

– Eh bien, reprit Antonia, comment empêcher cela ?

– Je n'en sais rien ; c'est-à-dire je n'ai trouvé qu'une chose.

– Laquelle ?

– Le moyen de remettre la présentation à demain.

– Comment cela ?

– Aujourd'hui, la Convention a à s'occuper d'un projet de loi dont je suis rapporteur et qui est d'un haut intérêt. Je traînerai le rapport en longueur et je demanderai que toute autre affaire soit renvoyée à demain.

– Bon !

– Mais après, je ne sais plus ce que nous ferons.

Antonia haussa les épaules.

– Savez-vous, au moins, où est logé le capitaine Dagobert ?

– Oui.

– C'est bien heureux, fit-elle avec ironie.

– Il est à l'hôtel de Champagne et Picardie, rue Saint-Honoré.

– C'est tout ce que je voulais savoir, dit Antonia.

– Votre silence m'étonne, citoyenne.

– En vérité !

Et Antonia eut un regard de mépris pour le citoyen X...

– Mon cher, lui dit-elle, quand je fais faire mes affaires, elles vont tout de travers, c'est ce qui m'arrive aujourd'hui.

Le citoyen X... se mordit les lèvres.

– Mais elles vont bien quand je les fais moi-même.

– Que voulez-vous dire ?

Antonia ne répondit pas ; mais elle alla ouvrir un coffre dans un coin de la chambre, et le citoyen X..., étonné, l'en vit tirer tour à tour une jupe rouge, une veste à paillettes, une toque noire à plume bleue et une guitare allemande.

– Qu'est-ce que tout cela ? fit-il stupéfait.

– Le costume et l'instrument que je portais quand j'étais bohémienne.

– Mais que voulez-vous faire ?

– Ceci est mon secret. Maintenant, rendez-moi un léger service.

– Parlez.

– Vous êtes venu en voiture ?

– Sans doute.

– Eh bien ! vous allez me ramener à Paris. Je vais faire mes affaires moi-même.

Et Antonia remit la guitare et les oripeaux dans le coffre et donna l'ordre à ses officieux de le transporter dans la voiture du citoyen X...

Quelques minutes après, elle roulait avec lui vers Paris.

XLV

Tandis que le citoyen X... et Antonia roulaient vers Paris, le père Bibi et Polyte arrivaient chez Dagobert comme on a pu le voir.

Polyte reconnaissait dans le brave capitaine le soldat à qui il devait la vie et une transformation complète s'opérait en lui. Le gamin féroce était devenu subitement le plus doux et le plus dévoué des êtres. Il songeait toujours à sauver Aurore, mais non plus pour lui, non plus pour obéir à sa passion sauvage ; cette passion était morte tout à coup.

Bibi, en voyant Polyte baiser les mains de Dagobert, avait éprouvé un mystérieux entraînement vers le capitaine. Maintenant, il voulait sauver Aurore, non plus seulement pour le citoyen Paul, mais encore pour elle-même et pour Dagobert. Aussi ces deux personnages déclarèrent-ils au capitaine qu'il pouvait faire d'eux ce que bon lui semblerait. Au lieu d'un ami, le pauvre Dagobert en trouvait trois tout à coup.

Le chef de brigade Camusat revint :

– Carnot t'attend, lui dit-il.

Dagobert fit sa toilette à la hâte.

Pendant le temps qu'il était resté seul avec Bibi et Polyte, ceux-ci lui avaient appris que Jeanne et Benoît se trouvaient rue Montorgueil, et Bibi lui avait dit :

– Je vous réponds qu'ils ne courent aucun danger. Venez ce soir, vous les verrez.

– Non, avait répondu Dagobert, je préfère que vous me conduisiez. Attendez-moi ici.

Et il était parti avec le chef de brigade Camusat. Lorsque Dagobert, conduit par son ami le chef de brigade Camusat, arriva au ministère, Carnot l'embrassa :

– Citoyen, lui dit-il, la Convention est avide de te voir et de te contempler. Mais je ne pourrai te présenter aujourd'hui.

– Pourquoi donc ? demanda le chef de brigade.

– Parce que j'attends le soldat Cantel qui n'arrivera que demain.

Dagobert avait pâli. C'était un jour de perdu. Cependant un regard de Camusat le réconforta. Le chef de brigade lui avait dit en chemin :

– Garde-toi bien de parler de ta fiancée à Carnot : c'est à la Convention tout entière que tu dois t'adresser.

Et Dagobert, la mort au cœur, avait quitté le ministère, s'appuyant sur le bras de son ami.

– Mais rassure-toi donc, lui disait celui-ci, on ne ramènera pas ta fiancée à l'échafaud aujourd'hui.

– Mais demain… murmura Dagobert, frémissant.

– Demain non plus ; tu as trois jours devant toi, et demain tu auras sa grâce.

Les paroles rassurantes du jeune chef de brigade n'empêchèrent pas Dagobert de revenir à l'hôtel de Champagne et Picardie dans un véritable état de désespoir.

Polyte et Bibi l'attendaient. En le voyant si pâle, si abattu, Bibi s'imagina qu'on lui avait refusé la grâce d'Aurore. Dagobert avait peine à parler ; ce fut le chef de brigade qui mit Bibi au

courant de la vérité. Bibi parut quelque peu rassuré. Néanmoins il dit à Dagobert :

– J'ai le moyen de savoir au juste ce qui s'est passé à l'Abbaye.

Dagobert le regarda d'un air hébété.

– Je connais le greffier, poursuivit Bibi, et je saurai bien ce qu'on a fait d'Aurore.

Il n'était plus question d'aller rue du Petit-Carreau, de revoir Jeanne et Benoît. Il fallait tout d'abord songer à Aurore. Et Bibi, emmenant Polyte, laissa Dagobert avec le chef de brigade.

Mais celui-ci avait lui-même différentes courses à faire dans Paris, où il n'était arrivé que depuis trois jours.

Dagobert demeura donc seul. Il se rappela qu'une bohémienne avait regardé dans sa main, lui avait dit la bonne aventure et lui avait prédit qu'il aurait un jour de beaux habits comme en portaient seuls alors les gentilshommes et les seigneurs de qualité.

Et Dagobert se souvint alors que cette femme qu'il n'avait jamais revue lui avait prédit qu'il serait riche et heureux et qu'il épouserait la femme qu'il aimait. Ce passé qui lui revenait ainsi par bouffées avait plongé d'abord le malheureux capitaine en une morne rêverie ; mais l'espérance lui revint bientôt. La bohémienne avait dit vrai au moins pour la première moitié de sa prédiction.

Le forgeron n'était-il pas capitaine ? Pourquoi donc la seconde moitié de la prophétie ne s'accomplirait-elle pas ?

Pourquoi n'épouserait-il pas un jour la femme qu'il aimait ?

Et comme il disait cela, Dagobert jeta un cri et se pencha si avalement dans la rue, qu'il faillit s'y précipiter.

Une femme passait sous la fenêtre. Une femme vêtue d'oripeaux, promenant ses doigts sur une guitare...

Une femme que Dagobert avait reconnue...

C'était la bohémienne qui passa un matin devant la forge, dont il ferra l'âne, et qui lui promit en échange richesse, bonheur et honneurs !

* *

*

XLVI

Dagobert eut un accès de folie. Il se mit à siffler. La bohémienne leva la tête et l'aperçut. Dagobert lui fit signe de monter. Aussitôt la bohémienne s'engouffra dans l'allée de l'hôtel.

Un officieux voulut lui barrer le passage ; mais le capitaine, qui était venu à sa rencontre jusqu'en haut de l'escalier, cria :

– Laissez monter cette femme.

La bohémienne gravit l'escalier. Sur la dernière marche, elle trouva Dagobert, qui lui prit la main et lui dit :

– Venez !

Puis il l'entraîna dans sa chambre et s'y enferma avec elle.

– Vous ne me reconnaissez pas ? dit Dagobert.

– Comment vous reconnaîtrais-je, puisque je ne vous ai jamais vu ? fit-elle naïvement.

– Vous vous trompez.

– Après ça, continua-t-elle, j'ai vu tant de monde en ma vie, depuis que je cours les chemins… Mais ce n'est pas au visage que je reconnais les gens.

– Ah !

– Vous ai-je déjà dit, la bonne aventure ?

– Oui.

– Eh bien ! montrez-moi votre main, et je vous dirai où je vous ai vu.

Dagobert tendit sa main. La bohémienne jeta un cri.

– Ah ! dit-elle, oui, c’est toi... c’est bien toi... tu es le forgeron qui a ferré mon âne !

– C’est vrai, dit Dagobert.

– Eh bien ! avais-je raison quand je te disais que tu aurais un jour de beaux habits brodés ?

– Oui, dit le capitaine ; mais que m’avez-vous dit encore ?

– Que tu serais riche.

– Je ne le suis pas.

– Tu le deviendras, mon petit, tu le deviendras.

– Et puis ?

– Et puis tu épouseras la femme que tu aimes. Donne-moi encore ta main...

Et elle parut examiner avec une scrupuleuse attention les lignes de la main du soldat.

– Ah ! pauvre ami, dit-elle, tu as un grand chagrin en ce moment.

– Oui, dit Dagobert, dont le cœur se gonfla.

– Celle que tu aimes est en prison.

– Vous le savez ?

– Je le vois là... à cette petite ligne, dit-elle avec son calme qui sied à ceux qui lisent dans la destinée.

– Mon Dieu ! murmura Dagobert.

– Elle est même condamnée à mort.

– C'est vrai...

– Mais tu la sauveras !

Dagobert jeta un nouveau cri.

– Dites-vous vrai ? fit-il.

– Oui, je te le promets. Mais... attends. Je ne vois pas bien encore ce qu'on t'a conseillé de faire, mais je le verrais si j'avais une carafe.

En disant cela, elle jetait un furtif regard sur une carafe qui se trouvait sur la cheminée.

– En voilà une, dit Dagobert, qui s'en empara et la lui tendit.

La bohémienne la prit, l'éleva à la hauteur de son œil et regarda au travers.

– Le jour est faux, dit-elle ; va fermer les rideaux de la fenêtre.

Sans défiance, Dagobert s'approcha de la fenêtre et fit ce que la bohémienne lui disait. Alors, prompte comme l'éclair, elle déboucha la carafe et y versa le contenu du chaton d'une grosse bague de cuivre qu'elle portait et qu'elle avait sournoisement dévissé.

Quand le capitaine eut fermé les rideaux et se retourna, il vit la bohémienne debout, la carafe à la hauteur de son œil, et paraissant en étudier les globules transparents avec une minutieuse attention.

– On te conseille mal, répéta-t-elle avec un accent plus énergique ; tes amis te perdaient, sans le vouloir, et tu leur obéissais.

– Comment voulez-vous donc que je la sauve ?

– Je vais te le dire.

Et elle consulta de nouveau la carafe.

– Prends un verre et bois, dit-elle.

Il y avait un gobelet sur le plateau où Dagobert avait pris la carafe. Sans défiance aucune, il le tendit à la bohémienne qui l'emplit.

– Pourquoi voulez-vous que je boive ? demanda-t-il cependant.

– Parce que l'eau calme les nerfs.

– Eh bien ?

– Et que j'ai besoin de tenir ta main dans la mienne et d'interroger les pulsations de ton pouls, pour te donner un conseil, moi aussi.

Dagobert vida le verre d'un seul trait. Il passa, en ce moment, comme un éclair de fauve joie sur le visage de la bohémienne. Elle tenait toujours la carafe à hauteur de son œil.

– Écoute-moi bien, dit-elle enfin.

– Parlez.

– Ce soir, tu iras au théâtre.

– Quel théâtre ? demanda naïvement Dagobert.

– À l'Opéra.

– Et puis ?

– Tu verras un grand personnage que tout le monde salue. C'est Robespierre.

Dagobert tressaillit.

– Tu iras frapper à la porte de sa loge et tu te nommeras en entrant.

– Bien.

– Et tu lui demanderas la grâce de la fiancée.

– Et il me l'accordera ?

– Oui.

Dagobert voulut parler encore ; mais elle l'interrompit d'un geste, et, replaçant la carafe sur la cheminée :

– Le livre des destins est fermé, dit-elle ; je ne vois plus rien.

Et elle s'en alla sans qu'il essayât même de la retenir, tant il était ému et bouleversé. Elle descendit en courant l'escalier de l'hôtel. Une fois dehors, elle se mit à marcher d'un pas alerte et se dirigea vers la rue de l'Arbre-Sec.

À l'angle de cette rue, un fiacre attendait.

Elle en ouvrit vivement la portière et entra.

– Baissez les stores, dit-elle à un homme qui était au fond de la voiture. Je ne veux pas être vue plus longtemps sous ces oripeaux.

– Eh bien ? demanda le citoyen X..., car c'était lui.

– Eh bien, c'est fait, répondit Antonia.

XLVII

Revenons maintenant à celle qui excitait tant de sympathies, stimulait tant de dévouements, et que la perfide Antonia poursuivait de sa haine secrète. On l'avait fait remonter dans la charrette. La charrette se mit en marche.

Étrange populace que cette foule qui venait chaque jour se repaître du sanglant spectacle de la guillotine.

Elle accueillait la charrette par ses huées lorsqu'elle arrivait chargée de condamnés.

Elle se prit à reconduire Aurore en battant des mains. Mais ces applaudissements étaient pour elle autant d'outrages. Le trajet dura plus d'une heure.

Aurore s'étonnait d'être encore vivante. Enfin, quand les lourdes portes de l'Abbaye s'ouvrirent devant elle, elle sentit son sein se soulever, un soupir se fit jour à travers sa gorge crispée et elle remercia Dieu qui retirait enfin de ses lèvres cette coupe d'amertume et d'infamie.

Le greffier l'avait précédée.

On fut obligé de la descendre de la charrette, car ses jambes refusaient de la porter. Le greffier donna l'ordre qu'on la reconduisit dans la cellule qu'elle avait occupée la nuit précédente. Comme ses jambes tremblaient et se refusaient de a soutenir, on la porta. Une fois dans la cellule, elle fut confiée aux soins d'un vieux guichetier d'aspect sec et farouche, et qui, cependant, lui dit d'une voix émue :

– Voulez-vous prendre un peu de nourriture, citoyenne ?

Elle refusa d'un signe de tête.

Cet homme abaissa sa voix et dit encore :

– Pauvre demoiselle ! vous n'avez fait que reculer pour mieux sauter.

Il y avait une émotion voilée, une sympathie mystérieuse dans cette voix qui fit tressaillir Aurore.

– Faut pas vous désoler, mademoiselle, ajouta le guichetier ; vous pensez bien que personne ne croit ce qu'on a dit sur vous. Mais il ne faut pas en vouloir à ce pauvre garçon qui l'a dit ; c'est peut-être des gens de votre famille qui l'ont payé pour vous sauver.

Et comme s'il eut craint d'en avoir trop dit, il s'en alla brusquement et ferma la porte de la cellule. Alors Aurore tomba à genoux.

– Ô mon Dieu ! dit-elle, il y a encore quelqu'un ici qui croit à mon innocence !

Et ses yeux si longtemps secs s'emplirent de larmes et elle pleura abondamment.

XLVIII

Aurore pleura longtemps. Puis la fatigue s'empara d'elle ; elle se jeta sur son lit toute vêtue, et s'endormit de ce sommeil lourd et profond qui suit les grandes catastrophes. Quand elle rouvrit les yeux, un rayon de soleil, passant à travers la sombre fenêtre grillée de sa cellule, venait s'ébattre jusque sur son lit.

Le guichetier revint. Le brave homme avait adouci son visage rébarbatif et il sembla à Aurore qu'il avait quelques larmes dans les yeux.

– Mademoiselle, dit-il, nous n'enfermons les prisonniers que la nuit ; le jour, ils sont libres d'aller dans le préau, dans les cours et dans les corridors. Vous ne pouvez pourtant pas vous laisser mourir de faim.

– Je vous remercie, dit Aurore avec douceur.

– Ma femme vous a fait du café au lait. Je vais vous l'apporter, dit le guichetier.

Et il sortit, laissant cette fois la porte ouverte.

Le désespoir d'Aurore s'était calmé. Elle ne refusa point les aliments que le guichetier lui apporta. Puis, sollicitée par ce beau soleil qui entrait dans sa cellule et qui, sans doute, inondait la cour, elle descendit.

L'heure du terrible appel était passée. Le guichetier et le greffier avaient appelé ceux qui figuraient sur la liste du jour, et la gaîté était revenue parmi les prisonniers.

On avait encore vingt-quatre heures devant soi : – pourquoi se fût-on désolé ?

Aurore entra dans le préau. Elle y fut accueillie comme la veille par un murmure de naïve admiration. Tout le monde connaissait déjà son étrange et miraculeuse aventure, racontée par les guichetiers. On se pressa autour d'elle, on lui fit fête, on la complimenta, chose bizarre !

Et chose plus bizarre encore, il ne se trouva personne qui supposât un moment qu'elle n'eût pas été calomniée.

– Ma chère, lui dit une vieille comtesse, il ne faut pas rougir et vous effaroucher ainsi. Qu'est-ce que cela prouve ? Que votre beauté tourne toutes les têtes, subjugue tous les cœurs, et qu'un homme du peuple, ne trouvant pas d'autre moyen de vous sauver que de tomber amoureux de vous, s'est servi de cette suprême insolence.

Et comme elle se voyait entourée de respects, Aurore commençait à se consoler, et les voix mystérieuses, qui lui parlaient de la vie quand elle appelait la mort, chantèrent de nouveau dans son cœur.

Il y avait parmi les prisonniers un personnage taciturne entre tous qui ne parlait jamais à personne et qui était à l'Abbaye depuis plus de deux mois. Lorsque, la veille, le comte Lucien des Mazures avait affirmé qu'il était le prisonnier le plus ancien, il s'était trompé. Le personnage dont nous parlons s'y trouvait avant lui.

C'était un homme entre deux âges, vêtu comme un petit bourgeois de Paris, portant ses cheveux gris sans poudre et un vieil habit couleur safran. Comme on ne savait pas son nom, que d'ailleurs personne ne le lui avait demandé, on le désignait par la couleur de son habit, et on l'appelait le bonhomme Safran.

Or, quand Aurore parut au préau, le bonhomme Safran, assis sur un banc, ne se dérangea point comme les autres pour aller à sa rencontre, il la regarda même avec une parfaite indif-

férence et continua à tracer, avec le bout de sa canne, des ronds sur le sable, ce qui était son occupation favorite.

Mais un quart d'heure après, un guichetier vint et l'appela. Ce bonhomme se leva sans émotion.

– Ah ! monsieur, dit un prisonnier, est-ce qu'on va l'envoyer à la guillotine ?

– Non, répondit le guichetier, c'est un de ses parents qui a obtenu la faveur de le voir au parloir.

On s'occupait trop d'Aurore pour s'occuper plus longtemps du bonhomme. Il s'en alla donc au parloir, y resta près d'une heure et finit par revenir. Mais au lieu de retourner s'asseoir sur son banc, il se mit à se promener.

Aurore s'aperçut alors qu'il passait souvent près d'elle et la regardait avec une curiosité qu'il ne lui avait point accordée tout d'abord.

L'heure du repas sonna pour les prisonniers. Ils étaient introduits dans une vaste salle oblongue au milieu de laquelle était une table où chacun s'asseyait où il lui plaisait et à côté de qui il voulait.

Le bonhomme Safran, que les aristocrates n'avaient pu bannir du réfectoire, se trouva assis à côté d'Aurore.

Et comme elle le regardait avec un naïf étonnement :

– Mademoiselle, dit-il tout bas, j'ai une bonne nouvelle à vous donner.

– À moi ? fit Aurore étonnée.

– Oui.

– Vous me connaissez donc ?

Le bonhomme cligna de l'œil.

– Et… cette nouvelle ?

– Chut ! dit-il, il y va de votre vie… Si vous répétiez ce que je vais vous dire, vous seriez perdue.

– Mais…

– Votre cousin, le comte des Mazures, vous fait ses compliments.

Aurore mordit sa cuillère pour ne pas jeter un cri.

– Et on travaille à vous sauver, ajouta le bonhomme Safran.

XLIX

Aurore eut un moment d'émotion, bien vite comprimé, du reste. Aucun des prisonniers n'avait entendu les paroles du bonhomme Safran. Aucun, même, ne prit garde qu'il causait tout bas avec Aurore.

Le bonhomme continua donc :

– Il est des choses, mademoiselle, que je ne puis pas vous expliquer ici ; mais quand nous nous retrouverons dans le préau, nous causerons.

– Comme vous voudrez, dit Aurore, qui regardait ce personnage singulier avec un mélange de curiosité et de défiance.

Le repas des prisonniers s'acheva sans incidents et ils retournèrent au préau.

Aurore se tint à l'écart. Elle alla s'asseoir sur un banc, au fond du préau et attendit. Le petit homme se glissa auprès d'Aurore et s'assit en lui disant :

– Maintenant, mademoiselle, nous pouvons causer tout à notre aise.

– Soit, dit Aurore.

– Et vous pouvez être sûre qu'on ne nous dérangera pas.

Aurore attendit.

– Car, dit-il encore, il ne faudrait pas qu'on entendît ce que je vais vous dire, sans cela tout serait perdu.

– Mais de quoi s’agit-il donc ? fit la jeune fille avec une certaine impatience.

– Il s’agit de vous sauver.

– Est-ce possible ?

– C’est impossible à première vue.

– Ah !

– Je vais donc droit au but. Après avoir sauvé votre cousin, les masques rouges ont résolu de vous sauver aussi.

– Moi ?

– Oui, vous, mademoiselle.

– Mais quel titre ai-je à cela ?

– Vous êtes de l’association.

– Oh ! par exemple !

– Votre cousin a versé en votre nom une somme de six mille livres.

Aurore commençait à comprendre.

– Mais, monsieur, dit Aurore, vous êtes prisonnier ici, vous ?

– Oui, mademoiselle.

– Comment donc savez-vous tout cela ?

– Vous n’avez donc pas deviné ?

– Quoi donc ?

– Que j’étais l’agent des masques rouges ici ?

– Vous ?

– Sans doute. Comment pourrais-je savoir tout ce que je sais et vous dire tout cela s'il en était autrement ?

– Bon.

– À partir de ce moment ne vous inquiétez plus de rien ; on vous sauvera.

– Mais comment ?

– À la condition que vous ferez de point en point ce que je vous dirai.

– Je vous le promets.

– N'avez-vous pas vu un guichetier qui paraissait s'intéresser à vous ?

– Oui, dit Aurore.

– Le guichetier vous demandera ce soir si vous vous trouvez bien dans la cellule qu'il vous a donnée.

– Fort bien. Que répondrai-je ?

– Que vous aimeriez mieux un autre logis.

– Ah ! Et il m'en donnera un autre ?

– Il vous conduira dans la cellule que le pauvre diable qui ne payait pas occupait la nuit dernière encore.

– Pourquoi ?

– Mais parce que tout y était préparé pour son évasion.

– Ah ! je comprends.

– Chut ! dit le bonhomme Safran. Séparons-nous : il ne faut pas qu'on nous voie ensemble.

Et il se leva, salua Aurore d'un signe de main et alla se promener mélancoliquement à l'autre bout du préau.

– Suis-je bien éveillée ? se demanda alors Aurore, à qui tout cela paraissait être un rêve.

L

La journée s’écoula. Après le repas des prisonniers et comme neuf heures sonnaient, un roulement de tambours se fit entendre. C’était le signal de la nuit. Au dernier coup de baguette, chaque prisonnier devait quitter le préau et les corridors et regagner sa cellule, où il serait enfermé et seul jusqu’au lendemain.

À ce moment, Aurore vit le père Safran venir à elle.

– Adieu, mademoiselle, lui dit-il.

– Au revoir, répondit-elle.

– Au revoir, peut-être, mais… pas ici…

Et il cligna mystérieusement de l’œil.

– Que voulez-vous dire ?

– Que si nous devons nous retrouver jamais, ce ne sera pas dans cette prison, répéta-t-il.

Et il s’éloigna rapidement, laissant Aurore stupéfaite. La jeune fille reprit le chemin de la cellule qu’elle avait occupée la veille. Le guichetier barbu qui lui avait parlé d’un ton ému était sur le seuil de la porte.

– Est-ce que vous vous trouvez bien ici, citoyenne ? demanda-t-il.

Aurore tressaillit et se souvint de la recommandation du bonhomme Safran.

– Peut-être la chambre est-elle bien petite, et mal aérée, poursuivit le guichetier.

– Elle est un peu sombre, dit Aurore.

– Eh bien ! venez avec moi, je vais vous en donner une autre.

Et, sans attendre la réponse d'Aurore, il fit quelques pas dans le corridor.

Aurore le suivit. Vers le milieu, il ouvrit une porte.

– Tenez, dit-il, vous serez beaucoup mieux là.

À vrai dire, cette chambre, qui portait le numéro 77, n'était ni plus spacieuse, ni plus éclairée que celle où Aurore avait passé la nuit précédente.

Il lui suffît d'un coup d'œil pour s'en convaincre, et si elle eût encore hésité à croire aux promesses du bonhomme Safran, ce rapide examen eût levé tous ses doutes.

– Cette cellule est donc libre ? demanda-t-elle.

– Depuis ce matin.

– Ah !

– C'était un pauvre homme qu'on a guillotiné ce matin qui l'occupait. Il pleurait joliment en s'en allant.

– Pauvre homme ! murmura Aurore qui sentait ses yeux s'emplir de larmes.

Et elle entra.

– Par exemple, dit le guichetier au moment de se retirer, vous entendrez peut-être un peu de bruit cette nuit, mais il ne faut pas vous en préoccuper.

Et il salua Aurore et ferma la porte. La pauvre fille se jeta sur son lit et fondit en larmes. L'incertitude où elle était maintenant était plus cruelle que la perspective assurée de la mort. Une partie de la nuit s'écoula.

Peu à peu tous les bruits de la prison s'étaient éteints et le silence s'était fait. Aurore ne pleurait plus, et, la fatigue aidant, ses yeux commençaient à se fermer, lorsqu'elle tressaillit tout à coup et se dressa vivement sur son lit. Il lui semblait, que le sol tremblait et qu'un bruit sourd, semblable à celui d'une bûche ou d'un pic creusant la terre, retentissait au-dessous d'elle à une grande profondeur. Étaient-ce donc les libérateurs qu'on lui avait annoncés ?...

LI

Aurore se souvint des paroles du guichetier :

– Vous entendrez peut-être du bruit, mais ne vous en préoccupez pas.

Le bruit continuait. Il était lointain, si lointain même que la jeune fille, au bout de quelques minutes d'attente, se dit :

– Je suis folle. Il est impossible que cela ait lieu dans la maison.

En effet, après avoir paru se rapprocher, le bruit s'éloignait. Le sol ne tremblait plus, et Aurore pensa qu'elle avait été le jouet d'une illusion. Alors elle fut en proie à une étrange hallucination : il lui sembla que le père Safran n'avait jamais existé, que son retour à l'Abbaye était un rêve, qu'elle était morte, et que tout ce qu'elle entendait se passait dans l'autre monde où elle était arrivée, tenant sa tête à la main.

– Je dors du sommeil des morts, se dit-elle, et leur sommeil, je le vois, est troublé par de mauvais rêves, tout comme celui des vivants.

Elle se recoucha, referma les yeux, et bientôt le sommeil la reprit. Mais il fut de courte durée. Le bruit souterrain, qui avait paru s'éloigner se rapprocha tout à coup.

Cette fois, Aurore se leva et vint appuyer son oreille contre les dalles de la cellule. Certes, elle ne pouvait plus croire qu'elle était le jouet d'un rêve ; elle était bien aux prises avec la réalité. Elle sentait sous ses genoux comme de légères oscillations. On eût dit un tremblement de terre en miniature. En même temps,

le bruit souterrain devenait plus net, plus distinct, et il n'y avait plus à s'y tromper, on jetait bas quelque cloison, quelque mur obstruant un chemin qui courait sous la prison.

Une heure environ s'écoula. Tout à coup le bruit cessa, mais le sol trembla plus fort sous les pieds de la jeune fille.

Nous l'avons dit, les prisonniers jouissaient à l'Abbaye non seulement d'une certaine liberté, mais encore d'un certain bien-être. On n'en sortait que pour mourir, mais la République ne voulait pas qu'on se plaignît d'elle, et elle n'avait pas voulu hériter des traditions de l'ancienne monarchie dont les prisons étaient des lieux de supplice.

Les prisonniers avaient du feu dans leur chambre ; on leur laissait de la lumière pour la nuit.

Aurore se dirigea vers la cheminée, où quelques tisons brillaient encore sous la cendre. Elle en prit un, souffla dessus et en tira quelques étincelles avec lesquelles elle alluma sa bougie.

En entrant dans sa nouvelle demeure ; elle n'avait prêté aux objets qui s'y trouvaient qu'une médiocre attention ; maintenant, sa bougie à la main, elle se prit à examiner chaque meuble. Son lit était perché sur quatre pieds assez hauts. En se courbant, on pouvait passer dessous. Le sol n'était pas carrelé comme celui de la cellule qu'elle avait occupée précédemment, mais il était couvert de dalles en pierre meulière d'une largeur de deux pieds carrés.

Tout à coup une de ces dalles se souleva. Malgré elle, Aurore fit un pas en arrière. Une dalle se soulevait sous le lit. Elle se soulevait lentement, sans bruit, comme la trappe d'une cave.

Puis Aurore entendit une voix qui lui disait :

– Mademoiselle, tirez votre lit à l'autre bout.

La jeune fille avait retrouvé tout son courage, toute son énergie. Elle fit ce qu'on lui disait, elle tira son lit.

Alors la dalle se souleva tout à fait, et un homme apparut jusqu'à mi-corps par l'ouverture qu'elle laissait voir.

Aurore put voir alors que cet homme avait sur le visage un masque de velours rouge.

Et elle se convainquit qu'il la voyait pour la première fois, quand il lui dit :

– C'est bien vous qui êtes Mlle Aurore des Mazures ?

– Oui, monsieur.

– Et la cellule où vous êtes porte le numéro 77 ?

– Oui, monsieur.

– C'est bien, dit cet homme. Excusez ces deux questions, mademoiselle, mais je ne suis qu'un instrument et je ne dois pas me tromper.

En même temps il appuya ses mains sur le sol, s'en fit un levier et se hissa tout debout dans la cellule.

C'était un homme de haute taille, aux cheveux noirs, au regard énergique sous le masque et qui paraissait jeune.

– Maintenant, écoutez-moi, mademoiselle.

– Parlez, monsieur.

– Nous allons replacer votre lit où il était ; vous vous courberez et vous passerez dessous en me suivant.

– Mais, monsieur, dit Aurore, dans quel but ?

– Dans le but de dissimuler votre évasion. Qui sait ? nous pourrons avoir encore besoin de ce chemin.

– Soit, mais la dalle ?

– Nous la replacerons ; et comme elle est sous le lit, on n'ira pas s'apercevoir qu'elle a un moment été soulevée.

Aurore aida le masque rouge à replacer le lit où il était précédemment.

Puis il se coucha presque à plat ventre et se glissa jusqu'à l'ouverture en disant :

– Suivez-moi.

Aurore le vit disparaître dans cette cavité dont il lui était impossible de mesurer la profondeur.

– Suivez-moi, répéta-t-il, devenu invisible, et laissez-vous tomber.

Il n'y avait pas à hésiter. Aurore fit ce qu'on lui disait et elle se laissa glisser dans le vide et l'obscurité.

Deux bras la saisirent avant qu'elle eût touché le sol.

– À présent, dit le masque rouge dans les ténèbres, restez-là, ne bougez pas. Non seulement je vais replacer la dalle, mais encore je vais détourner les soupçons de ceux qui chercheront à savoir comment et par où vous vous êtes enfuie.

– Comment ferez-vous donc, monsieur ? demanda Aurore qui se familiarisait avec les ténèbres.

– Vous savez que nous avons des intelligences ici ?

– Sans doute.

– Le pauvre prisonnier que nous devions sauver et dont vous avez pris la place s'était procuré une lime et, chaque nuit, il limait les barreaux de sa fenêtre.

– Il voulait se sauver par là ?

– Oh non ! La fenêtre libre et franchie, il se serait trouvé dans le préau, ce qui ne l'aurait pas beaucoup avancé ; c'était un conseil que nous lui avions donné. Un des barreaux est scié et ne tient plus qu'avec un peu de mastic.

– Ah !

– Je vais l'arracher, puis j'attacherai un de vos draps au barreau voisin et je laisserai une lime sur le sol.

– De cette façon, dit Aurore, on croira que je me suis sauvée par la fenêtre ?

– Justement.

– Et on ne songera point à la dalle ?

– Naturellement. Seulement, dit le masque rouge, pendant que je vais être là-haut, ne bougez pas.

– Pourquoi ?

– Vous êtes au bord d'un précipice.

Aurore frissonna.

Le masque rouge remonta dans la cellule et y passa environ dix minutes. Puis il revint ; mais cette fois il avait à la main la bougie de la jeune fille, qu'il avait retirée du chandelier, et la lui donna en disant :

– Éclairez-moi.

Aurore n'était pas femme pour rien. Le masque rouge lui avait dit qu'elle était au bord d'un précipice. Elle regarda et frissonna de nouveau.

Elle était, en effet, au bord d'un véritable puits, duquel sortait une échelle.

Le puits était-il profond, l’échelle était-elle bien longue ? Voilà ce qu’elle ne put savoir, car la lumière de sa bougie ne parvenait pas à percer les ténèbres bien bas.

Elle et le masque rouge étaient sur une étroite saillie d’à peine deux pieds de large. Son sauveur inconnu était assez grand pour que sa tête dépassât le niveau du sol de la cellule.

Aurore le vit tirer la dalle à lui, la soulever avec ses mains, puis, avec une précision mathématique, la laisser retomber en se baissant. Elle était juste dans son alvéole, et il était probable que ceux qui pénétreraient le lendemain dans la cellule, ne s’apercevraient point qu’elle avait été déplacée.

– Maintenant, mademoiselle, dit le masque rouge, il faut que vous vous suspendiez à mon cou...

– Ah !

– Que vous m’enlaciez bien étroitement, et surtout que vous ne songiez pas à regarder au-dessous de nous : le vertige vous prendrait. Savez-vous où nous sommes ?

– Non, monsieur.

– Au bord d’une des oubliettes de l’Abbaye ; elles ont été condamnées sous le dernier règne et la République ignore leur existence.

Aurore passa son bras au cou du masque rouge. Et, tenant la bougie d’une main, il posa un pied sur l’échelle...

LII

Aurore vit tout à coup une lumière briller au-dessous d'elle. Puis, à cette clarté, elle distingua deux hommes également masqués de rouge qui tenaient le bout de l'échelle. Enfin le masque rouge et son fardeau touchèrent le sol. Les deux autres hommes saluèrent la jeune fille.

Aurore leur rendit leur salut et se mit à examiner le lieu où elle était. Le sol boueux était couvert çà et là d'objets blancs qu'on aurait pu prendre pour des bâtons.

Horreur ! c'étaient des ossements humains.

Et comme Aurore jetait un cri :

– Ah ! dit celui qui était allé la chercher dans sa cellule, ne mettez point cela, mademoiselle, sur le compte de la République. Ces os ont plus de cent ans ; c'est tout ce qui reste des malheureux que l'ancienne monarchie faisait disparaître, un soir, sans bruit ni trompette.

En même temps, Aurore vit une brèche dans le mur.

Il y avait encore auprès des outils, tels qu'un pic et une bêche.

– N'avez-vous pas entendu un bruit souterrain ? demanda le premier des masques rouges.

– Oh ! si, répondit Aurore, il y a environ une heure.

– C'était nous qui pratiquions une brèche.

Un air humide et moisi s'échappait de cette ouverture, au delà de laquelle régnait une obscurité profonde.

– C'est par là que nous nous en irons, dit le masque rouge.

Puis il consulta sa montre :

– Deux heures, dit-il ; nous n'avons pas le temps de causer, il faut reconstruire le mur.

Alors la jeune fille, pour qui tout était surprise depuis une heure, vit les trois hommes passer l'un après l'autre, de l'autre côté de la brèche, les tronçons de l'échelle, et y passer eux-mêmes, à leur tour, en la priant de les suivre. Ils se trouvèrent alors, et elle avec eux, dans une sorte de boyau souterrain horizontal, dont il était impossible de mesurer la longueur. Les pierres avaient été tirées de ce côté-là, et il n'en restait pas dans l'oubliette. Aurore vit une auge de maçon pleine de plâtre dans lequel on avait délayé du noir de fumée. Et tous trois se mirent à boucher la brèche aussi habilement qu'auraient pu le faire des maçons de profession. Le plâtre au noir de fumée avait pour but de confondre sa couleur avec l'enduit noirci du reste de la muraille.

– Alors même, dit le premier des masques rouges, qu'on découvrirait par où nous sommes partis, en trouvant le mur reconstruit, on ne soupçonnerait pas que la maçonnerie en est toute fraîche.

Aurore admirait les ingénieuses précautions que ces hommes prenaient pour la sauver, elle qu'ils ne connaissaient pas, et qui n'avait à leur bienveillance d'autre droit que de faire partie de cette singulière association contre la guillotine. En moins d'une heure, le mur fut reconstruit.

Alors le premier masque rouge prit Aurore par la main.

– Suivez-moi maintenant, dit-il, nous allons vous mettre en sûreté.

Un de ses deux compagnons marchait en avant, une lanterne à la main. Le couloir souterrain était cintré par une voûte si basse que plusieurs fois le compagnon d'Aurore, qui était de haute taille, fut obligé de se baisser.

– Ce corridor, disait-il, remonte au moyen âge. Il a été bouché pendant la Ligue, et il n'y a que quelques semaines que nous l'avons découvert.

Si l'on songe à la position que l'Abbaye occupait dans la rue de ce nom par rapport à la Seine, qui lui est presque parallèle, on comprendra que le trajet ne pouvait être de longue durée. En effet, au bout d'un quart d'heure, Aurore sentit un vent plus frais lui fouetter le visage, puis le masque rouge éteignit sa lanterne, et alors la jeune fille aperçut comme un point blanchâtre devant elle. C'était l'extrémité du corridor souterrain, laquelle se trouvait au niveau de l'eau, sur laquelle la lune resplendissait à cette heure nocturne.

Une porte grillée en fer fermait le corridor, semblable à celle des égouts. Les masques rouges en avaient la clef.

La porte ouverte, Aurore vit une barque amarrée au quai.

– Montez, mademoiselle, lui dit son sauveur, nous allons voyager en bateau.

Aurore sauta lestement dans la barque.

Alors deux des masques rouges prirent les avirons. Le troisième s'assit à côté de la jeune fille, et la barque glissa, silencieuse et rapide, sur le fleuve muet.

Elle descendit ainsi vers le pont de la Concorde, par là devant les Invalides, descendit vers le Point-du-Jour, et tout à coup Aurore vit une maisonnette au bord de l'Île de Billancourt. Cette maisonnette était éclairée, et un filet de fumée bleue montait dans le ciel.

– C'est là que nous allons ! dit le masque rouge.

LIII

Maintenant tâchons d'expliquer comment Jeanne que nous avons laissée dans la boutique de la mère Simon Bargevin au moment où Polyte et le père Bibi en sortaient, se trouvaient à présent, c'est-à-dire la nuit suivante, dans la maisonnette de l'Île de Billancourt.

Les masques rouges, comme on va le voir, n'avaient pas perdu de temps.

Ils avaient même peut-être deviné l'amour de Lucien pour Jeanne en la sauvant avant sa sœur.

Comment cela s'était-il passé ?

Lucien lui-même avait été leur instrument.

On se souvient que l'inconnu qui lui avait jeté un carrick sur les épaules, au pied de l'échafaud, l'avait enfin mené souper, après l'avoir laissé seul, était venu lui dire : « Notre homme n'a pas payé ; on sauvera votre cousine à sa place. » Ce même inconnu l'avait ensuite conduit dans une chambre de la rue des Bons-Enfants :

– Restez là, lui avait-il dit ; ne bougez pas avant que je revienne et ne vous mettez pas à la fenêtre. Nous allons nous occuper non seulement de votre cousine qui est à l'Abbaye, mais encore de celle qui est libre, et qui peut être arrêtée d'un moment à l'autre.

Lucien s'était jeté sur son lit. Tant d'émotions et de fatigues l'avaient brisé, et il ne tarda pas à s'endormir d'un profond sommeil. Quand il s'éveilla, une grande partie de la journée

s’était écoulée, et le soleil déclinait à l’horizon. Lucien se frotta les yeux, et comme il allait se lever, la porte s’ouvrit et le masque rouge reparut.

Il portait un paquet de hardes à la main.

– Voilà vos nouveaux habits, lui dit-il.

Et il étala sur le lit une chemise bleue, une carmagnole et un large pantalon de cotonnade brune comme en portent les débardeurs des ports. Il y avait, en outre, une perruque brune qui devait couvrir non seulement une partie du front, mais encore la partie de la nuque qui avait été rasée en prison.

– À présent, dit le masque rouge, écoutez-moi attentivement. Le comte Lucien des Mazures est mort, il a été guillotiné hier. Les registres de l’Abbaye en font foi. On ne cherchera donc nulle part le comte Lucien des Mazures, et quand il sera métamorphosé comme il va l’être, nul ne songera à le reconnaître ainsi.

– Bon ! dit Lucien.

– Cependant, comme on arrête souvent beaucoup de gens un peu au hasard, et qu’il suffit d’avoir les mains blanches pour être accusé d’incivisme, il sera prudent à vous de quitter Paris aussitôt que nous vous aurons trouvé un passeport.

– Mais mes deux cousines ? dit Lucien, qui sentait son cœur se gonfler au souvenir de Jeanne.

– Nous sauverons l’autre la nuit prochaine, et c’est vous qui allez vous charger de celle qui est libre.

– Moi ?

– Oui. Vous nous avez dit qu’elle était chez une blanchisseuse, rue du Petit-Carreau ?

– Du moins c’est ce que m’a dit ma cousine Aurore.

– C’est ce qui est exact, répondit le masque rouge. Notre police s’est déjà renseignée.

– Ah !

– Voici donc ce que vous allez faire.

– Parlez.

– Vous vous rendrez rue du Petit-Carreau et vous verrez votre cousine. Il ne faut pas qu’elle hésite à vous suivre, et vous lui dire au besoin, si elle hésitait, qu’elle est sur le point d’être arrêtée.

En ce moment, Lucien se souvint que sa mère avait tué Gretchen, la mère de Jeanne.

– Et si malgré cela, dit-il, elle résistait ?

– Vous l’enlèveriez de force.

– Est-ce possible ?

– Écoutez, dit le masque rouge ; un fiacre vous attendra dès l’entrée de la nuit au coin de la rue Saint-Sauveur.

– J’y monterai ?

– Non pas, mais vous passerez près du cocher et vous lui direz : Vous avez bien le numéro 125 ?

– Et que me répondra-t-il ?

– Rien. Mais il vous suivra au pas et s’arrêtera tout près de la maison où vous entrerez.

– À merveille ! dit Lucien.

– Si votre cousine consent à vous suivre, vous la ferez monter dans le fiacre. Le reste ne vous regarde plus. Le cocher a ses ordres.

Tandis que le masque rouge causait, Lucien avait revêtu son nouveau costume.

– Un mot encore, lui dit son mystérieux ami.

– J'écoute.

– Vous n'avez déjà que trop parlé de nous.

– Excusez-moi, dit Lucien. J'ai, en effet, parlé des masques rouges dans la prison ; mais alors...

– Alors vous n'y croyiez pas ?

– C'est la vérité.

– Eh bien, maintenant que vous y croyez, il faut éviter de prononcer jusqu'à notre nom, et il est inutile que votre seconde cousine sache que c'est nous qui nous sommes occupés d'elle. Il est tout simple que vous cherchiez à la sauver, vous, vous seul.

– Je vous jure d'être muet, dit Lucien.

– Enfin, dit encore le masque rouge, vous avez une heure devant vous. N'allez pas rue du Petit-Carreau avant la nuit. Cela vaut mieux. Adieu...

– Vous me quittez ?

– Oui.

– Vous reverrai-je ?

– Peut-être. Mais, si ce n'est pas moi, ce sera un de nous. Et puis, ajouta le masque rouge, nous aurons peut-être besoin de vous, nous aussi. Car vous savez notre devise : « Tous pour un... »

– « Un pour tous », acheva Lucien.

– C'est cela.

Et le masque rouge s'en alla.

* *

*

Mais Zoé avait enduré ses réprimandes avec résignation.

Zoé était aux prises, depuis le matin, avec une nouvelle idée qui lui travaillait le cerveau.

Zoé se disait :

– Le père Bibi est un farceur, il s'est moqué de moi. S'il avait voulu, on aurait guillotiné la grande brune, et il y a longtemps qu'on aurait mis l'autre en prison. J'ai eu tort de me fier à lui.

Et quand Zoé se fut dit cela, elle retomba pour quelques instants dans sa mélancolie et se dit :

– Au lieu d'aller trouver le père Bibi, j'aurais mieux fait d'aller chez le commissaire de la section. Je suis sûre que si je lui disais que la mère Bargevin loge une aristocrate, il enverrait tout de suite des soldats pour l'arrêter.

Mais cette idée lumineuse n'était venue que fort tard à la haineuse petite fille, et il était presque nuit quand elle s'y arrêta.

Le commissaire de la section n'était pas loin, dans la rue Saint-Sauveur. Vingt fois, en passant, son panier au bras, Zoé avait vu la lanterne rouge au-dessus de la porte.

Et Zoé se disait :

– Si la patronne m'envoie en course demain matin ou ce soir, j'irai !

Or il arriva, comme la nuit approchait, que la mère Simon lui mit au bras un panier plein de linge et lui dit :

– Tu vas t'en aller chez la fruitière de la rue du Cadran.

Zoé frissonna de joie et partit légère comme un oiseau.

Quand elle fut sortie, la mère Simon dit à Jeanne :

– Je vais acheter notre souper. Vous n'aurez pas peur toute seule, mamzelle ?

– Qu'ai-je encore à redouter ? dit Jeanne en levant les yeux au ciel.

Et elle laissa partir la blanchisseuse.

Il n'y avait pas cinq minutes que la brave femme était dehors, qu'un homme entra. Jeanne poussa un premier cri de terreur. Puis, à ce cri, succéda un autre cri, un cri de joie. Jeanne avait reconnu Lucien.

Lucien vint à elle, la prit sous son bras et lui dit :

– Ne criez pas, n'appelez pas... écoutez-moi...

Jeanne le regardait avec extase.

– Aurore sera libre ce soir, dit Lucien.

Jeanne chancela, tant l'émotion fut terrible.

– Et vous, ma bien-aimée Jeanne, poursuivit Lucien, si vous voulez la revoir, il faut me suivre.

– Oh ! tout de suite... fit-elle.

Puis elle oublia que la blanchisseuse était sortie.

– Mère Bargevin ! dit-elle.

– Silence ! dit Lucien. Il faut partir sans lui dire adieu.

– Oh !

– Nous n'avons pas une minute à perdre.

– Mais, dit Jeanne, ces pauvres gens…

– Nous les ferons prévenir que vous êtes en sûreté et nous les récompenserons. Venez !

Et il la prit dans ses bras et la porta vers le fiacre qui s'était arrêté devant la boutique.

Zoé était encore en course et la mère Simon n'était pas de retour que Jeanne était déjà loin. Il était temps, car, comme on le verra bientôt, Zoé, ne se fiant plus que sur elle-même au lieu de s'en rapporter au père Bibi, n'avait pas perdu de temps non plus.

LIV

Or, c'était ce même jour-là que Bibi et Polyte s'en étaient allés trouver le capitaine Dagobert, que le gamin de Paris avait reconnu en lui son sauveur des Tuileries, et qu'il avait été décidé que tous deux attendraient, pour s'occuper de nouveau d'Aurore, que le capitaine fût revenu du ministère de la Guerre.

Bibi était un homme d'expérience, on le comprend, et il savait fort bien que, même un ministre républicain fait attendre les gens à qui il donne audience.

Il emmena Polyte en lui disant :

– Nous avons deux ou trois bonnes heures devant nous, et je serais d'avis de les utiliser.

– Comment cela ?

– Nous irons, si tu le veux bien, flâner aux environs de l'Abbaye.

– Tiens, c'est vrai, ça.

– Et nous prendrons chacun de notre côté, nos petits renseignements.

Et ils prirent le chemin du pont Neuf, longèrent ensuite le bord de l'eau et le palais Mazarin, et par la rue de Seine gagnèrent le carrefour Buci, qui était à deux pas de la fameuse prison et de la rue qui en portait le nom.

Là, Bibi dit à Polyte :

– Séparons-nous. Il est inutile qu'on nous voie ensemble.

– Vous avez raison.

– Nous nous retrouverons comme par hasard chez le mannezingue.

– Alors, filez le premier, dit Polyte.

Et il laissa Bibi s'en aller, mais il ne le perdit pas de vue, murmurant :

– C'est égal, je m'en méfie toujours un peu.

Bibi arriva à la porte de la prison et sonna au guichet.

Il était sans doute connu des guichetiers, car on lui ouvrit sans lui demander ce qu'il voulait.

Bibi s'en alla droit au greffe.

Le greffier en chef, ce même homme qui, chaque matin, faisait l'appel des condamnés avec une cruauté voluptueuse, ne dédaignait pas le petit mot pour rire à l'occasion.

– Ah ! ah ! dit-il, te voilà, citoyen « propre à rien », qui me fais surcharger mes écritures !

– Moi ? dit Bibi.

– Sans doute, tu arrêtes des citoyennes que nous sommes obligés de reconduire de l'échafaud en prison.

– Tiens, vous savez que c'est moi ? dit Bibi en souriant.

– Certainement, je le sais ; et je ne comprends pas qu'un vieux renard comme toi ne s'y connaisse pas davantage.

– Peuh ! dit Bibi, qui sait si elle est enceinte, seulement ?

– Mais, dame ! Dans tous les cas, il m'a fallu faire des changements à mon livre d'écrou.

– Petit malheur ! dit Bibi.

– C’est toujours ennuyeux, grommela le greffier.

– Ah çà ! reprit Bibi, c’est un peu pour cela que je viens.

– Ah ! ah !

– J’y suis intéressé...

– Canaille ! murmura le greffier, je sais bien que ce n’est pas par civisme que tu arrêtes les aristocrates.

– Il faut vivre ! dit philosophiquement Bibi.

– Eh bien ! qu’est-ce que tu veux savoir ?

– Si ça durera longtemps.

– Quoi donc ?

– Le nouveau séjour de la belle aristocrate ici.

– Tu crois qu’elle n’est pas enceinte ?

– J’en mettrais la main au feu.

– Alors, elle en a pour quatre jours. Ordinairement, poursuivit le greffier, nous n’allons pas si vite en besogne, mais pour te faire plaisir...

– Vous êtes bien bon...

– On va presser les choses, et il est probable que dans trois jours on la ramènera là-bas.

– Je vous remercie.

– Est-ce tout ce que tu voulais savoir ?

– Tout, absolument. Cependant, dit Bibi, qui voulait se ménager une petite rentrée, je ne me fie pas à vos promesses.

– Hein ?

– Et je reviendrai demain matin.

– Comme tu voudras, dit le greffier.

Et Bibi s'en alla.

– Trois jours, murmura-t-il. J'aurais parié pour huit. Ah ! il n'y a pas de temps à perdre...

Et il se dirigea vers le cabaret dans lequel Polyte lui avait donné rendez-vous.

* *

*

Polyte était un des hommes les plus connus sur le pavé de Paris. On le voyait un peu partout.

Il n'y avait pas un cabaret dans lequel il ne se fût pris de querelle avec quelqu'un, pas de carrefour où il ne fût monté sur une borne pour débiter une harangue grotesque, et les tricoteuses de la place de la Révolution l'avaient appelé Chérubin, car elles le voyaient tous les jours à l'heure du « spectacle », et il savait les faire rire.

Quand Polyte entra chez le « mannezingue », il y avait une société nombreuse et choisie parmi les petites gens du quartier, les guichetiers subalternes de la prison et les amateurs ordinaires, qui, chaque matin, assistaient au départ du « panier à salade », c'est-à-dire de la voiture qui conduisait les prisonniers au tribunal.

Polyte fut salué par des hourras et des applaudissements. On ne l'avait pas revu depuis la veille sur la place de la Révolution, où il s'était couvert de gloire en faisant la nique au bourreau.

– Bonjour Polyte !

– Vive Polyte !

– Ah ! tu te fais aimer des aristocrates, toi !

– Ah ! tu veux donner des patriotes à la nation !

– Tu fais de jolies connaissances !

Telles furent les exclamations grivoises qui accueillirent son entrée. Polyte but un grand verre de vin avec le plus beau sang-froid du monde, et, avisant un guichetier de l'Abbaye :

– À ta santé, citoyen ! dit-il.

– Merci, dit le guichetier.

– Tu auras soin de ma femme, au moins.

– Je te le promets.

– Si elle a besoin d'argent, tu me le diras.

– Certainement.

Ce furent de nouveaux éclats de rire.

Mais le guichetier, qui était celui-là même qui avait témoigné des égards à Aurore, et devait, quelques heures plus tard, lui faire changer de cellule, le guichetier se pencha vers Polyte et lui dit à l'oreille :

– Tu n'es pas le seul à t'intéresser à elle.

Polyte tressaillit.

– Tais-toi, dit le guichetier, on nous regarde.

– Excusez, citoyen, dit Polyte, qui était devenu un peu pâle, je lui donne mes commissions.

Alors le guichetier ajouta :

– Farceur ! elle n'est pas enceinte, tu le sais bien.

Polyte ne répondit pas.

– Mais tu l'aimes…

– Oh ! fit Polyte, qui sentit tout son sang affluer à son cœur.

– Eh bien ! je te vais dire une bonne chose.

– Ah !

– On ne la guillotinera pas… Tais-toi !…

Et le guichetier s'éloigna sans affectation de Polyte.

En ce moment, le père Bibi passait devant le cabaret, et, comme il y avait beaucoup de monde, il hésitait à entrer. Polyte l'aperçut.

– Bonsoir, les amis, dit-il.

Et il s'élança hors du cabaret. Bibi lui dit :

– Nous n'avons que trois jours.

– Bah ! dit Polyte tout joyeux, j'ai de meilleures nouvelles, moi.

– Plaît-il ?

– On ne la guillotinera pas.

Bibi regarda Polyte et se demanda si, en son absence, le pauvre garçon n'était pas devenu fou.

LV

Cependant, en dépit de sa joie, Polyte parlait avec un sang-froid qui impressionnait vivement Bibi.

L'homme de police prit le gamin par le bras et l'entraîna à l'autre bout de la rue.

– Voyons, dit-il, parle... que sais-tu ? que t'a-t-on dit ?

– Qu'on ne la guillotinerait pas.

– Et qui t'a dit cela ?

– Un des guichetiers.

Bibi haussa les épaules.

– Le guichetier s'est moqué de toi, dit-il.

– Je vous jure que non.

Bibi tira sa montre.

– Il est à peine midi, dit-il.

– Qu'est-ce ça prouve ?

– En admettant que le ministre de la Guerre ait déjà parlé au capitaine, et que celui-ci ait été présenté à la Convention, en admettant même que la grâce de la belle Aurore ait été accordée, le guichetier ne peut pas le savoir.

– Pourquoi ?

– Mais parce que le greffier que je quitte à la minute l'aurait su avant lui.

– Bon !

– Et qu'il ne m'en a rien dit.

– Ma foi ! dit Polyte, voilà ce que le guichetier m'a dit.

Et il répéta, mot pour mot, les paroles du guichetier.

Bibi fronçait le sourcil en l'écoutant.

– Écoute bien, dit-il. Ceci est un piège.

– Oh !

– Un piège tendu par ceux qui veulent la perte d'Aurore, et tu sais qui je veux dire.

– Ah oui ! la citoyenne Antonia.

– On veut t'endormir. Tu as donné assez de preuves d'intelligence pour qu'on te craigne.

– Vous avez peut-être raison, dit Polyte, frappé par la justesse de ce raisonnement.

– Je vais donc te donner un bon conseil.

– Parlez...

– Ne vas plus chez le mannezingue, et puis ne nous fions pour le moment qu'au capitaine.

– Mais, dit Polyte avec angoisse, si on lui refuse la grâce de la demoiselle ?

– Nous verrons alors... Pour le moment, retournons rue Saint-Honoré.

Et Bibi, tout en marchant, se disait :

– Qui donc peut s'intéresser à Aurore, si ce n'est le capitaine, puisque son père est fou ?

Bibi avait raison en apparence, et si on fût venu lui dire, à lui l'homme de police, qu'il y avait de par le monde une association prenant le titre de « Masques rouges » et faisant la guerre à la guillotine, il se fût mis à rire. Il était une heure de l'après-midi lorsque Polyte et lui revinrent rue Saint-Honoré, à l'hôtel de Champagne et Picardie.

– Le capitaine est-il rentré ? demanda Bibi à l'officieux.

– Mais, répondit celui-ci, il y longtemps déjà, et il paraissait fièrement de mauvaise humeur.

Bibi tressaillit, et il eut un mauvais pressentiment.

– Alors, il est dans sa chambre ?

– Oui.

– Seul ?

– Oui, la bohémienne est partie.

– Quelle bohémienne ? fit Bibi stupéfait.

– Une femme qui disait la bonne aventure dans la rue et qui jouait de la guitare.

– Eh bien ?

– Faut croire que le capitaine a eu envie de se faire, tirer les cartes par elle.

– Allons donc ! fit Bibi.

– Il lui a fait signe de monter, et ils sont restés ensemble un bon quart d'heure.

– Mais elle est partie ?

– Il y a une heure environ.

Bibi sentit ses pressentiments funestes augmenter.

– Suis-moi ! dit-il à Polyte.

Et il monta rapidement l’escalier. La clef était sur la porte, Bibi entra. Dagobert était assis, tournant le dos à la croisée. Ceux qui l’avaient vu une heure auparavant ne l’eussent pas reconnu. Il avait l’œil éteint, le visage plombé, les lèvres pendantes et une grande expression d’abrutissement par tout le visage et par tout le corps.

Bibi s’arrêta stupéfait sur le seuil.

– Bonjour, citoyen général, dit Dagobert.

– Mais, capitaine !... exclama Bibi stupéfait.

– Vous venez me dire, poursuivit tranquillement Dagobert, que nous attaquons demain matin les avant-postes autrichiens, n’est-ce pas ?

– Capitaine... capitaine...

– Je suis prêt, poursuivit Dagobert ; la République a raison de se fier à moi... Dites-le-lui de ma part, général, dites-le-lui...

Bibi jeta un cri terrible :

– Il est fou !

Puis se retournant vers Polyte, non moins étonné :

– Reste là ! ne le perds pas de vue... Prends garde qu’il ne veuille se jeter par la fenêtre !

Et Bibi redescendit éperdu.

Il retrouva l’officieux dans le corridor, lui saisit le bras et lui dit :

– Comment était cette bohémienne ? dis-le-moi !

L'officieux, non moins étonné, se mit alors à dépeindre minutieusement la tireuse de cartes, et, à mesure que cet homme parlait, un voile se déchirait dans le cerveau de Bibi.

Tout à coup il s'écria :

– C'est elle !

Il avait reconnu Antonia. Puis il dit encore :

– Y a-t-il un médecin dans le quartier ? Vite ! un médecin.

– Il y a un chirurgien militaire dans la maison.

– Où ça ?

– Au numéro 9.

Bibi ne fit qu'un bond du rez-de-chaussée à l'étage supérieur. Il entra comme un ouragan dans la chambre du chirurgien et lui dit :

– Venez, citoyen, venez !

Dagobert n'avait pas quitté son fauteuil ; il causait avec Polyte en l'appelant capitaine et continuait à divaguer. Le chirurgien l'examina et dit d'abord :

– C'est un transport au cerveau causé par une grande douleur.

Mais Bibi avait aperçu la carafe, et auprès d'elle, sur le plateau, le verre à demi plein. L'eau contenue dans le verre avait pris une couleur vert tendre, en s'assimilant peu à peu la poudre que la bohémienne avait versée dedans.

Bibi prit le verre, le montra au chirurgien et lui dit :

– Qu'est-ce que cela ?

Ce chirurgien était un homme instruit que la Révolution avait trouvé préparateur dans le laboratoire de chimie du cé-

lèbre Lavoisier. Pour sauver sa tête, il était entré dans le service de santé de l'armée du Rhin, et, comme Dagobert, il se trouvait en congé à Paris.

Il prit le verre, l'examina au jour, trempa dedans le bout de sa langue pour déguster le liquide qu'il renfermait, et regardant Bibi :

– Excusez-moi, dit-il, je me suis trompé tout à l'heure. La folie n'est pas le résultat d'un transport au cerveau.

– Qu'est-ce donc ?

– Elle a été produite par l'absorption d'une partie de ce liquide. C'est une préparation italienne qui n'offre pas un danger sérieux, mais qui trouble momentanément la raison.

– Alors, dit Bibi avec anxiété, le mal n'est pas sans remède ?

– Assurément non.

– Vous guérirez ce malheureux ?

– Très facilement. J'en réponds.

– Et promptement ?

– Il me faut quinze jours.

Ces derniers mots furent pour Bibi un coup de tonnerre ! Quinze jours ! et c'était dans trois jours qu'on ramènerait Aurore à l'échafaud !

Le capitaine continuait à divaguer et ne bougeait pas de son fauteuil.

– Monsieur, dit Bibi, je vous confie ce malheureux... Faites ce que vous jugerez convenable... C'est le plus brave soldat de la République, c'est le capitaine Dagobert. Je vous le confie...

Et prenant Polyte par le bras :

– Viens, dit-il, viens ! sortons d'ici... nous n'avons plus à compter sur lui...

Bibi entraîna Polyte hors de l'hôtel, et il était si agité que l'officieux murmura en le voyant passer :

– Ah çà ! est-ce qu'il est devenu fou, lui aussi ?

Polyte était consterné.

Il comprenait vaguement qu'avec la raison du pauvre capitaine venait de s'évanouir la chance la plus sérieuse d'arracher Aurore à l'échafaud.

Bibi marchait à pas pressés, comme un homme qui perd la tête et ne sait plus quel parti prendre.

Il chemina ainsi, entraînant toujours Polyte, jusqu'à la rue de la Sourdière et ne s'arrêta qu'à l'entrée de ce cabaret qui avait arboré cette sinistre enseigne :

« Au Rasoir National ».

– Entrons ici, dit-il, nous réfléchirons... nous verrons...

Le cabaret était désert.

LVI

Polyte attendait avec anxiété que Bibi s'expliquât ; mais Bibi gardait le silence.

Seulement son visage, bouleversé tout à l'heure, se tranquillisait peu à peu et revenait insensiblement à cette sérénité qui est l'apanage des hommes forts.

Enfin, après un long silence que Polyte n'osa interrompre, Bibi releva tout à fait la tête :

– Écoute, dit-il, ce que je veux tenter et qui réussira peut-être, qui réussira certainement, si nous ne manquons ni de courage ni d'adresse, ne peut pas s'exécuter avant la nuit prochaine.

– Ah !

– Nous avons donc du temps devant nous et nous pouvons y réfléchir à l'aise, moi du moins.

– Pourquoi vous tout seul ? demanda Polyte.

– Parce que la meilleure idée est comme la meilleure eau-de-vie, il ne faut pas la verser d'avance, sans cela elle s'évente. D'ici à ce soir, je vais tout préparer et prendre les renseignements dont j'ai besoin.

– Mais ce soir…

– Ce soir, je te dirai ce que j'ai imaginé. Il est inutile que je t'en parle auparavant. Mon plan, du reste, n'est pas complètement arrêté.

Et Bibi se versa à boire, comme s'il eût cherché des inspirations au fond de son verre.

Puis après un nouveau silence :

– Nous ne sommes pas assez de nous deux, fit-il.

– Oh ! dit Polyte avec un accent d'orgueil qui semblait révéler le sentiment de sa force.

– Tu connais le bossu mieux que moi, toi ?

– Benoît ?

– Oui.

– Certainement, je le connais. C'est un garçon qui n'est ni bête ni maladroit.

– Et qui est dévoué à la demoiselle ?

– Jusqu'à la mort, vous le savez bien.

– Eh bien ! nous l'emmènerons.

– Mais où ?

– Tu le sauras ce soir.

Et Bibi se leva.

– Tu n'as donc rien à faire jusqu'à ce soir ? dit-il.

– Faut-il aller chercher le bossu à son chantier du port ?

– Non, pas maintenant. Nous le retrouverons ce soir rue du Petit-Carreau, chez la blanchisseuse.

– Comme vous voudrez. Où nous retrouverons-nous ?

– Ici, à cinq heures, si tu veux.

– C'est bien, dit Polyte, je vais vous attendre.

Il avait désormais confiance en Bibi.

Le désespoir que l'homme de police avait témoigné en trouvant le capitaine privé de sa raison lui avait montré que désormais il était acquis à la cause d'Aurore. Polyte avait, du reste, ce calme intelligent du Parisien qui se place tout de suite à la hauteur des événements, les envisage avec intrépidité et fait face au danger de pied ferme.

Bibi s'en alla. Où allait-il ? Polyte ne le lui demanda point, et il l'attendit, au « Rasoir National », environ trois heures. Enfin, Bibi revint.

– Je sais tout ce que je voulais savoir, lui dit-il.

– Bon.

– Et pour peu que le guignon ne s'en mêle pas, nous ferons de la belle besogne cette nuit. Viens.

– Nous allons rue du Petit-Carreau ?

– Oui.

Polyte suivit Bibi et ils se mirent en route.

* *

*

Comme on l'a vu, la mère Simon Bargevin avait envoyé Zoé en course avant d'aller elle-même faire ses petites provisions pour le repas du soir, laissant Jeanne toute seule à la maison. Zoé, depuis le matin, avait son idée.

Elle avait sauté sur son panier avec un empressement sauvage, et s'était dit, en descendant la pente rapide de la rue :

– Le père Bibi est un farceur. Je saurai bien me passer de lui.

La haine sauvage qui emplissait le cœur de la petite fille la grandissait au moral et au physique et décuplait son intelligence et ses forces. Zoé ne flâna pas en route. En cinq minutes elle fut dans la rue du Cadran, et se dirigea vers une lanterne rouge qui indiquait le bureau du commissaire.

Aujourd'hui, le commissaire de police est un magistrat généralement sérieux et grave, qui n'accueille jamais une déposition légèrement, et Zoé aurait peut-être été éconduite sans qu'on l'écoutât. Mais en ce temps-là, où la délation jouait un grand rôle, la police se recrutait un peu partout, et on prenait, pour faire ce métier, qui on pouvait.

Le bureau du commissaire était une échoppe située au rez-de-chaussée au fond de la cour.

Un homme vêtu d'une carmagnole, coiffé d'un bonnet rouge, était assis, la plume à l'oreille, devant une table.

Deux autres hommes, pareillement vêtus, mais ayant en outre un sabre nu au côté étaient à demi couchés sur une banquette auprès de la table.

Zoé tourna le bouton de la porte et entra avec audace.

L'homme à la carmagnole leva les yeux.

– Qu'est-ce que veut cette enfant ? dit-il.

– Citoyen, répondit Zoé avec l'aplomb de l'enfant de Paris, est-ce vous qui êtes le commissaire ?

– Oui, ma petite. Qu'est-ce que tu veux ?

– Citoyen, reprit Zoé sans se déconcerter, je m'appelle Zoé et je suis ouvrière chez la citoyenne Simon Bargevin, rue du Petit-Carreau, n° 7.

– Qu'est-ce qu'elle fait, ta patronne ?

– Elle est blanchisseuse.

– Et c'est elle qui t'envoie ?

– Oui, citoyen.

Zoé parlait avec une telle assurance que le commissaire lui dit :

– Quel âge as-tu donc, petite ?

– Dix-huit ans.

Zoé mentait de cinq années, mais, nous l'avons dit, elle avait le physique des enfants souffreteux, qui n'ont pas d'âge.

– Et que veut-elle, ta patronne ?

– Elle a une aristocrate chez elle, et comme elle est bonne patriote, elle m'a recommandé de la venir dénoncer.

À ce mot d'aristocrate, le commissaire respira comme respire une bête fauve à l'odeur d'une proie.

– Ah ! ah ! dit-il, parle donc, ma petite.

– Je suis venue pour ça, dit Zoé.

Alors le petit monstre, avec un calme effrayant, avec une audace sans pareille, inventa tout un roman en quelques mots.

Elle raconta qu'une jeune fille s'était présentée chez la mère Simon Bergevin, se donnant pour une ouvrière sans ouvrage, et qu'elle avait été recueillie ; mais que bientôt sa patronne avait reconnu, tant à la blancheur de ses mains qu'à des papiers que possédait la jeune fille, que c'était une ci-devant, et qu'elle ne voulait pas se compromettre plus longtemps en lui donnant asile.

Le commissaire écrivit tout ce que lui dit Zoé, jusqu'au nom de Jeanne et jusqu'à son signalement que la petite misérable lui donna très exactement.

Puis, quand ce fut fini, il lui dit :

– Tu peux t’en aller et dire à ta patronne d’être tranquille. On la débarrassera de ce gibier de guillotine.

Ce mot fit tressaillir Zoé d’une sombre joie.

– Ça sera-t-y bientôt, au moins ? dit-elle.

– Mais tout de suite, fit le commissaire.

Zoé se leva, reprit son panier qu’elle avait laissé à la porte, le passa à son bras et s’en alla toute joyeuse, en murmurant :

– Au moins, si le capitaine sauve l’autre, il ne sauvera pas celle-là !...

Et Zoé songea alors à faire les courses de sa patronne et à rendre le linge qu’elle portait comme si de rien n’était et qu’elle ne fût sortie que pour cela. Et elle traversa la rue du Cadran juste au moment où le fiacre mystérieux qui avait pour mission de suivre le comte Lucien des Mazures quittait le coin de cette même rue.

LVII

C'était avec une volupté infernale que le petit monstre pensait qu'on allait venir arrêter Jeanne et qu'elle se repaîtrait à l'aise de ses larmes et de ses cris de désespoir.

Quant à ce qui lui arriverait ensuite, Zoé n'y pensait pas. Elle ne songeait qu'à sa vengeance. La porte de la boutique était grande ouverte. Zoé ne vit ni Jeanne, ni la mère Simon. Où était Jeanne ? Zoé eut un battement de cœur. On l'avait peut-être arrêtée déjà.

Comme elle admettait cette hypothèse, la mère Simon entra précipitamment dans la boutique :

– Tu n'as pas vu Jeanne ? dit-elle.

– Non, dit Zoé qui avait tout son aplomb, je rentre à la minute.

– Jeanne ! Jeanne ! répéta la mère Simon toute tremblante en s'approchant de la soupente.

Jeanne ne répondit pas. La blanchisseuse ouvrit la porte qui donnait de l'arrière-boutique dans la cour. Jeanne avait disparu.

– Ils l'ont déjà arrêtée ! pensait Zoé.

Tout à coup, une voisine entra dans la boutique :

– Hé ! mère Simon, dit-elle, vous cherchez votre ouvrière ?

– Oui, répondit la blanchisseuse qui était dominée par de sinistres pressentiments.

– Ah bien ! elle est loin d'ici, dit la voisine.

Le cœur de Zoé battit plus vite, et la blanchisseuse, éperdue, murmura :

– Qu'est-ce que vous voulez donc dire ?

– Elle vient de partir.

– Qui, Jeanne ?

– Oui, en fiacre... J'étais sur le pas de ma porte... j'ai bien vu la chose...

– Jeanne... partie... en fiacre !... disait la mère Bargevin à demi-folle.

– Avec un homme qui la portait dans ses bras.

La mère Simon jeta un cri.

– Amour de commissaire ! pensait Zoé, il n'a pas perdu de temps... C'est égal, j'aurais voulu être là...

La blanchisseuse avait peur de comprendre. Elle était tombée sur une chaise, les yeux éteints, sans voix et les bras ballants.

– Mon Dieu ! s'écria la voisine, elle se trouve mal !

Cette voisine était une épicière.

– Je cours chercher une goutte d'arnica, dit-elle en s'élançant au dehors.

Et comme elle traversait la rue, deux hommes entrèrent dans la boutique. C'étaient Simon Bargevin et Benoît.

Simon vit sa femme pâle, tremblante, prête à s'évanouir...

– Tonnerre ! s'écria-t-il, qu'y a-t-il donc encore ?

Benoît jeta un cri :

– Jeanne, où est Jeanne ? dit-il.

– Elle est partie, dit Zoé.

– Partie !

– On l'a emmenée !...

Benoît, eut un rugissement de bête féroce.

Il voulut s'élancer au dehors, criant :

– Par où l'a-t-on emmenée ?... Oh ! il faudra qu'on me la rende !...

Mais un homme lui barra le passage et le força à rentrer. C'était Polyte. Polyte était suivi de Bibi.

Bibi avait compris d'un coup d'œil la situation.

Jeanne n'était plus là. Qui donc l'avait enlevée ?

Et Bibi s'écria :

– Silence ! entrez tous, et laissez-moi fermer la porte !

Puis, la porte fermée, il dit à Polyte :

– Mets-toi devant et ne laisse entrer personne !

Zoé commençait à avoir peur.

Jamais elle n'avait vu le père Bibi en colère.

Bibi dit à la mère Simon :

– Que s'est-il passé ? où est votre ouvrière ?

– Enlevée !... balbutia la pauvre femme.

– Par qui ?...

– Je ne sais pas... par un homme...

– L'avez-vous vu ?

– Non. Quand je suis rentrée, elle était sortie.

– Il ne s'agit pas de perdre la tête, dit Bibi.

Et il posa une main sur l'épaule de Zoé, frissonnante.

– Tu en sais plus long, toi, moucheronne, dit-il, et tu vas parler.

– Je ne sais rien, balbutia l'enfant, toute pâle.

Bibi la prit par le bras, la poussa dans l'arrière-boutique, et dit à Benoît :

– Viens avec moi, nous allons la faire parler.

– Mais je ne sais rien, dit l'enfant en se débattant.

L'arrière-boutique, on le sait, servait de cuisine au pauvre ménage. Bibi vit un grand couteau sur une table et s'en empara.

– Nous n'aurons pas besoin du bourreau pour te couper la tête, dit-il à Zoé.

Et il brandit le coutelas. Zoé épouvantée tomba à genoux.

– Je dirai tout ! fit-elle.

– Ah ! tu parleras ?

– Oui.

– C'est toi qui as dénoncé Jeanne ?

– Oui.

– Quand ?

– Il y a une heure.

– À qui l'as-tu dénoncée ?

– Au commissaire de la rue du Cadran.

En voyant Zoé tomber à genoux, le père Simon était accouru ; il écoutait, la sueur au front.

– Ah ! la petite misérable ! disait-il. J'aurais dû m'en douter.

Mais à peine Zoé avait-elle prononcé le nom du commissaire, que le visage de Bibi s'était éclairci tout à coup.

– Ne vous désolez pas, s'écriait-il. Jeanne n'est pas perdue. Je connais le commissaire, c'est un de mes amis. Il nous la rendra.

Et il allait s'élancer vers la porte pour courir chez le commissaire, qui était, du reste, une de ses créatures, lorsque la situation se compliqua soudain d'une façon inattendue. On frappait à la porte extérieure, devant laquelle Polyte s'était placé.

Une voix disait :

– Au nom de la loi et de la nation !

– Ouvrez ! dit Bibi.

La porte ouverte, l'homme à la carmagnole que Zoé avait vu dans le bureau de la rue du Cadran se montra, suivi de ses deux acolytes. Mais à la vue de Bibi, il fit un pas en arrière. Bibi était son supérieur dans cette mystérieuse armée de la police dont il était, lui, un agent subalterne.

– Qu'est-ce que tu veux, citoyen Musot ? dit Bibi.

Et l'homme de police était devenu calme au milieu de tous ces visages bouleversés.

– Je viens arrêter une aristocrate, répondit le commissaire.

Bibi jeta à ceux qui l'entouraient un regard qui voulait dire :

– Que personne ne dise un mot ! Je réponds de tout.

Puis, s'adressant au commissaire :

– Tu viens trop tard, citoyen, dit-il, le coup est fait.

– Elle est arrêtée ?

– Oui.

– Par qui ?

– Par moi, et depuis une heure.

Le commissaire, en voyant Bibi chez la blanchisseuse, ne douta pas un seul instant de la véracité de ses paroles. Aussi lui fit-il ses excuses et se retira-t-il sur-le-champ.

Alors Bibi murmura :

– Je n'y comprends absolument plus rien.

Et comme il disait cela, on frappa de nouveau à la porte que le commissaire avait refermée en s'en allant.

Polyte ouvrit.

Un homme qui portait sur sa carmagnole brune une petite plaque de cuivre entra en disant :

– C'est bien ici que demeure la citoyenne Bargevin ?

– Oui, répondit Simon.

Alors cet homme, qui n'était autre qu'un commissionnaire, tira de sa poche un papier qu'il tendit en disant :

– Une jeune fille qui passait dans la rue Montmartre en voiture m'a remis cela pour vous.

Ce papier était ouvert. On avait écrit dessus quelques mots au crayon.

Bibi s'en empara et lut :

« Ne vous tourmentez pas. Je ne cours aucun danger. Vous aurez une lettre demain.

» Jeanne. »

Cette lettre arracha un cri de joie à tout le monde et Benoît dit :

– Ah ! c'est bien son écriture.

Cependant Bibi fronçait le sourcil :

– Il y a quelque chose là-dessous, murmurait-il.

Puis, s'adressant à Benoît :

– Polyte et moi, dit-il, nous avons besoin de toi.

Et comme Benoît, Polyte et Bibi partaient pour cette mystérieuse expédition que l'homme de police considérait comme le dernier effort qu'on pût tenter pour sauver Aurore, Simon Bargevin prit Zoé par les épaules et la poussant vers la porte :

– Va-t'en, petite misérable ! dit-il. Nous t'avons élevée, nous t'avons donné du pain... mais c'est fini...

Et il la jeta toute frissonnante au milieu de la rue, ajoutant :

– Va te faire pendre ailleurs...

LVIII

Bibi n'avait pas encore dit un mot de son projet à ses deux compagnons qui étaient arrivés tous trois au bout de la rue Montorgueil. Là, Bibi héla un fiacre qui passait à vide. Il n'y avait pas beaucoup de voitures de places alors, mais le peu qu'il y avait avait plus de chômage que de travail. On préférait généralement aller à pied que passer pour un aristocrate.

Bibi monta donc dans le fiacre avec ses deux compagnons. Puis il dit au cocher :

– Nous allons à Antony. Il y a deux écus de six livres au bout du chemin et une bouteille de vin par-dessus le marché.

– Nous allons chez la citoyenne Antonia ? dit Polyte.

– Oui, et comme tu as passé trois ou quatre jours chez elle...

– Oh ! soyez tranquille, je suis au courant des habitudes de la maison.

– C'est bien pour cela que je t'emmène.

Benoît voulut parler.

– Écoute bien, mon garçon, lui dit Bibi, nous allons tenter un suprême effort pour sauver les deux demoiselles ; par conséquent, nous n'avons pas le temps de te donner des explications.

Benoît se tut.

Alors Polyte poursuivit :

– La maison, comme vous savez, est au milieu des champs.

– Oui, j'y suis allé.

– Il y a cinq domestiques ; deux femmes et trois hommes.

– Bon ! ça fait trois contre trois. As-tu un moyen de pénétrer dans la maison ?

– Je sais un soupirail de cave qui prend jour sur le jardin, et qui est assez large pour qu'un homme mince ; comme moi puisse y passer.

– Fort bien.

– Une fois dans la cave, rien n'est plus facile que de faire sauter une serrure et entrer ensuite dans la maison. Seulement, il nous faudrait un ciseau à froid ou un tourne-vis.

– J'ai tout cela, dit Bibi.

Et il ouvrit son carrick, et Polyte vit un petit sac de serge verte qu'il avait suspendu à la ceinture, et qui paraissait renfermer divers outils.

– La cuisine communique avec le vestibule, poursuivit Polyte.

– Et les domestiques, où couchent-ils ?

– Le cocher a sa chambre dans les communs, au-dessus de l'écurie, par conséquent en dehors de la maison.

– Et le valet de chambre ?

– Tout en haut, dans les combles.

– Et le jardinier ?

– Oh ! le jardinier n'est pas à craindre.

– Pourquoi ?

– Parce qu'il a une bonne amie au village et qu'il s'esquive tous les soirs.

– Et les deux femmes ?

– La cuisinière est la femme du valet de chambre.

– Et l'autre ?

– La femme de chambre couche dans un cabinet à côté de la citoyenne Antonia. C'est d'elle que je me méfierais le plus, car c'est une fille qui n'a pas froid aux yeux.

– C'est une drôle de maison, celle-là ! on y dort toute la journée et l'on y veille toute la nuit.

– Oui, quand le citoyen X... y vient.

– Il y vient tous les soirs.

– Ce soir, il n'y viendra pas.

– Comment le savez-vous ?

– J'ai pris mes renseignements.

– Ah !

– Le citoyen X... et la citoyenne Antonia sont fâchés, depuis ce matin.

– Ils se remettront, c'est sûr.

– Certainement, dit Bibi. Mais le citoyen X... soupe à minuit, avec le citoyen Robespierre, chez la dame Sainte-Amaranthe.

– Alors, dit Polyte, ça va bien. Mais...

– Mais ? fit Bibi.

– Je vois bien un peu ce que nous allons faire, mais, je ne vois pas tout.

Un sourire glissa sur les lèvres de Bibi.

– Nous allons entrer dans la maison d'abord, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Ensuite nous parviendrons jusqu'à la citoyenne Antonia.

– Naturellement.

– Et puis ?

– Et puis, dit Bibi, il faudra qu'elle meure ou qu'elle nous rende les deux jeunes filles ; c'est pour cela que nous avons emmené Benoît. On n'est jamais trop de monde pour ces sortes d'expéditions.

– Avez-vous des armes, au moins ?

– J'ai mes deux pistolets qui ne me quittent ni jour ni nuit, et un poignard.

– Et moi, dit Polyte, j'ai mon couteau, ça me suffit.

– J'ai aussi le mien, fit Benoît.

Pendant qu'ils causaient ainsi, le fiacre roulait. Il arriva à la barrière.

Bibi tira de sa poche une carte jaune qu'il montra à l'officieux de municipaux qui gardait la porte.

– Passez ! lui dit-on.

Une fois dans la campagne, Bibi tira sa montre.

– Nous sommes partis trop tôt, dit-il. Il n'est pas neuf heures.

– Eh bien ! que faire ? dit Polyte.

– Souper d'abord, je meurs de faim.

– Je connais un cabaret à une demi-lieue d'ici, dit Polyte. Nous y trouverons du pain et du vin.

Un quart d'heure après, le fiacre s'arrêta à la porte du cabaret. Bibi paya le cocher et lui dit :

– Tu peux t'en aller. Nous avons un tout petit bout de chemin à faire à pied.

Et il entra dans le cabaret qui était désert, comme tous les bouchons de campagne, dont l'unique clientèle se compose de routiers et de marchands forains.

Bibi montra de l'argent et fut bien accueilli.

On leur fit une omelette au lard ; on leur apporta du vin et du pain et ils soupèrent.

Benoît seul ne mangeait pas et avait envie de pleurer.

– À combien sommes-nous de l'endroit où nous allons ? dit enfin Bibi en regardant Polyte.

– À une demi-lieue à travers champs.

– C'est bien.

Et Bibi remit sa montre dans son gousset répétant :

– Nous avons le temps.

Il était plus de dix heures du soir quand ils quittèrent le cabaret et se remirent en chemin. La nuit était noire, la terre boueuse ; mais Polyte s'orientait à merveille, et au bout d'une heure de marche, ils aperçurent au travers des arbres la silhouette confuse de la maison d'Antonia.

La maison était silencieuse et il n'y avait qu'une seule fenêtre éclairée. Encore cette lumière était faible et vacillante comme celle d'une veilleuse.

– La citoyenne est au lit dit Polyte.

Et Polyte, montrant le chemin, ils se mirent en marche. Bibi et Benoît pénétrèrent après lui dans le parc. Bibi avait ses pistolets à la main.

– Prenons cette allée, dit Polyte ; il ne faut pas passer devant les communs ; le cerbère pourrait entendre nos pas crier sur le sable et s'éveiller. Cette allée-ci n'est pas sablée, et puis nous sommes masqués par les arbres.

– Allons, dit Bibi.

Ce dernier avait été bien renseigné.

Le citoyen X... ne viendrait certainement pas, comme à l'ordinaire, car la maison était silencieuse, et une seule lumière brillait derrière les persiennes d'une fenêtre du premier étage.

C'était sans doute la veilleuse d'Antonia.

Les trois visiteurs nocturnes se glissaient le long des arbres et ne se démasquèrent que tout près de la maison.

– Donnez-moi vos instruments, père Bibi, dit alors Polyte.

– Les voilà.

– Peut-être bien que Benoît pourrait, à la rigueur, passer par le trou du soupirail, mais vous n'y passeriez pas, vous, vous êtes trop gros.

– Alors, comment entrerai-je ?

– Je vais descendre dans la cave. Vous autres, restez là derrière cet arbre.

– Bien.

– Une fois dans la cave, je pénétrerai, dans la cuisine, puis j'arriverai dans le vestibule et je vous ouvrirai la porte.

Et Bibi lui passa en bandoulière le petit sac d'outils.

– Tu trouveras dedans une mèche soufrée et un briquet, dit Bibi.

Polyte se glissa comme une couleuvre jusqu'au soupirail, se coucha à plat ventre et y entra à reculons.

Bibi et Benoît virent disparaître successivement ses jambes d'abord, puis son torse, puis sa tête...

Polyte était tombé dans la cave, sur la pointe des pieds, et le sable humide qui en jonchait le sol avait amorti le bruit de sa chute. Il se trouva alors dans les ténèbres.

Mais le briquet et la mèche soufrée eurent bientôt triomphé de l'obscurité, et, sa mèche à la main, Polyte s'orienta. Il était dans ce qu'on appelle vulgairement la cave aux vins fins.

Il fit d'un coup de marteau sauter le goulot d'une bouteille poudreuse et se mit à boire à la régalade.

– Voilà, se dit-il, en la jetant ensuite à moitié vide, de quoi me mettre du courage au ventre.

Et il se dirigea vers la porte. La porte qui s'ouvrait sur l'escalier était fermée à un tour seulement.

Polyte avait été voleur et les serrures n'avaient que peu de mystères pour lui. Le sac de Bibi renfermait ce précieux outil qu'on appelle un rossignol.

Polyte jugea inutile de faire sauter la gâche. Le rossignol lui suffisait du moment qu'il n'y avait qu'un tour de clef, et ce fut l'affaire de quelques secondes.

Cette porte ouverte, Polyte se trouva dans l'escalier qui montait à la cuisine. Il marchait sur la pointe du pied ; mais comme il faisait encore trop de bruit, il ôta ses souliers et les laissa dans la cuisine.

De la cuisine, il monta dans le vestibule, abritant sa mèche contre le vent. Seulement, il avait remis le marteau dans le sac de serge, et il tenait son couteau à la main.

Mais comme il traversait le vestibule pour aller ouvrir la porte il s'arrêta tout à coup. Un bruit se faisait en haut de l'escalier et un pas léger effleurait les marches.

Polyte souffla sa mèche qui s'éteignit.

Puis il se colla contre le mur, son couteau à la main.

La clarté devint plus vive, les pas plus distincts, et Polyte vit alors la femme de chambre, celle qui, disait-il, n'avait pas froid aux yeux, qui descendait tranquillement un bougeoir à la main.

Le bougeoir ne projetait autour de lui qu'un cercle de lumière assez restreint, hors duquel se trouvait Polyte.

Celui-ci pouvait voir la camérière, et le calme visage de celle-ci témoignait qu'elle ne soupçonnait même pas sa présence. Elle arriva au bas de l'escalier et passa à trois pas de Polyte immobile.

Soudain celui-ci bondit comme une bête fauve, la prit à la gorge d'une main, lui mit de l'autre la pointe de son couteau sur la poitrine et dit tout bas :

– Si tu pousses un cri, tu es morte !

Cela s'était fait si rapidement qu'à peine une exclamation étouffée était sortie de la gorge serrée de la camérière.

Mais le bruit de cette exclamation avait été couvert par celui du bougeoir qui, lui échappant des mains, était tombé sur les dalles du vestibule et s'était brisé.

Et Polyte serrant toujours la camérière à la gorge et la menaçant de la tuer si elle criait, se trouva avec elle plongé de nouveau dans les ténèbres.

LIX

Pour expliquer les événements qui vont suivre, il est nécessaire de nous reporter au moment où la citoyenne Antonia, déguisée en bohémienne, était sortie précipitamment de l'hôtel de Champagne et Picardie, avait gagné le coin de la rue de l'Arbre-Sec et était remontée en voiture.

Un homme, on s'en souvient, l'attendait dans le fiacre, et cet homme n'était autre que le citoyen X...

Antonia l'avait regardé avec dédain.

– Je ne fais jamais mieux mes affaires, lui avait-elle dit, que lorsque je les fais moi-même.

Le citoyen X... avait poussé un gros soupir.

Il avait besoin d'argent ce jour-là, et la citoyenne Antonia ne paraissait pas en belle humeur.

– Vous m'en voulez donc bien ? avait-il hasardé timidement.

– Oui, répondit-elle, je vous en veux d'être un imbécile.

Le citoyen X..., qui était aimé pour lui-même, crut alors qu'il pouvait jouer l'éternelle scène du « Dépit amoureux ».

Il commença par bondir ; puis, voyant que la citoyenne Antonia ne s'en préoccupait guère, il essaya d'une querelle. La querelle ne lui réussit pas davantage.

Antonia ne paraissait pas s'apercevoir qu'il était dans le fiacre qui roulait toujours, pendant ce temps, vers la barrière d'Enfer.

Un peu avant la barrière, Antonia lui dit brusquement :

– J'espère que nous allons nous quitter là !

– Nous quitter !

Et le citoyen X... la regarda amoureusement et voulut mettre un bras autour de sa taille.

Elle le repoussa brusquement.

– Sans doute, dit-elle, nous allons nous quitter là et vous allez descendre. Ne faut-il pas, d'ailleurs, que vous alliez à la Convention ?

– Mais enfin, dit le citoyen X..., me direz-vous ce que vous avez fait ?

– À l'hôtel de Champagne ?

– Oui.

– J'ai dit la bonne aventure au capitaine. Vous pensez bien que je ne me suis pas habillée en bohémienne pour autre chose.

– Eh bien ! que lui avez-vous prédit ?

– Je l'ai rendu fou.

– Fou !

– Oui, il l'est complètement, et il le sera pendant huit ou dix jours, n'ayant ni la mémoire du passé, ni le sentiment du présent.

Par conséquent, il ne se souviendra même pas d'Aurore, et ce n'est pas lui qui demandera sa grâce à la Convention.

– Mais comment l'avez-vous rendu fou ?

– C'est mon secret.

Antonia parlait d'une voix brève, sifflante, dédaigneuse.

– Mais descendez donc, fit-elle.

– Soit, dit le citoyen X..., et... ce soir ?

– Pas plus ce soir que demain, répondit-elle.

– Plaît-il ?

– Écoutez bien, reprit-elle ; je romps avec vous, au moins pour le moment, et je vous défends de franchir le seuil de ma maison.

– Antonia...

– Jusqu'au jour où sera tombée cette tête que je vous demandais et que vous n'avez pas su me donner.

– Et... ce jour-là ?

– Je vous pardonnerai peut-être.

Elle parlait avec une froide résolution, et le citoyen X... comprit qu'il essayerait inutilement de la fléchir.

– C'est bien, dit-il, je vais m'occuper de cette affaire, et j'espère que mon exil ne sera pas long.

Puis il essaya de baiser la main d'Antonia. Mais elle le repoussa encore.

Le citoyen X... était donc descendu du fiacre, et il avait repris le chemin de la rue Saint-Honoré le cœur plein de colère. Il avait besoin d'argent ; ses créanciers, peu endurants, le menaçaient de faire du tapage, et il sentait bien que le coffre de la citoyenne Antonia lui serait fermé jusqu'à l'heure où il aurait reconquis ses bonnes grâces.

Au lieu d'aller à la Convention, le citoyen X... était donc rentré chez lui, et là sa colère avait éclaté comme une tempête.

– Je la ferai guillotiner ! murmurait-il en frappant le parquet du pied avec violence.

Tout à coup des pas s'étaient arrêtés sur le palier, puis sa sonnette avait tinté.

Le citoyen X..., dont l'officieux était sorti était allé ouvrir lui-même.

Alors il s'était trouvé en présence de Bibi.

Bibi sortait du cabaret qui portait pour enseigne : « Au Rasoir national », et dans lequel il avait laissé Polyte.

Bibi pensait bien que ni la citoyenne Antonia ni le citoyen X... ne se doutaient qu'il eût passé dans le camp ennemi, c'est-à-dire qu'après avoir fait arrêter Aurore il songeait à la sauver.

Et Bibi, qui avait déjà son idée, venait pour savoir en juste ce que ferait le soir le citoyen X... et s'il irait à Palaiseau.

La vue de l'homme de police avait calmé quelque peu l'irritation du citoyen X...

Puis il s'était ouvert à lui de sa brouille avec Antonia et Bibi s'était mis à rire en lui disant :

– Tout cela n'est pas très sérieux, et je vous promets que si vous suivez mon conseil, vous serez adoré demain.

– Quel est ce conseil ? avait demandé le citoyen X...

– Elle vous a défendu sa porte ?

– Oui.

– Mais elle vous attendra certainement ce soir.

– Vous croyez ?

– N’y allez pas, et, demain, avant midi, elle sera ici prête à faire tout ce que vous voudrez.

Bibi connaissait le cœur humain ; ce fut du moins l’avis du citoyen X... qui lui promit de faire ce qu’il lui conseillait.

En échange, Bibi lui assura que l’exécution d’Aurore ne serait retardée que de trois jours.

Et tandis qu’ils causaient, l’officieux du citoyen X... revint et remit à son maître une lettre :

– De la part du citoyen Robespierre, dit-il. Robespierre invitait son ami, le citoyen X..., à venir souper avec lui, ce soir-là, chez Mme de Sainte-Amaranthe, qu’il devait envoyer à l’échafaud, elle et toute sa famille, quelques jours plus tard.

– Tenez, dit le citoyen X... en montrant la lettre à Bibi, vous pouvez être certain, maintenant, que je n’irai pas chez la citoyenne Antonia.

Et Bibi s’en était allé, bien sûr que le citoyen X... ne viendrait pas, la nuit suivante, le déranger dans ses projets.

* *

*

Or, Bibi avait dit vrai, jusqu’à un certain point.

Après avoir renvoyé et congédié son amant, la citoyenne Antonia s’était repentie. Cette femme qui, toute sa vie, avait servi les amours des autres, était devenue elle-même une tigresse amoureuse.

Elle aimait avec fureur, avec frénésie, et sans illusion du reste, cet homme qu’elle méprisait, car elle savait bien qu’il n’aimait, lui, que son argent.

En dépit de son triomphe, elle était assurée désormais de l'impuissance de Dagobert, et Antonia était donc revenue à Palaiseau de fort méchante humeur.

Puis elle s'était dit que le citoyen X... ne se tiendrait peut-être pas pour battu, et qu'il reviendrait à la charge.

Elle avait passé la soirée à l'attendre.

Le citoyen X... n'était pas venu.

Alors elle s'était mise au lit ; mais comme on le pense bien, elle n'avait pas fermé l'œil.

Tandis que tout le monde dormait à la villa, elle se tournait et se retournait convulsivement sur son lit.

On frappa à la porte.

– Entrez ! dit-elle d'une voix dont elle essayait de maîtriser l'émotion.

Alors la porte s'ouvrit.

Et, à la clarté de la veilleuse qui brûlait sur la table de nuit, Antonia, stupéfaite, aperçut Bibi, l'homme de police, et Polyte, le gamin de Paris à qui elle avait donné l'hospitalité.

– Que voulez-vous ? s'écria-t-elle effrayée.

– Citoyenne, répondit. Bibi de sa voix la plus aimable, nous vous apportons des nouvelles du citoyen X... que j'ai vu tout à l'heure.

Il entra le premier, et Polyte, qui le suivait, referma la porte et poussa le verrou.

LX

La citoyenne Antonia avait vu Bibi une seule fois, le jour où il était venu, de la part du citoyen X..., prendre ses instructions. Mais elle le reconnut parfaitement.

Cet homme avait arrêté Aurore. Qu'avait-elle à craindre de lui, elle qui l'avait généreusement payé ? Et cependant, elle éprouva une vague inquiétude, laquelle s'augmentait encore de la présence de Polyte.

– Je vois que vous ne me reconnaissez pas, citoyenne, dit Bibi.

– Parfaitement, répondit-elle. C'est vous qui êtes l'homme de police.

Bibi s'inclina.

– Pourquoi venez-vous à pareille heure ? demanda Antonia toujours émue.

Elle s'était réfugiée derrière les rideaux de son alcôve et elle passait à la hâte une robe de chambre.

– Madame répondit Bibi, je pensais bien que vous ne dormiez pas.

– Et vous... venez... de la part du citoyen X...

– Oui et non.

– Que voulez-vous dire ?

Et Antonia écarta les rideaux et se montra debout et enveloppée dans les plis d'une robe de couleur écarlate.

– Cela vous va bien ! dit Bibi.

– Insolent ! murmura Antonia stupéfaite de cette familiarité.

– Quand je vous dis, poursuivit Bibi sans se déconcerter, que je vous apporte des nouvelles du citoyen X..., je ne mens pas. Je l'ai vu aujourd'hui.

– Ah !

– Il ne viendra pas. Il soupe avec Robespierre.

– Et il vous envoie me le dire ?

– Non, dit sèchement Bibi.

– Alors, que venez-vous faire ici ?

– Causer un brin avec vous.

– Et... cet homme ?

Et Antonia montra Polyte qui se tenait immobile et muet devant la porte.

– Je vois que vous ne me reconnaissez pas non plus, citoyenne, dit Polyte.

– Parfaitement, dit-elle.

– C'est moi qui ai sauvé la demoiselle hier matin en disant qu'elle était enceinte, poursuivit Polyte avec non moins de sang-froid que Bibi.

– Misérable !

– Pas de gros mots, citoyenne, dit Bibi.

– Mais que me voulez-vous donc ? s'écria Antonia dont l'inquiétude augmentait visiblement.

– Si vous voulez bien nous écouter, vous le saurez.

– Où est ma femme de chambre ?

Et Antonia allongea la main vers un cordon de sonnette.

– Oh ! ce n'est pas la peine, dit Bibi ; elle ne montera pas.

Nous avons là-bas un troisième compagnon, répéta-t-il, faisant allusion à Benoît, qui la tient en respect et lui planterait son couteau dans la poitrine si elle essayait de crier. Antonia frissonnante, voulut jeter un cri.

Bibi prit un pistolet à sa ceinture.

– Si vous appelez, dit-il, je vous tue !

Devant, cette menace de mort, Antonia demeura muette.

Alors Bibi s'approcha d'elle :

– Nous ne voulons pas faire de bruit, dit-il, et si vous êtes raisonnable, il ne vous arrivera aucun mal.

– Nous sommes de bonnes gens, ajouta Polyte d'un ton railleur.

Antonia savait Polyte capable de tout. En outre, elle ne se faisait pas d'illusions sur les gens de police, lesquels, avait-elle entendu dire, se recrutaient parmi les voleurs la plupart du temps.

– Ces gens-là, pensa-t-elle, viennent pour me dévaliser.

Aussi, regardant Bibi :

– C'est de l'argent que vous voulez ? dit-elle.

– Non, répondit Bibi.

– Alors que voulez-vous ?

– Vous prier d’écrire une lettre.

– À qui ?

– Au citoyen X...

Antonia le regardait avec stupeur.

– Une petite lettre que je vais vous dicter.

Et Bibi tira sa montre, ajoutant :

– Citoyenne, il est minuit et demi ; je vous donne cinq minutes de réflexion.

– Mais que voulez-vous donc que j’écrive ?

Et Antonia regardait, éperdue, ces deux hommes qui tenaient sa vie entre leurs mains.

Bibi lui désigna du doigt une table qui se trouvait dans un coin de la chambre à coucher.

Il y avait sur cette table du papier, des plumes et de l’encre.

– Asseyez-vous là, dit l’homme de police, et écrivez.

Antonia résistait encore.

– Vous n’avez plus que trois minutes, dit-il.

Et il jouait négligemment avec la batterie de son pistolet :

– Mais que voulez-vous donc que j’écrive ? répéta Antonia.

– Vous allez bien voir, dit Bibi.

Son sang-froid avait quelque chose de si menaçant, son regard exerçait une fascination si étrange, que la citoyenne Antonia se sentait dominée complètement.

Elle s’assit donc devant la table, prit la plume et attendit.

Alors Bibi vint s'appuyer sur le dossier de la chaise, prit une pose pleine d'insouciance, un ton léger et quelque peu railleur, et dit :

– Ce pauvre citoyen X... vous l'avez laissé dans un état d'exaspération très grande, madame.

Antonia le regarda d'un air qui signifiait :

– Qu'est-ce que cela peut donc vous faire, et de quoi vous mêlez-vous ?

Bibi poursuivit :

– Il est juste que vous lui écriviez quelques bonnes paroles.

La terreur d'Antonia se nuançait se surprise.

Pourquoi donc cet homme, qui la menaçait de mort, lui parlait-il du citoyen X... et voulait-il qu'elle lui écrivît des douceurs ?

– Car, peut-être, poursuivit Bibi, ne savez-vous pas tout, citoyenne.

Antonia le regardait toujours.

– Le citoyen X... a un besoin absolu de dix mille livres, et si vous ne l'aviez pas rudoyé...

Un sourire de mépris glissa sur les lèvres d'Antonia.

– Ah ! dit-elle, je comprends tout, maintenant.

– Vous croyez ?

– C'est lui qui vous envoie ?

– Soit, dit Bibi, admettez-le un moment et prenez la plume.

– J'attends, répondit Antonia, qui crut dès lors que c'était quelque reconnaissance d'argent, qu'on allait exiger d'elle.

Bibi dicta.

« Mon bien cher ami.

« J’ai été un peu vive avec vous ce matin ».

Antonia écrivit, puis elle leva la tête :

– Ah ! vous savez cela ? dit-elle.

– Dame, répondit Bibi, est-ce que les gens de mon métier ne savent pas tout ? Vous êtes excusable, du reste, citoyenne.

– En vérité !

– Vous aviez repris votre ancien costume de bohémienne, et cela vous allait, du reste, à ravir.

Antonia fit un brusque mouvement.

– Ah ! vous savez encore cela ? dit-elle.

– Et je sais même que ce pauvre capitaine Dagobert est fou.

Antonia regardait cet homme avec épouvante.

– Mais écrivez donc, citoyenne, dit-il.

Et il dicta :

« Cependant, mon ami, je n’ai pas cessé de vous aimer, et je ne demande qu’à vous pardonner ; j’ai même deviné que vous aviez besoin d’un petit service et que vingt mille livres ne vous déplairaient pas. »

– Ah ! fit Antonia en levant la tête, c’est vingt mille livres, à présent !

– Mais continuons donc, citoyenne !

Et Bibi poursuivit :

« Je vais vous donner un moyen de réparer vos torts, d'être aimable et de me voir arriver demain matin chez vous avec ce que vous ne m'avez pas demandé, mais ce que je vous offre. »

Antonia ne levait plus la tête. Elle écrivait de son écriture la plus nette.

Qu'était-ce pour elle que vingt mille livres ?

Et elle se disait à part elle :

– Ces gens-là pourraient m'assassiner, et je suis à leur merci. Vingt mille livres ; mais c'est pour rien.

– Après ? fit-elle dédaigneusement.

« Ce matin, poursuivit Bibi, je voulais la mort de la belle Aurore ; mais je suis capricieuse comme toutes les femmes, et ce soir, je change d'avis... »

À ces mots, Antonia se leva tout effarée.

– Que dites-vous ? s'écria-t-elle, que voulez-vous de moi ? Est-ce-le citoyen X... qui...

Bibi partit d'un éclat de rire.

– Ah çà ! dit-il, je vous croyais plus intelligente et plus perspicace, citoyenne. Vous n'avez donc pas compris ce que nous voulions, ce jeune homme et moi ?

Et il montrait Polyte toujours calme.

– Mais que voulez-vous donc ? s'écria-t-elle frémissante.

– Nous voulons sauver Aurore, répondit Bibi, ou si elle doit mourir, ce n'est pas vous qui vous en réjouirez, car vous serez morte avant elle.

Ce disant, il plaça son pistolet à la hauteur du front d'Antonia devenue livide !...

LXI

Bibi répéta :

– Mais écrivez donc, citoyenne.

– Que voulez-vous que j'écrive ? demanda-t-elle éperdue.

– Voyons, je vais vous expliquer la situation.

Et Bibi continua avec calme :

– Hier encore, vous vouliez faire guillotiner Mlle Aurore des Mazures.

– Je le veux aujourd'hui encore ! dit-elle.

– Non, vous ne le voulez plus.

– Oh ! par exemple !

– Vous ne le voulez plus, continua Bibi, parce que cela nous serait désagréable à Polyte et à moi, et que vous tenez à nous faire plaisir.

Parlant ainsi, Bibi jouait toujours avec la batterie de son pistolet. Et comme Antonia ne paraissait point se décider :

– Citoyenne, dit-il froidement, je vous donne cinq minutes.

Et il tira sa montre.

– C'est de trop, dit Polyte.

– Non, dit Bibi d'un ton moqueur, il y a des gens qui ne se décident pas facilement. Et puis, qui sait ? la citoyenne Antonia

hait peut-être si violemment Mlle Aurore, qu'elle préfère mourir elle-même plutôt que de la sauver.

– Mais…

Antonia regardait ces deux hommes et comprenait enfin qu'elle n'avait aucune merci à espérer.

Elle était entre leurs mains, et aucune puissance ne pouvait désormais l'en arracher.

Une larme de rage jaillit donc de ses yeux ; puis regardant Bibi :

– Dictez, dit-elle, j'écrirai.

Alors Bibi s'appuya sur le dossier du fauteuil où elle était assise.

– Je reprends, dit-il, votre lettre où vous l'avez laissée. Et il dicta :

« Vous le savez, mon ami, les femmes sont capricieuses. Hier, je voulais la tête d'Aurore ; c'est sa vie que je vous demande aujourd'hui. Rien ne vous est plus facile. Voyez Robespierre, voyez Danton. Un mot suffira pour ouvrir les portes de l'Abbaye.

« Ce soir, si vous le voulez, Aurore sera libre.

« Alors, écoutez-moi bien. Vous la remettrez aux mains de ce brave homme d'agent de police que vous appelez le père Bibi, et qui a ordre de la conduire en un lieu que je lui désignerai.

« Cela fait, montez en voiture, accourez ici, vous y trouverez votre amie, heureuse de vous revoir. »

Bibi s'arrêta.

La citoyenne Antonia écrivait d'une main fiévreuse, et l'on eût dit qu'elle cherchait, par l'irrégularité de son écriture, à faire

comprendre au citoyen X... qu'elle traçait cette lettre contre sa volonté et sous le coup d'une menace.

Mais Bibi avait sans doute prévu le cas où un soupçon traverserait l'esprit du farouche conventionnel.

Lorsque Antonia eut signé :

– Pardon, dit-il, toute lettre a un post-scriptum.

– Que voulez-vous dire ? demanda Antonia.

Et elle leva sur lui le regard de la vipère que le chasseur tient immobile et à demi écrasée sous son pied.

– Je vous répète, dit Bibi, que toute lettre a ou doit avoir un post-scriptum, surtout une lettre de femme.

– Ah !

– Écrivez donc. Et Bibi dicta :

« Je réfléchis que vous avez peut-être un besoin impérieux du petit service d'argent que vous me vouliez demander.

« Cet excellent père Bibi, qui s'en va à Paris et vous porte cette lettre, a mes pleins pouvoirs. Je lui remets, une traite sur la maison de banque allemande Fritz Waranger et Cie, où je touche mes revenus.

« À demain soir donc, cher ami. Je vais me mettre au lit et rêver de vous. »

Antonia comprenait que Bibi la tenait.

Cependant elle essaya de lutter encore.

– Mais, dit-elle, je n'ai pas d'argent à toucher chez Fritz Waranger.

– Bah ! dit Bibi, cela vous embarrasse ?

– Oui.

– Faites la traite, toujours.

– Et si elle n’est pas payée ?

– C’est moi qui paierai.

– Vous ?

– Dame ! dit modestement Bibi, on a de petites économies.

Antonia fut contrainte de reprendre la plume.

– Mettez dix mille francs, dit Bibi. Ah ! dame, les faveurs du citoyen X... ne sont pas bon marché ; un si bel homme !

Et il éclata de rire au nez de l’ancienne servante.

– Démon ! murmura Antonia avec rage, tu me tiens aujourd’hui, mais...

– Mais vous espérez prendre votre revanche ?

– Oh ! je l’aurai.

– Eh bien ! nous ferons la belle, en ce cas, car, vous me l’accorderez, j’ai gagné la première manche.

Sur cette plaisanterie un peu vulgaire, Bibi prit la lettre, puis la traite de dix mille livres, et se tournant enfin vers Polyte :

– Mon ami, dit-il, je suis tout à fait content de toi. Tu es un jeune homme fort sage et qui sait garder le silence à propos.

– Maintenant, reprit Bibi, j’ai besoin de te consulter.

– Ah ! ah ! fit Polyte.

– Suppose que le citoyen X... se méfie...

– Diable !

– Et qu'il ait l'idée de venir ici ; comment l'empêcherais-tu de voir la citoyenne Antonia ?

– Je ne sais pas, dit Polyte. Je l'enfermerais dans sa chambre.

– Soit, mais les domestiques ?...

– Ma foi ! reprit Polyte après un silence, je la tuerais. C'est bien simple.

– Non, dit Bibi, j'ai des projets sur madame.

Antonia frissonna de la tête aux pieds.

– Alors, je ne sais pas, dit naïvement Polyte.

– Moi, j'ai une autre idée.

– Laquelle ?

– C'est d'emmener madame à Paris.

– Mais qu'en ferons-nous ?

– C'est juste, dit Bibi, je n'y pensais pas.

Puis tout à coup il se frappa le front.

– Suis-je bête ! dit-il.

– Vous avez trouvé, patron ?

– Oui.

– Voyons ça.

– Je n'ai pas besoin de toi à Paris.

– Bon !

– Ni de Benoît.

– Fort bien.

– Benoît et toi vous êtes des gaillards.

– Oh ! ça, c'est vrai.

– Vous allez rester ici tous les deux, voici la consigne que je te donne.

– Parlez, patron.

– La citoyenne Antonia ne sort pas de sa chambre : elle a la migraine. Tu n'es pas médecin, mais tu pourrais l'être.

– Je sais faire des cataplasmes, dit Polyte.

– Peut-être ; mais tu soignes la migraine de madame, et, pour cela, non seulement tu défends qu'on entre dans sa chambre, mais encore tu ne la quittes pas plus que si tu étais son ombre.

– J'entends bien ; mais si le citoyen X... vient ?

– Ah ! ce sera un grand malheur pour la citoyenne Antonia.

– Comment cela ?

– Parce que, avant qu'il soit ici, tu planteras ton couteau, qui est long et pointu, dans le cœur de la citoyenne Antonia.

– Mais la femme de chambre ?

– Benoît aura la même consigne. Il ne la quittera pas plus que son ombre.

– Si c'est comme ça, dit Polyte, tout va bien.

Bibi sortit et appela tout doucement Benoît demeuré en bas dans le vestibule, son couteau sur la poitrine de la camérière éperdue et frissonnante.

– Benoît, mon ami, dit-il, prie mademoiselle de monter près de sa maîtresse qui a besoin d'elle et accompagne-la, et si elle pousse un seul cri, frappe.

– Oui, répondit Benoît.

Et il monta, poussant la camérière devant lui.

Alors Bibi regarda tour à tour les deux femmes qui échangeaient des regards consternés, et ses deux acolytes.

– Polyte, dit-il, tu as bien compris ?

– Oui, patron.

– Alors passe la consigne Benoît, moi, je m'en vais... et même je vous laisse mes pistolets, dont je n'ai pas besoin.

Puis, après avoir fait un pas vers la porte :

– Et souvenez-vous bien, ajouta-t-il, que si le citoyen X... venait ici, Aurore serait perdue.

– C'est pour cela que j'aurai la douleur de tuer la citoyenne avant qu'il ait franchi le seuil de cette chambre.

– Fort bien. Au revoir, mes enfants, et comptez sur moi.

Sur ces derniers mots, Bibi s'en alla. Il sortit de la maison avec précaution, en homme qui ne veut troubler le sommeil de personne, gagna le jardinet et, bien qu'il fût un peu obèse déjà, il se sauva à toutes jambes.

– Il faut que j'arrive à Paris avant le jour, se dit-il, et que je trouve le citoyen X... à son petit lever. Un homme à qui on apporte dix mille francs n'a rien à vous refuser, du reste.

LXII

Au petit jour, Bibi, rasé de frais, ayant du linge blanc et un habit bien brossé, se présentait rue Saint-Honoré, chez le citoyen X...

– J'arrive un peu matin, pensait-il ; mais quand mon homme saura pourquoi je viens, il sera charmant.

Et il sonna. Le concierge tira le cordon sans même demander qui entrait, et Bibi monta lestement au troisième étage. Au premier coup qu'il frappa, la porte du citoyen X... s'ouvrit, et Bibi se trouva face à face avec son officieux.

Celui-ci témoigna quelque étonnement.

– Je vous prenais dit-il, pour mon patron.

– Le citoyen n'est donc pas rentré ?

– Pas encore.

– Depuis hier soir ?

– Il aura passé la nuit à jouer, répondit l'officieux, en homme habitué à veiller souvent jusqu'au jour pour attendre ce viveur farouche qu'on appelait le citoyen. X...

– Pourvu qu'il n'ait pas gagné ! pensa Bibi.

Comme il fronçait le sourcil à cette supposition qui pouvait fort bien modifier un peu ses projets, on entendit retentir un pas lourd dans l'escalier.

– Ah ! dit l'officieux, voilà le citoyen X... Je reconnais son pas, et il ne doit pas être content.

– Pourquoi cela ?

– Quand il monte l'escalier de ce pas-là, c'est qu'il a perdu.

– Voilà un valet intelligent, pensa Bibi.

Une minute après le citoyen X... entra. Son gilet blanc était souillé de taches de vin, son habit fripé, son linge sali. Il avait un air de farouche humeur, et, apercevant Bibi :

– Tiens ! dit-il, c'est encore vous ?...

– Oui citoyen.

– Vous m'avez donné hier un mauvais conseil.

– Bah !

– Et j'ai mal fait d'aller chez Mme de Sainte-Amaranthe.

– Ça, c'est probable, dit froidement Bibi.

– Au lieu d'aller chez Antonia.

– Ah ! fit froidement Bibi, je vous jure que vous avez bien fait, au contraire.

– Hein ?

– Et je vous en apporte la preuve.

– Comment cela ? dit le citoyen X... en regardant Bibi avec étonnement.

– Antonia vous adore, répliqua Bibi. Toutes les femmes sont les mêmes.

Et, comme le citoyen X... le regardait avec un étonnement croissant, Bibi reprit :

– Il vous est donc arrivé malheur chez Mme Sainte-Amaranthe ?

– J'ai joué et j'ai perdu.

Bibi continua à sourire.

– Beaucoup ? fit-il.

– Cent louis.

– Je vous apporte dix mille francs, dit tranquillement Bibi.

Le citoyen X... fit un pas en arrière.

– Quand je vous dis que la citoyenne Antonia vous adore...

– Citoyen, reprit Bibi ; voulez-vous m'écouter posément ? Si vous m'interrompez toujours, vous ne saurez rien.

– Parlez...

– Je vous ai vu si triste hier soir que je suis allé chez la citoyenne Antonia.

– Vraiment ?

– Sans doute. Ah ! dame je ne m'attendais pas à la trouver aussi bouleversée.

– En vérité ? fit le citoyen X... d'un ton fort.

– À cause de vous d'abord, puis ensuite...

– Ensuite... quoi ?

– Il paraît, qu'elle a reçu une lettre d'Allemagne.

– Qui contient ?

– Je ne sais pas. Mais cette lettre change du tout au tout ses idées.

– Comment cela ?

– Hier, elle vous demandait la tête de la belle brune comme un gage d'amour…

– Sans doute.

– Aujourd'hui, elle vous demande sa vie et sa liberté au même titre.

Le citoyen X… regarda Bibi et se demanda s'il n'avait pas affaire à un fou.

Mais Bibi de son air le plus bonhomme, lui présenta la lettre d'Antonia. Le citoyen X… ne pouvait méconnaître ni le papier, ni le chiffre du cachet, ni l'écriture.

– Bizarre ! murmura-t-il après l'avoir lu.

– Je ne vous dis pas non, dit Bibi ; mais on ne discute pas les caprices des personnes, surtout quand il y a dix mille francs au bout.

– Où sont ils ? demanda le citoyen X…

– Voici une traite sur le banquier Fritz Waranger.

Et Bibi montra une traite qui portait pareillement la signature de la citoyenne Antonia.

Le citoyen X… allongea la main.

– Donne, dit-il.

– Non pas, répondit Bibi :

Et il remit la traite dans sa poche, ajoutant :

– Voyez-vous, citoyen, je suis ce qu'on appelle, moi, un homme de confiance. Quand on m'a donné une mission, je l'exécute à la lettre.

– Fort bien, mais…

– La citoyenne Antonia m'a dit : « Vous ne donnerez la traite que lorsqu'on vous aura remis la jeune fille. » Brutus Samson, qui est le premier fonctionnaire de la République, serait là avec son instrument que je ne broncherais pas.

– Mais, s'écria le citoyen X…, c'est que je dois une partie de la somme que j'ai perdue.

– Les dettes de jeu se payent dans les vingt-quatre heures. Or, acheva Bibi, il ne faut pas vingt-quatre heures pour mettre Mlle Aurore en liberté.

– Ce n'est pas si facile que tu crois.

– Bah ! c'est simple comme bonjour.

– Hum !

– Vous allez à l'instant même chez le citoyen Robespierre. Il a beau se coucher tard, l'aurore le trouve au travail ; c'est un homme vertueux.

– Et tu crois que Robespierre…

– Robespierre n'a rien à vous refuser.

– Soit, mais aura-t-il le pouvoir ?…

– Oh ! quant à ça, avec deux lignes de son écriture, je m'en charge, moi qui suis un homme de police.

– Je ne comprends rien à ce revirement chez Antonia, disait le citoyen X…

– Ni moi non plus… Voyez-vous, ajouta Bibi, comme il y a dix mille francs au bout, à votre place, je ne chercherais pas à me rien expliquer.

– Vraiment !

– Et je m'en irais tout de suite chez le citoyen Robespierre. À cette condition-là seulement, je vous le répète, la traite sortira de ma poche.

– Eh bien ! soit, dit le citoyen X...

– Voulez-vous que je vous accompagne ?

– Je le veux bien.

– De cette façon, nous irons plus vite, dit Bibi.

Lorsque X... eut repris son chapeau et son manteau :

– Viens ! dit-il.

Et il sortit en murmurant :

– Je veux être guillotiné demain si je comprends rien à la conduite d'Antonia.

Bibi eut un sourire et ne répondit pas.

LXIII

On le sait, Robespierre demeurait également rue Saint-Honoré. Il n'y avait que quelques pas à faire de la maison du citoyen X... à la sienne.

En chemin, Bibi dit au farouche amant d'Antonia :

– Quel prétexte allez-vous prendre pour demander la liberté d'Aurore ?

– Mais je dirai simplement à Robespierre qu'Antonia le veut.

Bibi haussa les épaules.

– Vous êtes un grand orateur, dit-il, mais vous êtes un pauvre diplomate.

– Plaît-il ?

– Robespierre a ses côtés féminins dans le caractère ; par conséquent il méprise les femmes, et si vous vous y prenez ainsi, il refusera.

– Que faut-il lui dire ?

– Et ! une chose bien naïve.

– Voyons ?

– Comment avez-vous eu la liberté d'Antonia, autrefois ?

– En démontrant à Robespierre qu'elle pouvait, être utile à la République par ses relations en Allemagne.

– Parfait. Eh bien ! vous allez lui dire qu'Antonia est sur la trace d'un vaste complot dont Vienne est le foyer.

– Ah ! ah !

– Et qu'elle a besoin, pour le déjouer, d'une jeune fille détenue en ce moment à l'Abbaye.

– Mais cette jeune fille est une aristocrate !

– Précisément ; elle servira sans le vouloir la République qu'elle déteste.

– Je ne comprends pas.

– Tenez, dit Bibi, parions que si vous vous chargez de la chose, vous vous embrouillerez.

– Alors ?

– Tandis que si vous me laissez parler...

– Soit, dit le citoyen X...

– Soyez ma caution morale aux yeux de Robespierre, c'est tout ce que je vous demande.

Ils arrivèrent chez Robespierre. Cet homme étrange, dont on a dit tant de bien et tant de mal, et qui n'est pas encore jugé à cette heure, avait des vertus de Spartiate. Il se levait au petit jour, travaillait sans fin et habitait un logis d'une simplicité ascétique.

Cet homme gouvernait la France et faisait trembler l'Europe du fond d'un cabinet étroit et sombre dont le carreau rouge n'avait pas de tapis.

– Comment ! te voilà déjà ? dit-il au citoyen X...

– Mon ami, répondit le citoyen X..., je t'amène un homme que tu connais, du reste, et que t'envoie Antonia.

Robespierre eut un geste qui voulait dire qu'en effet Bibi ne lui était pas inconnu.

– Citoyen, dit Bibi, il ne s'agit de rien moins que d'une conspiration nouvelle.

– Je l'écraserai, dit Robespierre.

– Mais qui veut la fin veut les moyens, citoyen.

– Parle.

– La conspiration dont je parle à son foyer en Allemagne.

– Comme toutes les autres.

– Elle avait à Paris, pour émissaire, une jeune fille, la citoyenne Aurore des Mazures.

– Ah ! oui, dit Robespierre, et qu'on n'a pas guillotinée hier, parce qu'elle était enceinte.

– Précisément. Eh bien ! la citoyenne Antonia répond, et j'en réponds comme elle, de placer tous les coupables, tous les conspirateurs sous la hache de la République, si l'on nous rend cette jeune fille.

– Pourquoi donc ?

– Oh ! c'est bien simple, dit Bibi.

– J'écoute.

– On lui rend la liberté, et Antonia lui dit : C'est moi qui vous ai sauvée, parce que je connaissais autrefois votre famille.

– Et puis ?

– On lui donne un passeport pour retourner en Allemagne, et un valet de chambre pour l'accompagner.

– Ah !

– Le valet de chambre c'est moi, et grâce à ma position je mets la main sur tous les fils de la conspiration.

– Voilà qui est merveilleux, dit le citoyen X...

– C'est assez ingénieux, en effet, dit Robespierre. Eh bien ! que veux-tu au juste ?

– Deux lignes de votre main, citoyen.

– Et ces deux lignes ?

– Ainsi conçues :

« Le greffier de la prison de l'Abbaye confiera sur l'heure la prisonnière Aurore des Mazures à l'inspecteur de police Bibi. C'est pour le service de la République. »

Robespierre prit une plume et écrivit ce que lui demandait Bibi. Aucun muscle du visage de l'homme de police n'avait tressailli pendant que Robespierre écrivait ; mais quand il eut fini Bibi respira plus à l'aise.

Il prit le papier et le serra dans un petit portefeuille gras et jauni. Puis il fit au citoyen X... un signe qui pouvait se traduire ainsi :

– Maintenant allons-nous-en, et le plus vite sera le meilleur.

Le citoyen X... échangea quelques mots encore avec Robespierre. Celui-ci, du reste, était taciturne, et il ne retint pas son collègue.

Quand le citoyen X... et Bibi furent dans la rue, Bibi lui dit en souriant :

– Vous allez voir que je suis un homme de bonne composition, citoyen.

– Hein, fit le citoyen X...

– Voilà les dix mille francs. Je n'ai plus besoin de vous maintenant.

Le citoyen X... tendit fiévreusement la main, et Bibi lui remit la traite sur le banquier Fritz Waranger.

– Seulement, ajouta l'homme de police, vous avez deux heures à attendre. Je connais la maison ; les bureaux n'ouvrent pas avant neuf heures.

Et Bibi salua le citoyen X... et s'en alla.

Il chemina d'un pas rapide jusqu'au pont Neuf ; mais là il s'arrêta un moment.

– Nul doute, se dit-il que dans une heure on ne m'ait rendu Aurore. Mais où la conduirai-je ? Ce soir, le citoyen X... ira à Palaiseau, et tout s'expliquera.

Et Bibi se prit à réfléchir.

– Bah ! se dit-il après un moment, la petite a de l'argent. Je lui viserai un passeport pour elle et Benoît et ils auront quitté Paris avant demain.

En attendant, je la conduirai à l'hôtel de Champagne, et-il est fort possible qu'en la voyant, le capitaine Dagobert retrouve tout à coup la raison.

Cette résolution prise, Bibi se remit en route, et un demi-heure après, il sonnait à la porte de l'Abbaye.

Les sinistres voitures qui, chaque matin, transportaient les victimes au tribunal révolutionnaire étaient déjà devant la porte. Bibi eut un léger frisson.

Le greffier lui avait dit la veille qu'on irait vite eu besogne pour Aurore. Il entra et passa aussitôt dans le greffe.

– Ah ! vous voilà ! lui dit le greffier.

– Oui, répondit Bibi, et vous ne savez pas ce qui m'amène ?

– Hélas ? je m'en doute, dit le greffier, qui paraissait ému.

– Plaît-il ?

– Vous savez déjà la nouvelle ?

– Quelle nouvelle ?

– Votre « protégée » s'est envolée.

Bibi pensa qu'il avait mal entendu.

– Je viens la chercher, dit-il.

– Vous venez trop tard.

– Plaît-il ?

– Elle s'est évadée cette nuit.

– Évadée ?

– Oui.

– Oh ! c'est impossible !

– Et en sciant un barreau de sa cellule. Si vous en doutez, interrogez cet homme.

Et le greffier désignait le guichetier à l'aspect farouche qui avait changé, la veille au soir, Aurore de cellule.

Bibi se fit montrer la cellule. Comme le greffier, il crut que, en effet, Aurore s'était évadée par la fenêtre.

– Mais qui donc la protégeait, se dit-il.

Et il sortit comme un fou de la prison, murmurant :

– Cette fois, je n'y comprends plus rien.

LXIV

Une fois hors de l'Abbaye, Bibi courut un moment comme un homme qui a perdu la tête et ne sait plus ce qu'il fait. Il ne s'arrêta guère qu'au pont Neuf. Mais là, s'étant accoudé sur le parapet comme un badaud qui s'amuse à regarder couler l'eau, il se prit à réfléchir.

Aurore s'était évadée, la chose était certaine.

Mais comment ? avec l'aide de qui ?

La pensée que la pauvre fille était tombée dans un nouveau piège lui vint à nouveau à l'esprit. Mais comme il n'y avait qu'un seul être qui s'intéressât à la perte d'Aurore, et que cet être c'était Antonia, la supposition tombait d'elle-même.

Bibi se trouvait dans la situation d'un mineur qui rencontre un autre mineur sous terre et par conséquent une contre-mine. Mais Bibi avait essentiellement le tempérament d'un homme de police. Il ne perdait jamais la tête longtemps, et quand il se heurtait à un obstacle, son esprit ingénieux lui venait en aide aussitôt et le poussait à la lutte.

Il n'était pas huit heures du matin. Bibi avait donc toute une grande journée devant lui pour réfléchir et pour agir, car ce ne serait que le soir au plus tôt que le citoyen X... voyant enfin Antonia, tout s'expliquerait entre eux à son détriment à lui, Bibi. Bibi rebroussa donc chemin. C'est-à-dire qu'il revint à l'Abbaye.

Aurore s'était évadée, mais Bibi voulait savoir comment et, au besoin, retrouver ses traces.

– Ah ! vous voilà encore ? dit le greffier en le voyant reparaître.

Alors Bibi exhiba les deux lignes de Robespierre.

– Vous pensez bien, dit-il, qu'une personne dont le citoyen Robespierre se préoccupe ne peut pas disparaître comme une aristocrate vulgaire qu'on envoie à la guillotine dans une fournée.

Le greffier eut un mouvement d'épaules qui signifiait :

– Que voulez-vous que j'y fasse ?

– Enfin, reprit Bibi, si on s'évade d'ici maintenant, la République n'a plus la moindre garantie.

– C'est la première évasion qui ait lieu.

– Soit, mais ce peut bien aussi n'être pas la dernière. Et je ne dois pas vous dissimuler que votre situation n'est pas brillante en ce moment.

Le greffier qui était si dur et si insolent avec les malheureux prisonniers, courba la tête et devint humble devant Bibi. Celui-ci lui dit :

– En attendant, je veux me rendre un compte exact du chemin qu'a pu prendre la fugitive, et je reviens.

Le greffier n'avait rien à refuser à un homme qui était investi de la confiance du citoyen Robespierre. Bibi se fit conduire de nouveau dans la cellule que, la veille, occupait Aurore.

Il y pénétra avec le guichetier à mine farouche, et montant sur un escabeau, il atteignit la fenêtre dont une des barres de fer avait été sciée.

Avec son coup d'œil sûr, Bibi eut tout de suite reconnu que la prisonnière n'avait pu s'évader par la fenêtre.

Le barreau scié, les draps attachés à la fenêtre n'avaient eu d'autre but que de détourner les soupçons.

– Elle pourrait bien, pensa Bibi, être sortie tranquillement par la porte.

Et il regarda le geôlier. Celui-ci soutint son regard avec un calme qui eût abusé tout autre que Bibi. Mais Bibi saisit une petite contraction des muscles, un semblant d'inquiétude et d'émotion, et il fut fixé. Cet homme était le complice.

Alors Bibi se souvint de l'avoir aperçu dans ce cabaret où, la veille au matin, Polyte était entré.

Plus de doute, c'était bien le guichetier qui avait murmuré à l'oreille du gamin de Paris :

– Sois tranquille, on la sauvera !

Et Bibi quitta de nouveau l'Abbaye.

Le citoyen Paul, le père d'Aurore, était à l'hôpital, et dans un état mental qui ne permettait pas de supposer qu'il se fût occupé de sa fille.

Il n'était pas présumable non plus que personne autre que lui, Bibi, eût le secret du chef de la sûreté, et alors il était impossible d'admettre qu'un ami quelconque de ce dernier se fût intéressé à Aurore.

En même temps, il se prit à songer à Jeanne.

Jeanne avait disparu la veille. Un commissionnaire avait apporté un mot écrit par elle au crayon, et ce mot, loin de rassurer Bibi, avait, au contraire, éveillé toutes ses défiances. Cependant l'homme de police fut bien obligé de reconnaître qu'il devait y avoir une certaine connexité entre la disparition de Jeanne et l'évasion d'Aurore.

Alors il finit par où il aurait dû commencer ; il s'en retourna rue du Petit-Carreau.

Simon Bargevin, qui d'ordinaire, à pareille heure, était à son chantier, était dans la boutique. La mère Simon travaillait fort tranquillement, et Zoé, jetée à la porte la veille, était rentrée dans la maison.

– Ah ! dit la blanchisseuse en souriant, vous êtes étonné, monsieur Bibi, de voir cette petite misérable ici ? Que voulez-vous ? elle a couché sur un tas d'ordures, et mon mari l'a trouvée ce matin à demi morte ; nous étions si contents que nous n'avons pas voulu offenser Dieu en la laissant mourir de froid et de faim, et nous lui avons pardonné.

– Ah ! fit Bibi d'une Voix étrange, vous êtes donc contents ?

Simon Bargevin posa un doigt, sur ses lèvres.

– Maintenant il faut nous méfier de la moucheronne ; venez par ici, monsieur Bibi.

Et le brave débardeur entraîna l'homme de police dans l'arrière-boutique et ferma la porte de communication, pour que Zoé ne pût rien entendre.

– Vous pensez, dit-il, que nous avons passé une mauvaise nuit, ma femme et moi ; la demoiselle en prison, l'autre disparue, vous parti avec Benoît et Polyte. Nous ne savions plus à quel saint nous vouer. Enfin, avec tout ça, nous n'avions pas les moyens de vivre à rien faire, et comme six heures sonnaient, j'ai pris le chemin de mon chantier. Je descendais la rue Montorgueil quand, tout à coup, on me frappe sur l'épaule. Je me retourne et je vois mon beau-frère Coclès, le mari de la sœur de ma femme.

– Il y a une heure que je te guette, me dit-il.

Moi je crois qu'il ne sait rien, et l'envie de me sauver me prend. Mais il me retient.

– Je sais ce que tu vas me dire, fait-il.

– Ah !

– Tu vas me parler des demoiselles.

– Perdues !

– Non sauvées. C'est elles qui m'envoient... Du coup, j'ai failli tomber à la renverse. Alors il me prend par le bras et me dit :

– Tu sais si j'ai peur de la guillotine ? Eh bien ! je suis venu tout de même... mais prends vite cette lettre qui me brûle les doigts.

– Et il m'a mis une lettre dans les mains et il s'est sauvé à toutes jambes sans me dire ni d'où il venait, ni où il allait...

– Et... cette lettre ?

Il la tira de sa poche et la tendit à Bibi. Bibi avait contrefait l'écriture de Dagobert et il avait eu sous les yeux celle d'Aurore, il ne put s'y tromper. C'était bien la jeune fille qui avait écrit cette suscription :

« À la citoyenne Bargevin,

« blanchisseuse de fin, rue du Petit-Carreau. »

L'écriture était ferme et indiquait un calme absolu dans la main qui avait conduit la plume.

– Voici que le mystère se complique ! murmura Bibi.

Et il ouvrit la lettre et lut :

LXV

« Ma chère tante, »

Cette appellation n'était pas une énigme pour Bibi, puisque, durant leur séjour dans la boutique, les deux sœurs avaient passé pour les nièces de la blanchisseuse.

En outre, elle était la preuve qu'Aurore prenait des précautions, ce qu'elle n'eût point fait si elle n'avait pas écrit cette lettre librement.

Et Bibi, cette réflexion faite, continua sa lecture :

« Je vous écris pour vous dire que je suis sortie de cette vilaine maison où j'étais si mal. Je suis entrée dans une autre où ma sœur Jeanne est venue me rejoindre.

» Ne vous préoccupez plus de vos nièces, ma bonne tante, ni mon oncle non plus. Nous ne savons pas si nous pourrons sortir ces jours-ci, car il y a beaucoup d'ouvrage chez notre nouvelle patronne ; mais aussitôt que nous le pourrons, nous irons vous voir.

» Ma tante Coclès est avec nous, et c'est mon oncle qui vous portera ce petit mot.

» Votre nièce dévouée,

« Aurore. »

Quand Bibi eut terminé cette lecture, il regarda Simon Bargevin.

– Vous pensez bien, dit celui-ci, que bien que nous ne soyons que des ouvriers, nous avons compris.

– Oui, dit Bibi, mais avez-vous deviné ?

– Quoi donc ?

– Comment Aurore était sortie de prison ?

– Un moment nous avons pensé que c'était vous qui aviez passé par là.

– Hélas ! non, dit Bibi.

– Alors, c'est le capitaine Dagobert ?

– Pas davantage.

– Ah ! faut vous dire, acheva Simon Bargevin que les demoiselles avaient un cousin.

– Bon.

– Qu'on appelle le comte Lucien.

– Eh bien ?

– Ça pourrait bien être lui qui...

– C'est impossible, dit Bibi.

– Pourquoi donc ?

– Parce qu'il est mort.

Et Bibi tira de sa poche le journal qui relatait à la fois l'exécution du comte Lucien des Mazures et le sursis accordé à Aurore.

– Ce qu'il y a de certain, dit Simon Bargevin, c'est que les deux demoiselles sont à l'abri de la guillotine.

– Qui sait ? murmura Bibi.

Du moment où il n'était pour rien dans le sauvetage des deux sœurs, Bibi se refusait à y croire. Mais il ne voulut pas troubler la joie des deux braves gens, et il s'en alla.

Où allait-il ? Il marchait droit devant lui, un peu à l'aventure, et établissait le bilan de sa nuit et de sa matinée.

Le plus clair de son affaire était que non seulement il n'avait pas Aurore, mais que, de plus, il s'était fait une ennemie mortelle de la citoyenne Antonia, et que dans vingt-quatre heures, il ne ferait pas bon pour lui à Paris ; et cela d'autant mieux que Robespierre se trouverait mystifié et ne manquerait pas de se venger cruellement.

Mais Bibi était homme à prendre un parti sur-le-champ.

– Bah ! par le temps qui court, un homme qui a deux lignes de l'écriture de Robespierre dans sa poche peut faire tout ce qu'il veut. Je vais d'abord me faire délivrer un passeport et je m'en irai prendre l'air.

J'ai quelques économies et je puis attendre. Après avoir envoyé tant de gens à la guillotine, Robespierre finira peut-être par y porter sa tête.

Alors je reviendrai et je passerai pour une victime.

Et sur cette réflexion, Bibi prit le chemin de la Commune de Paris, où on délivrait les passeports.

Mais comme il passait devant la tour Saint-Jacques, un homme qu'il ne connaissait pas se planta devant lui.

– Vous êtes bien le père Bibi ? lui dit-il.

– Oui, fit Bibi ; que me voulez-vous ?

Et il regardait l'inconnu avec une certaine inquiétude.

– Les paroles s'envolent au grand air, reprit l'inconnu. Venez par ici, j'ai deux mots à vous dire.

Et il entraîna Bibi à l'écart, dans un coin de la rue Saint-Martin qui était veuf de tout passant.

– Vous ne me connaissez pas, dit-il, mais je vous connais, moi.

– C'est bien possible, dit Bibi, qui se tint sur la défensive.

– Et je vais vous dire ce que vous avez fait depuis deux jours.

– Vous avez fait tous vos efforts pour sauver Mlle Aurore des Mazures :

– Ah ! fit Bibi stupéfait.

– La nuit dernière, vous avez, le pistolet à la main, forcé la citoyenne Antonia d'écrire une lettre au citoyen X.

– Vous savez cela ?

– Et pour abréger, dit l'inconnu, vous avez dans votre poche un mot du citoyen Robespierre, à l'aide duquel vous espériez faire sortir la jeune fille de prison.

– Mais vous êtes donc sorcier ? s'écria Bibi.

– Peut-être...

– Enfin, comment savez-vous cela ?

– En outre, vous avez été à l'Abbaye, mais trop tard...

Bibi regarda cet homme avec anxiété.

– Écoutez, reprit ce dernier, je suis un ami de la comtesse Aurore et de sa sœur.

– Vous ?

– Et un de ceux qui les ont sauvées. Mais notre besogne n'est pas terminée.

– Ah !

– Et nous avons besoin de vous.

– De moi ?

– Oui. Vous allez aux passeports ?

– Qui vous l'a dit ?

– Personne. Je l'ai deviné. Vous êtes sur le chemin de la Commune et vous devez, du reste, avoir besoin de prendre l'air.

– Après ? fit Bibi qui avait peine à se remettre de son émotion.

– Vous allez demander un passeport pour vous et votre famille.

– Pour ma famille ?

– Oui, pour vous, vos deux nièces et votre domestique. Vos nièces, vous les devinez ; votre domestique, c'est Benoît le bossu.

– Et puis ? fit Bibi.

– Vous prendrez une voiture et vous vous ferez mener bon train à Palaiseau, d'où vous ramènerez Benoît.

– Bon ! après ?

– Puis ce soir ; à la tombée de la nuit, vous vous trouverez avec vos bagages et le passeport en question à la barrière d'Italie. Vous verrez un grand fiacre arrêté. Dans ce fiacre se trouveront les deux sœurs et un jeune homme que vous ne connaissez pas.

– Ah !

– Mais qui se nomme le comte des Mazures.

– Il est mort, dit Bibi.

– Pour tout le monde, excepté pour vous et pour nous.

– Mais qui donc êtes-vous ? demanda Bibi ahuri ; qui donc, vous qui ressuscitez les morts ?

– Où à peu près, dit l'inconnu.

Puis souriant :

– Hier encore, dit-il, malgré le zèle que vous mettiez à sauver Aurore, nous ne vous l'eussions point dit ; mais aujourd'hui que nous sommes certains, mes amis et moi, que vous n'irez pas demander audience à Robespierre, nous serons plus expansifs.

Et comme Bibi regardait cet homme avec curiosité :

– Vous êtes pourtant, fit-il avec ironie, un de ces hommes de police qui doivent tout savoir.

Bibi ne répondit pas.

– On vous a même parlé de nous...

– De vous ?

– Oui, mais vous avez haussé les épaules et nié notre existence.

Bibi tressaillit, et un souvenir vague et lointain traversa son cerveau.

– Ah ! dit-il, on m'a parlé de vous ?

– Oui.

– Et vous êtes ?...

– Nous sommes les Masques rouges. À ce soir.

Et sur ces mots, l'inconnu fit un pas de retraite.

Bibi était cloué au sol comme s'il eût été changé, à l'égal de la femme de Loth, en statue de sel.

– À ce soir ! répéta le masque rouge.

Et il s'éloigna…

LXVI

Bibi fut un certain moment à se remettre de l'émotion qu'il avait éprouvée. Mais enfin l'homme de police retrouva l'équilibre de ses facultés et se dit :

– Décidément tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

Et il continua son chemin vers la Commune.

Cependant une chose le taquinait outre mesure ; c'était une pensée d'amour-propre. L'homme est essentiellement personnel et il n'approuve entièrement que ce qui vient de lui. Or, il avait fait, on le sait, des prodiges d'intelligence, d'activité et de courage pour sauver Aurore, et pourtant si Aurore était sauvée, il n'y était pour rien.

Au lieu du premier rôle, le hasard lui faisait un rôle de comparse. Le hasard était cruel.

Bibi éprouvait donc un violent dépit, et à la porte de la Commune, il fut sur le point de battre en retraite et de se dire :

– Ces gens-là n'ont pas eu besoin de moi jusqu'à présent, j'ai bien envie de les laisser se débarrasser comme il leur plaira.

Mais une pensée d'égoïsme succéda sur-le-champ à cette réflexion :

– Demain, dit-il, Robespierre, mystifié, signera mon arrêt de mort. Je n'ai donc rien à gagner, et, au contraire, tout à perdre à ne pas servir les masques rouges puisque décidément ces gens-là existent.

Et il entra à la Commune et demanda son passeport.

Un homme de police, alors comme aujourd'hui, à défaut de considération, jouissait d'un grand crédit.

Bibi n'eut pas besoin d'exhiber les deux lignes signées Robespierre. On ne lui fit aucune question.

Si Bibi demandait un passeport, c'est qu'il allait, à l'étranger, s'occuper des affaires de la police.

On ne lui fit donc aucune observation.

Le passeport en poche, Bibi quitta la Commune et se dit :

– Allons maintenant relever Benoît et Polyte de leur faction.

Il héla une voiture de place, monta dedans et se fit conduire à Palaiseau, où il arriva deux heures après.

Au seuil de la villa, il trouva la soubrette qui le reçut avec la considération que mérite un homme qui tient votre vie dans sa main.

Bibi lui donna une tape amicale sur la joue et monta.

Rien n'était changé depuis la nuit précédente, et les instructions de Bibi avaient été suivies de point en point. Antonia ne s'était pas montrée à ses autres domestiques et la camérière avait annoncé que sa maîtresse gardait le lit.

Bibi entra. Il trouva dans l'antichambre Benoît et Polyte qui causaient à voix basse et paraissaient très anxieux.

Le visage rayonnant de Bibi leur annonça que tout allait bien.

– Sauvée ! dit-il.

Benoît chancela. Une vive rougeur se répandit sur le visage de l'amoureux Polyte. Alors Bibi se fit cette réflexion :

– Polyte est l'amoureux d'Aurore ; il est inutile qu'il sache qu'elle file à l'étranger et qu'il ne la verra plus.

En outre, j'ai besoin de lui ici.

Puis tout haut :

– Je n'ai pas le temps de vous dire autre chose pour aujourd'hui, fit-il. Ce soir, nous causerons plus à notre aise. Elle n'est plus en prison et elle est hors de danger. Maintenant, dites-moi ce qui s'est passé ici ?

Ce fut Polyte qui répondit.

– La citoyenne Antonia est bien raisonnable, dit-il.

– Ah !

– Je suis monté dans sa chambre après votre départ, et je lui ai dit que si sa camérière avait le malheur de dire quelque chose aux autres domestiques, je la tuerais avant qu'ils fussent entrés.

– Et la camérière n'a rien dit ?

– Absolument rien.

– Ce qui fait que personne ne vous a vus ?

– Personne.

– Fort bien, dit Bibi.

Et il frappa à la porte de la chambre.

– Entrez, cria du dedans la voix d'Antonia.

Bibi ne se le fit point répéter. Antonia était assise auprès de la fenêtre, promenant sur la campagne cet œil consterné du pri-

sonnier qui songe à la liberté. Quand elle vit entrer Bibi, elle jeta un regard de vipère.

– Ah ! te voilà, misérable ? dit-elle.

– Ma belle dame, répondit Bibi avec son flegme habituel, au lieu de me dire de gros mots, laissez-moi vous parler de nos petites affaires.

– Ah ! fit-elle, nous avons donc des petites affaires ensemble ?

– Naturellement. D'abord je vous apporte des nouvelles du citoyen X... Vos dix mille francs lui ont fait grand plaisir.

Un sourire dédaigneux vint aux lèvres d'Antonia.

– Et il viendra vous remercier ce soir, poursuivit Bibi.

– Ah ! il viendra ?

– Oui. Ensuite, je vous dirai que la demoiselle est en liberté. Se conformant scrupuleusement à vos intentions, le citoyen X... m'a conduit chez Robespierre.

– En vérité ! ricana Antonia.

– Et Robespierre m'a donné un mot avec lequel rien n'a été plus facile que d'ouvrir les portes de l'Abbaye à la comtesse Aurore des Mazures.

Bibi mentait un peu ; mais son amour-propre se refusait à convenir que la délivrance d'Aurore s'était opérée sans lui.

– Nous partons ce soir, ajouta-t-il, et je viens vous faire mes adieux.

Antonia, folle de colère, ne répondit pas.

Alors Bibi appela Polyte.

Polyte poussa la porte et en franchit le seuil.

– Mon jeune ami, dit l'homme de police, j'ai besoin de Benoît et je vais l'emmener. Mais tu vas rester ici.

– Oui, patron ; avec la même consigne ?

– Absolument la même. Si la citoyenne Antonia est sage, tu continueras à lui tenir compagnie.

– Et si elle a mauvaise tête ?

– Tu lui planteras ton couteau dans la gorge.

– C'est compris, patron. Et jusqu'à quand resterai-je ici ?

– Jusqu'à six heures du soir.

– Et alors je pourrai m'en aller ?

– Oui.

Polyte s'inclina. Alors Bibi salua la citoyenne Antonia.

– Vous n'avez pas de commissions pour l'Allemagne ? dit-il.

Elle le regarda.

– J'y vais, dit Bibi, et si vous aviez besoin de moi, ne vous gênez pas.

Antonia haussa les épaules.

– Vous avez mauvaise tête, dit Bibi.

Et il sortit. Benoît l'attendit dans l'antichambre.

– Viens, lui dit-il, nous n'avons pas de temps à perdre.

– Où allons-nous ? demanda le bossu.

– À Paris, d'abord.

– Et puis ?

– Je te le dirai en voiture.

Et quand ils roulèrent sur la route de Paris, Bibi dit encore :

– Nous partons ce soir avec Aurore et Jeanne.

– Et Polyte ?

– Oh ! non, dit Bibi. Nous n'avons plus besoin de lui, il nous gênerait...

Et tandis que Benoît et l'homme de police s'éloignaient, Antonia regardait Polyte, son geôlier, et se disait :

– Si je pouvais me débarrasser de lui d'ici à une heure, rien ne serait désespéré...

LXVII

La citoyenne Antonia suivait du regard, au travers des persiennes de sa fenêtre, Bibi et Benoît qui s'éloignaient.

Lorsqu'elle les eut vus monter en voiture, elle se retourna et se trouva face à face avec Polyte.

Et pour la seconde fois, elle se dit :

– Si je pouvais me débarrasser de ce gaillard-là, rien ne serait perdu !

Mais vouloir et pouvoir sont deux.

Polyte n'était pas un homme dont on se débarrasse facilement. Déjà, le matin, il avait refusé tout net un verre de vin que lui avait offert la camérière, disant :

– Vous me prenez pour un imbécile, peut-être ! Je lève volontiers le coude et j'ai faim à mes heures, comme tout le monde, mais je ne mangerais ni ne boirais chez vous : quand vous rempliriez mes poches d'or.

Il ne fallait donc songer ni à l'empoisonner, ni à le griser. Il fallait songer encore moins à le corrompre.

L'amour sauvage qu'il avait pour Aurore était le gardien de sa vertu. Cependant Antonia se disait :

– J'ai empoisonné Gretchen, j'ai été à l'école de la comtesse et du chevalier des Mazures, et je me suis défait de tous deux ; il serait invraisemblable que je ne trouvasse pas un moyen de me tirer des griffes de ce drôle.

Polyte s'était installé, son couteau à la main, auprès de la porte. Son attitude calme, tranquille, presque somnolente, aurait peut-être rassuré une autre femme que la citoyenne Antonia. Mais celle-ci savait à quoi s'en tenir.

La soubrette allait et venait. Elle descendait au rez-de-chaussée, remontait, redescendait encore. Souvent elle échangeait quelques mots en allemand avec sa maîtresse.

Mais Polyte leur avait dit :

– Faites et dites tout ce que vous voudrez, cela m'est égal ; seulement, rappelez-vous que si une autre personne que mademoiselle entre dans la chambre, la citoyenne Antonia est morte.

Il avait fait mieux encore. Chaque fois que la soubrette descendait, il quittait son fauteuil auprès de la porte et allait s'asseoir auprès d'Antonia, de telle façon que si la soubrette était revenue soit avec le cocher ou le jardinier, ou tout autre personnage qui pût leur venir en aide, il aurait eu le temps de tuer Antonia.

Il fallait donc renoncer à employer la force pour se débarrasser d'un tel hôte.

Mais à quelle ruse recourir ? On n'éloigne pas un enfant de Paris, comme on duperait un paysan naïf. Néanmoins Antonia ne renonçait pas à engager la lutte.

Longtemps silencieuse, affaissée et dédaignant de lever les yeux sur son geôlier, elle le regarda tout à coup.

– Je comprends que tu ne veuilles ni boire ni manger chez moi, citoyen, dit-elle, mais tu n'as peut-être pas l'intention de me laisser mourir de faim ?

– Non, dit Polyte, ce n'est pas dans ma consigne.

– Alors, tu me permets de déjeuner ?

– Certainement.

Antonia appela sa soubrette et lui dit en allemand :

– Va me chercher à déjeuner.

Un quart d'heure après, on avait monté devant Antonia une petite table, et sur cette table Polyte vit, en soupirant, apparaître un superbe perdreau truffé et une galantine de volaille qui faisait venir l'eau à la bouche.

Antonia se mit à manger.

Elle dit encore en allemand :

– Petite, écoute bien ce que je vais dire.

– Oui, madame.

– Tu me monteras une bouteille de vin du Rhin, que tu prendras non pas à la cave, mais sous le placard de la salle à manger. Cette bouteille porte une étiquette que tu enlèveras.

– Et puis ? demanda la soubrette.

– Ce vin renferme un narcotique qui agit au bout d'une heure.

– Madame veut donc s'endormir ?

– Peut-être. En tous cas, suis bien mon raisonnement.

La soubrette devint attentive.

– Si je m'endors, et que ce garçon ait résisté à la tentation, et n'ait bu ni mangé, tu me laisseras dormir.

Je m'éveillerai tout naturellement dans une dizaine d'heures.

– Fort bien, dit la soubrette.

– Si, au contraire, ce que j'espère, il lui prend fantaisie de faire comme moi, il s'endormira comme moi.

– Et… alors ?

– Alors tu trouveras dans ma table de toilette une petite fiole qui contient une eau verdâtre, et ta me verseras quelques gouttes de cette eau sur les lèvres…

– Et madame s'éveillera.

– Sur-le-champ.

– Je comprends, dit la soubrette.

Et elle sortit.

– Tu m'excuses, citoyen, dit Antonia d'un ton railleur, tu m'excuses de ne pas parler de mes petites affaires dans une langue que tu comprendrais, n'est-ce pas ?

– Oh ! répondit Polyte, cela m'est égal ; dites tout ce que vous voudrez… pourvu que personne n'entre ici… et c'est votre intérêt…

– Je le sais, dit Antonia, tu es homme à me tuer.

– Vous seriez naïve si vous en doutiez, citoyenne.

Et, tout en parlant, Polyte regardait le perdreau disparaître peu à peu sous la fourchette de la citoyenne Antonia, et il commença à éprouver de légers tiraillements d'estomac. Chaque fois qu'Antonia se versait à boire, Polyte soupirait, et il lui semblait que sa langue était collée à son palais.

Mais une soif subite, qui s'était emparée de lui, augmenta prodigieusement quand la camérière eut monté le vin du Rhin. Ce vin, couleur topaze, tenta Polyte et, comme la citoyenne Antonia en avalait un second verre, il s'empara de la bouteille.

– Plaît-il ? dit Antonia, que fais-tu donc, citoyen ?

– Citoyenne, répondit Polyte, je vous ai dit que je ne voulais ni boire ni manger chez vous, n'est-ce pas ?

– Tu me l'as dit en effet.

– Avec des farceuses comme vous, il faut se méfier, et vous seriez bien capable de me faire servir un bouillon qui me tordrait les boyaux ; mais, puisque vous avez mangé de ce perdreau, c'est qu'il n'est pas empoisonné.

– C'est probable, dit Antonia.

– Et si vous buvez de ce vin, c'est qu'il est bon.

– Eh bien ?

– Alors, ma foi ! je vais déjeuner.

Et Polyte attira la table à lui, s'empara d'une fourchette et fit passer les restes du perdreau sur une assiette qui se trouva à sa portée.

– Donnez un verre au citoyen, dit Antonia.

– Oh ! ce n'est pas la peine, répondit Polyte, je boirai à même la bouteille.

Et il se mit à manger et à boire gaillardement ; ce fut l'affaire d'un quart d'heure, au bout duquel il ne resta rien du perdreau, tandis que la bouteille au goulot vidé se trouva mise à sec.

Polyte, son repas terminé, alla s'asseoir dans un fauteuil, auprès de la porte disant :

– Le vin est bon. On y reviendra un jour ou l'autre.

Antonia s'était étendue sur sa bergère, et regardant Polyte :

– J'ai assez mal dormi cette nuit, dit-elle pour avoir le droit de faire une sieste. Qu'en pensez-vous, citoyen ?

– Ce sera comme il vous plaira, dit Polyte.

Et il tira une pipe de sa poche et se mit à fumer, au grand scandale de la camérière. Un quart d'heure après, le narcotique avait produit son effet, et Antonia dormait.

Polyte se sentit bientôt la tête lourde.

– Ce vin n'est pourtant pas empoisonné, puisqu'elle en a bu, se dit-il.

– Et il se leva et alla ouvrir la fenêtre pour avoir de l'air. Mais ses jambes fléchissaient sous lui.

– Bon, oui, murmura-t-il, mais il casse un peu la tête.

Et comme l'air ne le soulageait pas, il revint à son fauteuil, dans lequel il tomba lourdement plutôt qu'il ne s'assit. Il avait, toujours son couteau à la main ; mais ses yeux se fermaient et son bras s'engourdissait :

Tout à coup le couteau lui échappa. Puis il renversa brusquement la tête en arrière, et, vaincu par le narcotique, il s'endormit. Alors la soubrette s'approcha de lui.

– Hé ! citoyen ? fit-elle.

Polyte ne répondit pas.

Elle le secoua. Il changea de position dans son sommeil, mais ses yeux ne se rouvrirent point.

Alors la soubrette ramassa le couteau et le jeta par la fenêtre. Puis elle passa dans le cabinet de toilette, chercha la fiole indiquée, la trouva et exécuta fidèlement les ordres de sa maîtresse.

Antonia dormait aussi profondément que Polyte : mais à peine la liqueur verdâtre eut-elle touché ses lèvres que tout son corps se prit à frissonner comme s'il eût été parcouru par un courant électrique. Puis ses yeux se rouvrirent. Elle promena

d'abord un regard étonné autour d'elle, mais elle aperçut Polyte qui dormait aussi.

– Oh ! dit-elle je me souviens !

Et elle se leva tout d'une pièce.

Antonia n'eut besoin que de quelques minutes pour retrouver son calme physique et moral. Alors, regardant la pendule :

– Il n'est pas midi encore, dit-elle. J'ai le temps. Va dire au cocher d'atteler et habille-moi.

– Mais, madame, dit la soubrette en lui montrant Polyte, qu'allons-nous faire de ce garçon ?

– Ça ! fit Antonia avec dédain, appelle le jardinier et qu'on le jette dans le puits.

– Mais il se noiera !

– Je l'espère bien, dit tranquillement Antonia.

Et elle passa dans son cabinet de toilette et s'habilla à la hâte, tandis que la soubrette sortait pour exécuter ses ordres.

– Allons, murmura-t-elle, la belle Aurore n'est pas encore sur la route d'Allemagne, et quant à ce misérable Bibi, il aura de mes nouvelles avant ce soir !...

LXVIII

Cependant le citoyen X… avait touché la traite de dix mille francs. Il avait grand besoin de cette somme, tourmenté qu'il était par des créanciers impitoyables, et il se souciait maintenant assez peu de la citoyenne Antonia.

D'ailleurs, bien qu'il eût été profondément étonné en lisant sa lettre, il ne s'était pas cassé la tête à approfondir le mystère qui semblait envelopper ce revirement subit.

Il avait l'argent, le reste lui importait peu.

À midi, ses créanciers étaient satisfaits et il prenait fort tranquillement son chapeau et son manteau pour s'en aller à la Convention, quand un violent coup de sonnette se fit entendre.

L'officieux étant sorti, le citoyen X… alla ouvrir lui-même et se trouva face à face avec Antonia.

Elle était pâle de colère et ses yeux lançaient des éclairs.

– Ah ! dit-elle, tandis que le citoyen X… reculait stupéfait, vous ne m'attendiez pas, je le vois.

– Mais, madame, répondit le citoyen X…, je comptais aller chez vous ce soir.

– En vérité ?

– Comme vous me l'avez écrit.

Antonia le regarda avec dédain.

– Vous passez pour un homme remarquable, dit-elle, pour un grand orateur même, et vous n'êtes qu'un niais !

Le citoyen X… fit encore un pas de retraite.

– Comment donc, poursuivit-elle, n'avez-vous pas deviné que la lettre que je vous écrivais, je l'écrivais sous le coup d'une menace ?

– Plaît-il ? fit le citoyen X…

– D'une menace de mort.

– Oh ! par exemple !

Antonia n'avait pas de temps à perdre.

– Écoutez, dit-elle, et tâchez de comprendre.

Et elle lui raconta brièvement le guet-apens dont elle avait, été la victime.

– Mais s'écria enfin le citoyen X…, tout ce que vous me dites là est invraisemblable !

– Mais vrai.

– Quel intérêt cet homme de police a-t-il donc à sauver la jeune fille ?

– Je ne sais pas… je n'ai pas le temps de le savoir… Seulement, il faut que cet homme soit arrêté… qu'il n'ait pas le temps de quitter Paris… il faut que Robespierre…

– Oh ! Robespierre, dit le citoyen X…, s'il savait cela il ne me le pardonnerait jamais de sa vie.

– Non seulement, dit Antonia, il faut qu'il le sache, mais qu'il l'apprenne de votre bouche.

– C'est impossible !

– Alors, vous êtes un lâche, dit Antonia.

Le citoyen X... pâlit, mais il baissa la tête, et ne répondit pas.

Antonia était tout à l'heure comme une furie ; elle se calma subitement, et un sourire dédaigneux lui vint aux lèvres :

– C'est encore de l'argent qu'il vous faut, sans doute ? fit-elle. Aussi ai-je prévu le cas.

Et elle tira de son sein un portefeuille qu'elle mit sur la table. Le portefeuille était gonflé, non point d'assignats, – les assignats étaient déjà sans valeur, – mais de bank-notes anglaises.

– Prenez, dit-elle, mais obéissez-moi.

Et comme le citoyen X... baissait la tête, elle eut un éclat de rire.

– Allons donc ! fit-elle, entre gens comme nous, les scrupules et le faux point d'honneur sont des niaiseries. Prenez et obéissez !

Le citoyen X... la regarda :

– Que faut-il faire ? demanda-t-il.

– Aller chez Robespierre.

– Bon !

– Et lui demander un ordre d'arrestation en blanc.

– Sans lui parler de Bibi ?

– Comme il vous plaira, pourvu que vous ayez l'ordre d'arrestation. Mais il faut l'avoir sur-le-champ.

– Je l'aurai avant une heure.

– Bien. Maintenant, où demeure Bibi ?

– Dans la rue du Petit-Carreau.

– Ah ! c'est juste, je l'avais oublié. Il y a une blanchisseuse dans la maison.

Antonia qui s'était assise d'abord, se leva.

– Est-ce que vous n'allez pas m'attendre ici ? demanda le citoyen X...

– Non.

– Pourquoi ?

– Parce que je veux savoir si Bibi est rentré chez lui.

Et Antonia partit.

Elle avait un fiacre à la porte, et dans ce fiacre, sa camérière qui avait placé devant elle, un petit coffre. Ce coffre renfermait des habits, des onguents et des fioles de différentes dimensions.

Antonia remonta en voiture et dit au citoyen X..., qui l'avait accompagnée jusqu'à la porte :

– Quand vous aurez l'ordre d'arrestation, vous rentrerez chez vous et vous m'attendrez.

Puis elle monta en voiture.

– Baisse les stores, dit-elle à la camérière, et ne perdons pas de temps. En même temps elle cria au cocher :

– Rue du Petit-Carreau !

Les voitures sur place alors n'avaient point atteint les proportions exiguës qu'elles ont aujourd'hui.

Elles ressemblaient à de véritables maisons roulantes, et on pouvait, au besoin, s'y tenir debout. Antonia, aidée de sa camérière, procéda alors à une singulière métamorphose. Elle quitta

ses vêtements de femme coquette et s'affubla de haillons. Puis elle passa dans ses cheveux un peigne enduit d'une substance huileuse, et ses cheveux noirs devinrent blancs par place. Enfin, elle se fit des rides au front et sur les joues, et elle finit par avoir l'air d'une femme plus que septuagénaire.

Quand le fiacre arriva rue Montorgueil, elle dit à sa camérière :

– Tu vas m'attendre ici.

Puis elle, mit pied à terre, s'appuya sur un bâton, et, à la grande surprise du cocher, elle monta péniblement la rue Montorgueil, dont, comme on le sait, la rue du Petit-Carreau n'est que le prolongement.

Deux hommes passaient près d'elle en ce moment.

Antonia regarda et son cœur battit. Elle avait reconnu Bibi et Benoît. Alors elle eut l'audace de leur tendre la main. Bibi se retourna et lui donna un décime.

Puis il continua son chemin, disant à Benoît :

– Quand on a le cœur content, il est permis de faire l'aumône.

– Dieu vous le rendra, leur cria Antonia d'une voix glapissante.

Et elle continua son chemin, tendant la main aux passants, mais ne perdant de vue ni Bibi, ni Benoît, et se disant :

– Voilà qui commence bien.

L'homme de police et le bossu remontaient la rue, et Antonia les vit entrer chez la blanchisseuse.

La mère Bargevin était seule avec Zoé, lorsque Bibi et son compagnon entrèrent.

Antonia ne pouvait entendre ce qu'ils disaient, à cause de l'éloignement, mais la joie peinte sur les visages de la blanchisseuse, de Bibi et de Benoît contrastait avec la figure sombre et fatale de Zoé, qui se tenait à l'écart dans un coin de la boutique.

Alors Antonia se souvint que Bibi, quelques jours auparavant, tandis qu'il remplissait encore en conscience son rôle d'agent de police, lui avait dit avoir trouvé un auxiliaire dans une petite apprentie de la maison.

Plus de doute, cette apprentie, c'était Zoé. Les gens que possède l'esprit du mal se devinent. Antonia regardait l'enfant et se disait :

– Je voulais un espion qui s'attachât jusqu'au soir aux pas de Bibi, en voilà un !

Et elle attendit sous son porche.

Bibi et Benoît ne restèrent pas longtemps dans la boutique.

L'homme de police avait sans doute quelques préparatifs de départ à faire dans son logis, car il sortit de la boutique et enfila l'allée humide et sombre de la maison. Benoît le suivit. Antonia attendit encore.

Peu après la blanchisseuse prit un panier, fit sans doute quelques recommandations à la petite Zoé et sortit à son tour. Elle paraissait aller aux halles, qui sont tout près de la rue du Petit-Carreau, au bout de la rue Montorgueil, comme font les pauvres gens qui trouvent trop élevés les prix de la fruitière.

Alors la fausse mendiante la suivit des yeux ; mais quand là blanchisseuse fut loin, elle traversa la rue et vint se planter devant la boutique, la main tendue et disant :

– La charité, s'il vous plaît ?

Zoé n'était pas charitable ; d'abord elle n'avait rien et ensuite, les mauvaises natures s'apitoient peu sur la misère des

autres. Cependant, la petite fille éprouva une singulière fascination. Elle se leva, passa dans l'arrière-boutique et en rapporta un morceau de pain qu'elle tendit à Antonia.

– Tu es un petit ange, dit la fausse mendiante.

Et elle entra dans la boutique, attachant ses grands yeux sinistres sur les yeux méchants et astucieux de Zoé, la haineuse créature.

LXIX

Zoé éprouvait en ce moment la terreur voluptueuse de l'oiseau fasciné par un reptile.

Antonia comprit qu'elle lui appartenait tout entière et de prime abord, comme le mal appartient au mal.

– Tu ne me connais pas ? dit-elle.

– Non, balbutia Zoé.

– Mais je te connais, moi, dit Antonia. C'est toi qui as voulu faire guillotiner Aurore et Jeanne.

Zoé jeta un cri.

– Vous les connaissez ? dit-elle.

Et ses yeux s'enflammèrent d'une haine farouche.

– Je les connais et je les hais comme toi.

À ces mots Zoé regarda cette femme avec avidité et sembla pour ainsi dire se suspendre à ses lèvres.

– Je les hais, poursuivit Antonia, et j'ai juré, moi aussi, de les faire guillotiner.

– Il est trop tard, dit Zoé.

Et il y eut dans ces mots comme un accent de désespoir féroce.

– Il n'est jamais trop tard, ma petite, dit Antonia, quand on sait mettre le temps à profit.

– Ah ! vous croyez ?

Et l'enfant regarda Antonia avec anxiété.

Antonia prit l'enfant sur ses genoux et lui mit, elle qui tout à l'heure demandait l'aumône, une pièce d'or dans la main.

– Si tu es bien gentille, dit-elle, si tu me réponds bien clairement, si tu me promets de faire tout ce que je te dirai, tu verras qu'il n'est pas trop tard.

– On les guillotinera ?

– Je l'espère bien, dit Antonia avec un sourire qui fit passer un frisson d'enthousiasme par tout le corps de la petite misérable.

Et Antonia reprit :

– Il y avait deux hommes ici tout à l'heure ?

– Oui.

– Tu les connais ?

– C'est le père Bibi, un homme qui m'a bien trompée, allez.

– Tu le hais, alors ?

– Oh ! oui, dit Zoé.

– Et si on le guillotinait, lui aussi, serais-tu contente ?

– Ah ! je crois bien, fit naïvement le petit monstre.

– Et l'autre ?

– C'est le bossu, l'ami des deux aristocrates.

– Et que disaient-ils à ta patronne ?

– Que la demoiselle Aurore n'était plus en prison.

– Et puis ?

– Qu’elle était avec sa sœur Jeanne, dans une maison au bord de la Seine, et que, ce soir, elles partaient avec eux.

– Avec Bibi et le bossu ?

– Oui, madame.

– Alors, elles viendront ici ?

– Non, mais la patronne veut leur dire adieu.

– Ah !

– Et il est convenu qu’elle ira avec le père Bibi et le bossu.

– En quel endroit ?

– Ils ne l’ont pas dit.

– Eh bien, dit Antonia, il faut que tu le saches, il le faut absolument.

– Je le saurai, dit Zoé avec la docilité d’un soldat obéissant à son chef.

– Écoute bien encore, dit Antonia ; je voudrais que tu pusses me cacher ici.

Zoé hésita. Il y eut sans doute en elle une lutte violente entre sa haine et la terreur que lui inspirait Simon Bargevin. La veille, le débardeur l’avait jetée à la porte, et certes s’il s’apercevait que Zoé le trahissait encore, il lui infligerait quelque correction terrible.

Mais la haine de Zoé l’emporta. Elle leva la main et du doigt indiqua la soupente, dans laquelle la blanchisseuse n’entrait jamais pendant le jour.

– Là, dit-elle, vous verrez et vous entendrez tout, mais il ne faudra pas faire de bruit.

– Dans combien de temps penses-tu que ta patronne reviendra ?

– Pas avant une demi-heure répondit Zoé.

– Eh bien ! attends-moi : je vais revenir, et si, d'ici-là, Bibi et le bossu sortaient de la maison, tu les verrais, n'est-ce pas ?

– Je vais guetter sur la porte.

– Tu es un amour, dit la fausse mendiante.

Et elle embrassa Zoé et lui donna une nouvelle pièce d'or.

Puis elle sortit.

Antonia avait besoin de réfléchir un moment.

Elle descendit donc la rue du Petit-Carreau, rejoignit le fiacre qu'elle avait laissé au coin de la rue Saint-Sauveur et dans lequel l'attendait sa camérière.

Elle y monta, tira, de sa poche un carnet et écrivit au crayon le billet que voici :

« Mon ami,

« La Convention se passera de votre éloquence aujourd'hui.

« Si vous avez l'ordre d'arrestation ce dont je ne doute pas allez à la police requérir six hommes, puis venez m'attendre avec eux dans une auberge qui se trouve auprès des halles, en face de l'ex-église Saint-Eustache, et qui a pour enseigne : À la poire cuite.

« Et si je vous fais attendre, ne vous impatientez pas.

« Antonia. »

Ce billet écrit, Antonia le remit à sa camérière, en lui disant :

– Cours chez le citoyen X... S'il n'est pas rentré, attends-le.

Et elle sortit du fiacre une seconde fois et dit au cocher :

– Rue Saint-Honoré, d'où nous venons.

Puis elle remonta, toujours à pas lents, vers la rue du Petit-Carreau.

Zoé était toujours sur le seuil de la boutique.

– Ils ne sont pas sortis, dit-elle.

La fausse mendiante se glissa dans la boutique et dit :

– Alors tu crois que, là-haut, personne ne me verra ?

– Non.

– Et que je pourrai voir et entendre ?

– Tout, madame.

Zoé ouvrit la porte de l'arrière-boutique, et Antonia grimpa lestement dans la soupente.

– Maintenant, dit-elle encore, suppose que ta maîtresse soit revenue.

– Eh bien ? fit Zoé.

– Et que je veuille sortir, par où passerai-je sans être vue ?

– Vous descendrez sans faire de bruit et vous ouvrirez cette porte qui s'ouvre sur l'allée.

– Très bien.

Et Antonia s'installa dans la soupente et se coucha sur le lit de Zoé.

Trois ou quatre minutes après, la blanchisseuse rentra. Elle déposa dans l'arrière-boutique son panier de provisions et dit à Zoé.

– Allume le fourneau.

Puis elle tira la porte et revint à sa table de repasseuse, où elle se remit à travailler. La porte fermée, Zoé ne pouvait plus entendre ce qui se disait ; mais Antonia l'entendait, grâce à un châssis vitré qui ouvrait de la soupente sur la boutique pour donner de l'air.

À peine la blanchisseuse s'était-elle remise au travail que Bibi et Benoît descendirent.

Ils avaient chacun un petit paquet sous le bras.

Bibi regarda autour de lui.

– Où est la petite ?

– De l'autre côté ; elle allume le feu.

– Alors, elle ne peut nous entendre ?

– Non.

– Ah ! c'est que je m'en méfie maintenant, dit l'homme de police.

Puis, baissant encore la voix :

– Alors, vous voulez leur dire adieu aux demoiselles ?

– Ah ! ces chères enfants, dit la mère Simon, il me semble que je les aime comme mes filles.

– Je crois qu'il vaut mieux que nous ne partions pas ensemble, dit Bibi. Il faut toujours se méfier.

– Vous avez raison, dit la blanchisseuse.

– Benoît ira de son côté, moi du mien, poursuivit Bibi. Vous aussi.

– Mais où ?

– Ce soir, à huit heures, barrière d'Italie.

– Elles y seront ?

– Oui, et moi aussi, je vous verrai sûrement.

– Je ne dirai rien à mon mari, dit la blanchisseuse. D'ailleurs, à huit heures il n'est pas encore rentré.

Antonia n'avait pas perdu un mot de cette conversation. Elle descendit à pas de loup, mit la main sur l'épaule de Zoé et lui dit :

– Ouvre-moi.

Zoé ouvrit sans bruit la porte de l'allée.

– Sois tranquille, lui dit Antonia ; maintenant nous les tenons.

LXX

La barrière d'Italie, alors comme aujourd'hui était une des plus éloignées du centre et des plus désertes, à partir de huit heures du soir jusqu'à deux heures du matin, moment où les maraîchers commençaient à se rendre à la Halle.

La République, au nom de la liberté générale, avait supprimé toutes les libertés, surtout celle de circuler à son aise. On ne sortait pas de Paris sans passeport, on n'y entrait pas sans être rigoureusement examiné et souvent fouillé. Les maraîchers étaient tous munis d'une carte signée par un ou plusieurs membres de la municipalité de leur commune. Il n'y avait guère que les maraudeurs, les gens sans aveu qui braillaient la « Marseillaise », à qui on laissait le droit de sortir et d'aller dévaster les champs et les jardins des environs.

Or, ce soir-là, un peu avant huit heures, un homme cheminait le long de cette rue interminable qu'on appelle l'avenue de Fontainebleau et qui mène droit à la barrière d'Italie. La nuit était venue depuis longtemps, le brouillard assez épais, dégageait une petite pluie fine et serrée, et le pavé était gras. Cet homme, qui avait un portemanteau sous le bras, s'abritait prosaïquement sous un parapluie, avait la mine d'un bon bourgeois et portait de respectables lunettes sur son nez camard.

C'était le citoyen Bibi.

De temps en temps il se retournait pour voir si, au travers du brouillard, il n'apercevrait pas soit Benoît le bossu, soit la bonne mère Simon Bargevin. Mais la rue était déserte : le Parisien n'aime pas la pluie.

Bibi tira sa montre et la consulta en se plaçant sous, une des rares lanternes qui avaient de la peine à percer l'épaisseur du brouillard. Sa montre marquait huit heures moins un quart. Il n'y avait pas de temps à perdre.

Tout à coup, comme il continuait son chemin, une silhouette noire se dressa devant lui.

C'était celle d'un homme qui paraissait l'attendre de pied ferme.

Bibi arriva sur lui, croyant que c'était Benoît.

– Pardon, citoyen, peux-tu me dire l'heure qu'il est ?

À cette voix, Bibi tressaillit. Il avait reconnu le personnage qui, le matin, l'avait abordé auprès de la tour Saint-Jacques.

– Huit heures moins un quart, répondit-il.

– Merci. C'est bien vous. Il fait si noir, dit le masque rouge, qu'on a toujours peur de se tromper.

– C'est moi, dit Bibi ; est-ce que la voiture est déjà là ?

– Non, pas encore.

– Tant mieux, dit Bibi, car mon compagnon de route n'est pas arrivé. Et puis il y a une brave femme, la blanchisseuse qui a donné asile aux deux demoiselles, qui doit venir aussi pour leur dire adieu.

– Elle n'en verra qu'une.

– Hein ? dit Bibi.

– Rassurez-vous, dit en souriant le masque rouge, lorsque nous nous mêlons d'un sauvetage, il s'accomplit sans obstacles.

– Ah ! vous m'avez fait peur, dit Bibi.

– Écoutez, reprit le masque rouge, on ne saurait trop prendre de précautions pour sortir de Paris. Nous avons pensé qu'en dépit de votre passeport, cinq personnes éveilleraient toujours quelque peu l'attention et qu'il valait mieux vous diviser.

Il suffit d'un municipal ivre pour tout compromettre.

– Qu'avez-vous donc décidé ? demanda Bibi.

– Vous savez que nous avons utilisé Coclès, l'ancien aubergiste ?

– Oui, c'est lui qui a apporté la lettre de Jeanne.

– Et bien ! Coclès a une carte de circulation comme maraîcher.

– Bon !

– Il est sorti de Paris, il y a une heure, dans sa petite charrette, emmenant mademoiselle Jeanne et le comte des Mazures.

– Ah ! ils sont sortis ?

– Oui : la jeune fille et son cousin étaient habillés en paysans, et tout s'est bien passé.

– Et Aurore ?

– Elle est dans un fiacre, à deux pas d'ici, dans une ruelle.

– J'aime autant cela, dit Bibi ; mais, en outre de mon passeport, j'ai sur moi deux lignes signées de Robespierre qui m'ouvrent encore toutes les portes. Et où nous retrouverons-nous ?

– À Choisy, qui est à une lieue de la barrière.

– Fort bien, dit Bibi.

Et ils continuèrent à marcher.

Bibi s'arrêta peu après et prêta l'oreille. On entendait un pas précipité dans l'éloignement, et en même temps une voix qui fredonnait un air de chasse.

– C'est Benoît, dit l'homme de police.

En effet, c'était le bossu qui accourait ; mais il n'était pas seul ; il avait rejoint la mère Simon Bargevin qui était partie la première.

– Ici Benoît ! cria Bibi.

– Voilà, voilà ! répondit le bossu.

Et Benoît pressa le pas, donnant le bras à la mère Simon pour la faire marcher plus vite.

– Je vais vous conduire jusqu'au fiacre, dit le masque rouge, et puis vous n'aurez plus besoin de moi.

Le fiacre, en effet, attendait dans une ruelle, et Aurore, pleine d'anxiété et prêtant l'oreille au moindre bruit, jeta un cri de joie quand elle reconnut Benoît et la blanchisseuse.

– Mademoiselle, lui dit Bibi, vous ne me connaissez pas ; mais j'ai fait beaucoup de choses pour vous sauver.

– Je sais cela, dit-elle ; c'est vous qui vous nommez Bibi.

– Oui.

Aurore lui tendit la main. La bonne mère Simon pleurait en embrassant la jeune fille.

– Ah ! disait-elle, j'aurais pourtant bien voulu voir ma chère demoiselle Jeanne.

– Mère Simon, répondit Aurore d'une voix émue, nous ne vivrons pas éternellement sous la tyrannie qui nous opprime ; de meilleurs jours viendront ; ma sœur et moi nous rentrerons

en France, et alors nous nous reverrons, ma bonne mère, et nous vous aimerons bien.

Le masque rouge mit fin à ces adieux :

– Huit heures, dit-il à Bibi ; partez...

Bibi et Benoît montèrent dans le fiacre, tandis que la mère Simon s'éloignait en pleurant.

– À Choisy, dit alors le masque rouge, vous trouverez un cabaret, et à la porte de ce cabaret la tapissière de Coclès ; Choisy n'a qu'une rue et qu'un cabaret, vous ne pouvez vous tromper. Au revoir !

Et il s'éloigna à son tour et disparut dans le brouillard.

Le fiacre se mit en mouvement et arriva à la barrière.

La barrière était fermée, et deux municipaux montaient la garde à la porte de l'ancien bâtiment d'octroi construit par les fermiers généraux quelque trente années auparavant.

– Ne descendez pas, dit Bibi à Aurore et à Benoît, c'est inutile. Je vais montrer mon passeport.

– Qui vive ? dit un des municipaux.

– Liberté ! égalité ! répondit Bibi.

– Qui vive ? répéta le municipal.

– Un citoyen, sa nièce et leurs officieux qui ont un passeport en règle.

– Descendez, dit le municipal.

Bibi descendit seul, toisa dédaigneusement le soldat citoyen, et lui dit :

– Je vais te montrer mon passeport, et s'il ne te suffit pas, je vais te montrer autre chose.

– Voyons, dit le municipal avec flegme.

Bibi tendit son passeport.

– On ne passe pas, dit le municipal en le lui rendant.

– Plaît-il ? dit Bibi qui fronça le sourcil.

– Ordre de la Commune de ne laisser sortir personne cette nuit.

– Ah ! par exemple !

Et Bibi entra dans le poste, où une demi-douzaine de municipaux, les uns couchés sur un lit, les autres assis autour du poêle, fumaient leur pipe sous la surveillance d'un sergent.

– Tu vas bien voir si l'ordre me concerne, dit Bibi en regardant de travers le municipal. Où est le chef de poste ?

– C'est moi, dit le sergent ; que veux-tu, citoyen ?

– Sortir de Paris ; j'ai mon passeport.

– Impossible !

– Alors, vois ceci.

Et Bibi mit sous les yeux du sergent les deux lignes de Robespierre.

– Me laisseras-tu passer, maintenant ? dit-il.

– Pas davantage.

Et comme Bibi reculait stupéfait, deux hommes entrèrent dans le poste, et Bibi reconnut dans l'un d'eux le même agent de police subalterne qui, par son ordre avait enlevé Aurore et joué le rôle du faux Dagobert.

Bibi crut que la Providence lui envoyait un auxiliaire.

– Ah ! dit-il, tu arrives à propos.

– Vous croyez, patron ?

Et cet homme eut un mauvais sourire.

– Sans doute, et tu vas dire à ces imbéciles...

– C’est moi qui leur ai donné la consigne, patron.

– Plaît-il ?

– J’ai ordre de vous arrêter, vous et toutes les personnes de votre suite.

Bibi jeta un cri.

– Tu as un ordre ? s’exclama-t-il.

– Oui.

– De qui donc ?

– L’ordre m’a été remis par le citoyen X... Mais il est signé de Robespierre, et il porte la date de midi.

Bibi jeta un nouveau cri.

– Ah ! patron, lui dit son ancien inférieur, il ne fait pas bon se frotter à la citoyenne Antonia, et je ne donnerais pas trente sous de votre tête à l’heure qu’il est.

Bibi frissonnant aperçut alors, par la porte du poste demeurée ouverte, le fiacre entouré d’agents de police, qui s’emparaient une fois encore de la comtesse Aurore et de Benoît le bossu.

LXXI

Benoît avait essayé de se défendre. Mais que peut un homme contre dix hommes, surtout quand il est pris à l'improviste. Il fut arraché de la voiture, lié et réduit à l'impuissance.

Quant à Aurore, elle avait poussé quelques cris d'abord ; mais bientôt sa froide dignité lui imposa silence.

– Allons ! se dit-elle en soupirant, il paraît que je n'échapperai pas à l'échafaud.

Et, dès lors, elle n'opposa plus la moindre résistance.

Deux heures après, Bibi, Benoît et Aurore étaient enfermés dans une salle de l'ancienne maison d'octroi.

L'agent de police Nibelle, jadis sous les ordres de Bibi, n'avait pas reçu d'autres instructions.

On lui avait dit : « Arrêtez à la barrière d'Italie, ce soir, à huit heures, le citoyen Bibi, agent de police, et les personnes qui seront avec lui, et consignez-les, en attendant de nouveaux ordres, au poste de la barrière. » Mais on ne lui avait dit que cela.

Seulement, Nibelle était un homme intelligent, et, en voyant Aurore, il s'était fait un raisonnement qui avait pour lui la vraisemblance, sinon l'exacte vérité.

Huit jours auparavant, Bibi l'avait mis en campagne pour arrêter Aurore.

Maintenant, Bibi essayait de se sauver de Paris en emmenant cette même jeune fille que d'abord il avait voulu envoyer à la guillotine.

Qu'est-ce que cela prouvait, sinon que Bibi était un homme calme, sans passion, que l'intérêt guidait, et qui n'obéissait qu'à l'amour de l'argent ?

Selon Nibelle, la citoyenne Antonia avait promis à Bibi une somme quelconque pour arrêter la jeune fille ; mais la jeune fille, qui avait sans doute des protecteurs influents et riches, avait promis le double ou le triple, et Bibi, de bourreau qu'il était, s'était fait le sauveteur.

C'était là, du moins, ce que pensait Nibelle, et cette opinion se traduisait encore ainsi :

– Assurément, on m'a recommandé d'arrêter Bibi, mais on ne se soucie guère de lui. C'est la jeune fille qu'il faut livrer quand même.

Bibi était plongé dans une telle stupeur qu'il ne parlait plus, ne regardait plus personne et n'essayait même pas de protester par un geste quelconque.

On amena Aurore sous la porte, et comme les municipaux étaient presque tous de la lie du peuple, ils se mirent à l'injurier. Mais Aurore s'était cuirassée de dédain aussi bien que de résignation.

Nibelle eut pitié d'elle, comme il avait pitié de son ancien patron.

Et, se tournant vers le chef de poste, il lui dit :

– J'ai ordre de rester ici jusqu'au jour, avec mes trois prisonniers ; seulement je ne veux pas que vos hommes nous manquent. Faites-moi ouvrir le « violon ».

Le violon existait alors comme aujourd'hui, et le mot remonte à Louis XIII.

Chaque bâtiment d'octroi ayant été converti en poste militaire, on y avait ménagé une petite salle dont la fenêtre était grillée, et dont la porte fermait solidement, pour y détenir les prisonniers qu'on n'avait pas le temps de diriger sur l'Abbaye ou la Conciergerie.

Nibelle se fit donc ouvrir le violon et y fit entrer ses prisonniers. Benoît ne se lamentait plus. Aurore lui avait imposé silence. Au bout d'une heure, quelque effort qu'il fît pour demeurer éveillé, Benoît sentit ses yeux se fermer et il s'endormit profondément.

Aurore aussi s'endormit.

Elle s'endormit auprès du poêle, un sourire aux lèvres ; ce sourire qu'ont les âmes résignées à mourir, et qui demandent à un sommeil momentané le calme nécessaire pour aborder le sommeil éternel.

Bibi seul ne dormait pas.

Sombre, farouche, le front, baigné de sueur, il se disait :

– Je suis un homme perdu. J'ai mystifié Robespierre, et Robespierre ne pardonne pas !

Bibi avait peur de la guillotine, lui qui en avait été si souvent le pourvoyeur.

Nibelle ne dormait pas non plus, et il regardait son ancien patron avec une sorte de compassion.

Tout à coup il s'approcha de lui, mit un doigt sur sa bouche pour lui recommander le silence, et lui dit tout bas :

– Écoute, patron.

– Que veux-tu ? dit Bibi.

– Je pourrais peut-être te sauver.

– Tu nous sauverais ?

Et l'œil de Bibi s'alluma, et l'homme cessa de trembler par tout son corps.

– Oh ! pas les autres… toi seul.

– Ah !

– Tu penses bien que les loups ne se mangent pas entre eux.

– Mais comment me sauverais-tu ? dit Bibi.

– Oh ! tout naturellement. En t'ouvrant la porte.

– Mais malheureux, tu te perdrais toi-même.

– Non.

– Comment cela ?

Nibelle cligna de l'œil.

– Est-ce que ce n'est pas moi qui ai déjà arrêté la petite ?

– Sans doute.

– Et par ton ordre ?

– C'est vrai, soupira Bibi.

– Je l'arrête une seconde fois et toi par-dessus, le marché ; mais je suppose que toi qui est de la police, tu as joué une comédie.

– Plaît-il ?

– La citoyenne Antonia me dit demain : « Qu'ayez-vous fait de Bibi ? »

Je lui réponds :

– Bibi ? mais il s'en est allé tranquillement, et je l'ai laissé partir, puisque c'était convenu.

Et si elle trouve cela extraordinaire, je lui dirai encore :

– Je ne pouvais pas supposer que Bibi songeât sérieusement à sauver un aristocrate qu'il s'était donné tant de mal à arrêter une première fois, et j'ai pensé que c'était un coup monté pour faire coffrer la petite.

– Mais ton raisonnement est parfaitement juste ! s'écria Bibi.

Et l'homme de police eut un moment d'égoïsme féroce. Il ne songea plus qu'à lui, et l'ardent désir de soustraire sa tête chauve au rasoir national le domina tout entier.

– Seulement, ajouta Nibelle, demain on me donnera l'ordre de réparer ma maladresse, et alors, si je t'arrête, je ne pourrai plus te lâcher.

– C'est vrai, dit Bibi.

– Par conséquent, tu feras bien de filer.

– Mais où, puisque les barrières sont fermées ?

– Il n'y a que celle-ci.

– Ah !

– Et sur le vu de ta carte, on t'ouvrira la barrière d'Enfer. Mais, à ta place...

– Eh bien ! que ferais-tu ?

– Tu as toute la nuit devant toi. À ta place donc, je traverserais tout Paris.

– Et puis ?

– Et je m'en irais sortir par la barrière de la Villette, sur la route d'Allemagne. Est-ce que tu n'as pas un passeport ?

– Si fait. Et il est justement visé pour l'Allemagne.

– Alors, tout est bien.

– Mais tu m'as pris ma valise ?

– Oui. Je te la rendrai.

– Vrai ? fit Bibi.

– Elle est là, dans la cour ; tu n'as qu'à la prendre. Seulement, pas de bruit. N'éveillons pas ces pauvres enfants.

Et Nibelle frappa doucement à la porte. Cette porte avait un guichet ; un des hommes de Nibelle s'approcha.

– Ouvre sans bruit, dit l'homme de police.

Bibi avait déjà sa valise sous le bras.

Benoît et Aurore dormaient toujours.

La porte ouverte, Nibelle sortit le premier et dit :

– Viens.

Mais Bibi se retourna. Un remords venait de s'emparer de lui. Il contemplait Aurore endormie.

Nibelle colla ses lèvres à son oreille :

– Tu ne la sauveras pas en restant, dit-il, et tu te feras raccourcir toi-même.

Ces mots semblèrent décider Bibi, qui franchit à son tour la porte du violon, que Nibelle referma avec les mêmes précautions.

Les municipaux sommeillaient, mais le sergent était bien éveillé, et il regarda Nibelle avec étonnement :

– Que se passe-t-il donc ? demanda-t-il.

Nibelle répondit :

– Les prisonniers dorment.

– Pas tous, dit le sergent en montrant Bibi.

Nibelle lui rit au nez :

– Est-ce que tu le prends pour un prisonnier ? lui dit-il.

– Certainement ! dit le sergent.

– Imbécile !

– Oui imbécile, répéta Bibi en haussant les épaules, n'as-tu pas vu que j'avais un mot de Robespierre ?

– Oui, mais j'ai vu aussi un ordre d'arrestation.

– Parbleu ! c'était convenu pour arrêter la petite aristocrate, dit Nibelle.

– Ah ! fit le sergent ébahi.

– D'ailleurs, ajouta Nibelle, en vertu de quel ordre as-tu agi, citoyen ?

– En vertu de l'ordre que tu m'as donné.

– Bien. Alors tu n'as pas à te préoccuper. J'ai la responsabilité de ce qui se fait ici.

Et il prit Bibi par le bras et l'entraîna hors du poste sans que le sergent osât s'y opposer.

Bibi, une fois au grand air, respira comme un homme qui sort d'un long évanouissement et revient tout à coup à la vie.

– Maintenant, dit Nibelle, adieu, patron, et bonne chance !

Et il lui tendit la main. Bibi s'éloigna de quelques pas. Fuis, comme Nibelle venait de rentrer dans le poste, il s'arrêta et se mit à contempler le bâtiment de l'octroi.

– Oh ! se dit-il alors, je suis un lâche ! Du moment où je ne pouvais plus la sauver, je devais partager son sort.

Et, pris d'un remords immense, il fut sur le point de revenir sur ses pas, de se présenter au sergent et de lui dire :

– Je suis bien prisonnier... Gardez-moi.

Mais le raisonnement de Nibelle lui bourdonnait encore aux oreilles.

– Tu ne peux plus la sauver, et tu te perds sans profits, avait dit son lieutenant.

Bibi s'assit sur une borne et retomba dans une rêverie profonde. Il passa alors dans son esprit comme un mirage qui lui représentait toute sa vie passée ; cette vie honteuse et criminelle, si longtemps abritée derrière un masque d'hypocrisie. Il revit toutes les victimes, tous les malheureux qu'il avait depuis vingt ans envoyés à la torture ou à l'échafaud, depuis cette belle boulangère qui l'aimait tendrement et dont il avait payé l'amour par une infâme trahison. Et Bibi s'aperçut alors que depuis deux jours il avait entrepris de sauver Aurore, moins encore par dévouement à la jeune fille que pour obéir au désir secret de racheter ses fautes passées par une belle action.

Et la première fois que cet homme voulait faire du bien, il échouait, lui qui avait toujours réussi dans le mal.

Tout à coup, un nom et un souvenir traversèrent son esprit affolé.

Un nom, Dagobert !

Un souvenir, les paroles du jeune chirurgien qui avait demandé quinze jours pour rendre la raison au malheureux capitaine.

Et Bibi en revint à son premier plan, à sa première espérance :

Dagobert pouvait sauver Aurore et demander sa grâce à la Convention.

Mais, pour cela, il fallait que le capitaine ne fût pas fou ; il fallait qu'il fût guéri avant quinze jours.

Comment ? par quel moyen ?

Bibi ne le savait pas.

Mais le calme revenait peu à peu dans sa tête troublée son cœur battait moins vite, et l'homme de police sentait renaître son énergie. Il se leva et se remit en route.

Seulement, il ne prit point le chemin de la barrière de la Villette, et il entra, au contraire, dans le cœur de Paris.

Et, tout en marchant, il se disait :

– Les masques rouges eussent sauvé Aurore ; c'est moi qui l'ai perdue. Qui sait s'ils ne reviendront pas à la charge ? Ces hommes, auxquels je ne voulais pas croire, sont peut-être plus puissants que Robespierre et tous les membres du Comité de salut public.

À mesure qu'il approchait de la rue Saint-Honoré, car il allait à l'hôtel de Champagne et Picardie, Bibi sentait l'espérance renaître dans son cœur.

D'abord il avait toute la nuit devant lui. Puis, c'était, le lendemain, jour de décadi, et la guillotine se reposait.

Enfin, il faudrait toujours, avant d'exécuter Aurore, en revenir aux formalités nécessitées par la singulière déclaration de Polyte et vérifier si elle était réellement enceinte.

Tout cela devait faire gagner au moins trois jours, et Bibi se disait :

– Rien n'est encore perdu, puisque je suis libre.

Dix heures sonnaient quand il arriva à l'hôtel de Champagne.

On l'avait déjà vu venir demander le capitaine Dagobert, et l'officieux ne fit aucune difficulté pour l'introduire dans la chambre où le pauvre capitaine était couché.

La folie momentanée dont il était atteint était ce qu'on appelle une folie douce.

Il souriait, divaguait, ne résistait ni à sa garde-malade, ni au jeune médecin militaire qui n'avait plus quitté son chevet, et semblait avoir perdu la mémoire du passé.

Il regarda Bibi et ne le reconnut pas.

– Bonjour, général, dit-il.

Le médecin se prit à sourire :

– Il voit des généraux partout, dit-il.

– Citoyen, dit Bibi, je voudrais vous parler en particulier.

– Venez, dit le médecin, en poussant la porte de la deuxième pièce du logement de Dagobert.

Quand ils furent seuls, Bibi reprit :

– L'autre jour, en vous quittant, j'étais si ému, si bouleversé, que je ne vous ai rien dit ; mais il faut que vous sachiez tout.

– Parlez, dit le jeune homme étonné.

– Le capitaine Dagobert, au moment où cette folie étrange s'est emparée de lui, allait être présenté à là Convention, qui devait le féliciter publiquement sur sa belle conduite.

– Je sais cela, citoyen. Mais ce qui est différé n'est pas perdu ; ce n'est que partie remise. Le ministre Carnot a fait prendre de ses nouvelles et j'ai répondu de la guérison du capitaine.

– Oui, vous savez cela, dit Bibi ; mais ce que vous ne savez pas, c'est que le capitaine devait demander à la Convention la grâce de sa fiancée.

Le docteur tressaillit.

– Sa fiancée est condamnée à mort et elle sera guillotinée sous trois jours. Pouvez-vous le guérir d'ici-là ?

– Hélas ! non.

Et Bibi comprit, au geste de désespoir du jeune chirurgien militaire, qu'il parlait avec une conviction absolue.

Cependant, après un moment de silence, le jeune homme releva la tête.

– Il y a de par le monde, dit-il, un homme plus habile que moi, et dont j'ai été le disciple.

– Et... cet homme ?

– Cet homme est un Allemand... le docteur Kastner. Mais où le trouver ? Il est tantôt ici... tantôt là... Aujourd'hui en France... demain en Allemagne...

– Et si on le trouvait, pensez-vous qu'il guérirait instantanément le capitaine ?

– Peut-être... au risque de le tuer...

– Ah !

– Écoutez, poursuivit le jeune homme, il y a deux ans, le docteur Kastner était à la tête d'un hôpital à Coblentz. Un soldat était devenu fou subitement. Le docteur le soumit à un traitement électrique, et le guérit. Ce fut l'affaire d'une heure.

Seulement, quand le soldat, fut revenu à la raison, le docteur, que j'avais assisté en qualité d'élève, me dit :

– J'aurais pu le tuer !

– Eh bien ! monsieur, dit Bibi, il faut essayer le système du docteur, dussiez-vous tuer Dagobert, car il se tuera certainement le jour où, revenu à la raison, il apprendra la mort, de sa fiancée.

Comme Bibi parlait ainsi, on frappa à la porte.

Le médecin courut ouvrir, et Bibi recula stupéfait en voyant apparaître Polyte la tête enveloppée de bandelettes sanglantes.

LXXII

D'où venait Polyte ? comment se trouvait-il en cet état ?

Antonia n'était montée dans sa voiture qu'après avoir vu Polyte passer par-dessus la margelle du puits.

Et elle était partie en se disant :

– En voilà un qui ne me gênera plus.

Antonia se trompait. Polyte avait la vie dure, comme on va le voir.

Dans la chute que fait un corps, la tête entraîne toujours le reste et arrive la première.

Polyte alla donc heurter du crâne le fond cimenté du bassin. Le choc fut si violent, qu'il s'ouvrit le front en deux endroits. Mais à quelque chose malheur est bon, et la douleur fut si vive qu'elle triompha de la léthargie dans laquelle Polyte était plongé.

Il revint à lui, saisi à la fois par le froid de l'eau et lanciné par la souffrance subite qui résultait de sa chute.

L'instinct de la vie l'emporta sur l'épouvantable douleur qu'il éprouvait, et il se mit à se débattre courageusement dans l'eau, n'étant pas bien sûr encore qu'il n'était pas livré à quelque rêve horrible.

Le jardinier et le cocher s'étaient trompés en donnant à Antonia comme considérable le volume d'eau, renfermé dans le puisard.

S'étant mis sur ses pieds, Polyte se trouva avoir la tête hors de l'eau. Le sang inondait son visage et lui obscurcissait la vue. Cependant, en levant la tête, il voyait le ciel au-dessus de lui. Un autre se fût mis à hurler et à demander secours. Polyte ne poussa pas un cri.

Le véritable enfant de Paris a, chose étrange, un peu de l'instinct sauvage et prudent de l'homme primitif.

On retrouve, en cherchant bien, dans le faubourg du Temple et dans le quartier Mouffetard, certaines qualités du Peau-Rouge et de l'Ioway.

Polyte ne chercha pas à s'expliquer comment et pourquoi il était dans ce puits.

Il y était, cela était suffisant pour que cette réflexion se présentât à son esprit :

– On m'a jeté là-dedans pour m'y noyer, si j'appelle, au lieu de venir à mon aide, on m'achèvera.

Comme il avait la tête hors de l'eau, il pouvait marcher. Le puisard avait une dizaine de pieds de diamètre, et une de ses parois offrait une anfractuosité à fleur d'eau.

Cette anfractuosité n'était pas autre chose que l'ouverture d'un égout communiquant avec les fossés qui entouraient le petit parc, et qui, après les grandes pluies d'automne déversaient ainsi leur trop plein dans le puisard.

Polyte souffrait horriblement et le sang continuait à l'inonder. On eût pu croire, – et il le crut peut-être, – qu'il avait la tête fendue. Mais l'instinct de la conservation le dominait, et il se dirigea vers ce trou béant qu'il apercevait.

L'égout était à sec.

Polyte s'y blottit et, cessant d'être en contact avec l'eau glacée, il éprouva un soulagement qui lui permit de rassembler un

peu ses idées et se rendre à peu près compte de sa situation ; car d'abord il n'avait compris qu'une chose, c'est qu'il était en danger de mort.

Le souvenir lui revint.

Il se rappela que la citoyenne Antonia s'était endormie pendant qu'il achevait, lui Polyte, les restes de son déjeuner. Il se souvint encore qu'avant qu'il eut la fatale pensée de boire et de manger, il avait entendu la citoyenne Antonia parler longuement en langue allemande à sa camérière. Et avec son intelligence de Parisien, Polyte avait deviné ce qui s'était passé.

On lui avait fait prendre un narcotique et, une fois endormi, on avait cru se débarrasser de lui en le jetant dans le puisard.

Et soudain Polyte se dit :

J'ai été joué ; j'ai manqué à mon devoir de gardien. La citoyenne Antonia, délivrée de moi, a sans doute couru à Paris. Tout était sauvé ce matin, tout est perdu peut-être maintenant. Et l'angoisse de Polyte était si grande qu'elle dominait ses souffrances.

Alors il se mit à ramper dans l'égout, et à mesure qu'il avançait et s'éloignait, du puisard, il sentait comme un vent humide lui fouetter le visage. Puis, enfin, il vit un point lumineux. C'était l'autre bout de l'égout s'ouvrant sans doute en plein air.

Polyte avançait de plus en plus difficilement, car l'égout, rempli de vase, allait se rétrécissant.

Cependant, il arriva ainsi jusqu'au fossé. Mais là, ô déception ! il trouva une grille. La grille était scellée dans une ouverture en pierre et solidement cimentée.

Polyte n'avait plus son couteau, qui était resté dans la chambre d'Antonia, et il eût usé ses ongles sur la pierre et le fer

sans entamer ni l'un ni l'autre. Il reprit donc le chemin qu'il avait suivi et revint au bord du puisard.

Mais là toute évasion paraissait impossible, au moins en plein jour. Il aurait fallu escalader le mur circulaire, ce qui était presque impossible, sans compter qu'en parvenant à la margelle, Polyte, qui était sans armes et dans un état de faiblesse extrême, eût été assommé par les gens d'Antonia.

L'instinct de la conservation l'avait dominé tout à l'heure assez fort pour l'empêcher de se noyer.

Maintenant le souvenir d'Aurore, dont la vie était peut-être remise en péril, lui donna du courage et le rendit ingénieux. Il commença par se faire un emplâtre avec la boue de l'égout, et arrêta ainsi le sang qui coulait de son front ; puis il remarqua, avec ce demi-jour répandu dans le puisard, que les pierres qui formaient la voûte de l'égout avaient été dépouillées du ciment qui les tenait l'une à l'autre, par le contact presque perpétuel de l'eau. Alors il se mit à en secouer une, peu à peu l'ébranla, et finit par l'arracher à son alvéole.

Cette pierre était grosse, de forme oblongue, semblable à ces énormes silex qu'on trouve au fond des rivières et qui ont la dureté du fer.

– Je cherchais un outil, pensa Polyte, en voilà un.

Et il se mit à pousser la pierre devant lui et retourna en rampant vers la grille qui séparait l'égout du fossé.

Alors commença pour lui un travail que son extrême faiblesse rendait presque surhumain.

Pendant deux heures, Polyte battit en brèche cette grille encastrée dans la pierre. La grille résistait mais la pierre de taille, qui était molle, se détachait par lambeaux, et enfin un des coins de la grille se trouva descellé.

Polyte, épuisé, suspendit son travail pour reprendre un peu de force. Puis il se remit à l'œuvre. Au bout d'une heure, la grille se détacha.

Polyte était libre.

Quand il fut dans le fossé, il se dressa avec précaution et regarda autour de lui.

La maison d'Antonia s'élevait à une certaine distance.

Le fossé était garni d'une haie du côté du jardin, et au bout du fossé on apercevait un sentier qui se perdait dans les champs.

Polyte reconnut ce sentier. C'était celui qu'il avait suivi la veille avec Bibi et Benoît le bossu.

Et Polyte suivit le fossé, gagna le sentier et se sauva à toutes jambes.

Le soleil déclinait à l'horizon, la campagne était déserte, et il faisait froid.

Cependant, si épuisé qu'il fût, Polyte courait toujours.

Il ne s'arrêta que lorsqu'il eut trouvé la grande route d'Antony à Paris, celle-là même au bord de laquelle s'élevait le cabaret de Coclès, aujourd'hui abandonné par ses propriétaires.

La maisonnette se dressait à deux cents pas devant lui, et Polyte se disait :

– Quoique Coclès m'ait joué un mauvais tour, je n'ai plus rien à craindre de lui, maintenant que je suis dévoué à Mlle Aurore. Il me mettra dans sa tapissière et il me conduira à Paris.

Polyte se trompait doublement.

D'abord Coclès et sa femme avaient abandonné cette maison. Ensuite Polyte avait trop présumé de ses forces.

Il fit quelques pas encore, puis ses jambes fléchirent, un bourdonnement se fit à ses oreilles, les pulsations de son cœur s'arrêtèrent et il tomba sans connaissance auprès d'un tas de pierres. Combien d'heures dura son évanouissement ? Polyte ne le sut pas au juste. Mais quand il revint à lui, la nuit avait succédé au jour, et il vit une lanterne à deux pas de distance qu'il reconnut pour être celle d'une voiture.

Deux hommes étaient penchés sur lui, tandis que la voiture était arrêtée en travers du chemin. Ces deux hommes qui lui donnaient des soins parlaient une langue que Polyte reconnut pour être le baragouin hérissé de consonnes dont se servait Antonia avec sa camérière. L'un paraissait le maître, l'autre le valet.

Ce dernier, assis sur le tas de pierres, tenait ouverte sur ses genoux une de ces boîtes de chirurgien qui renferment des instruments et tous les objets nécessaires à un premier pansement.

Polyte s'aperçut alors que l'autre venait de laver sa plaie et d'appliquer dessus un premier appareil. Et comme il soupirait et regardait avec étonnement ses bienfaiteurs inconnus celui qui venait de le panser lui dit en français, mais avec un fort accent allemand :

– Souffres-tu beaucoup, mon ami ?

– Non, monsieur, répondit Polyte.

– Nous avons failli t'écraser en passant, continua cet homme.

Et il conta à Polyte qu'ils l'avaient trouvé étendu en travers de la route.

– Où vas-tu ? dit-il ensuite.

– J’allais à Paris quand les forces m’ont manqué.

– Comment t’es-tu blessé ?

– Je suis tombé dans une ornière pleine d’eau. L’Allemand n’en demanda pas davantage.

– Puisque tu vas à Paris, dit-il, monte dans ma voiture.

Polyte souffrait toujours, mais les forces lui revenaient en même temps que le souvenir d’Aurore.

L’homme qui venait de le panser était un vieillard encore vert. Il avait le front jeune sous ses cheveux blancs, et son regard brillait d’une énergique bonté.

Il aida son domestique à mettre le jeune homme dans la voiture et y monta auprès de lui.

Puis le domestique prit les rênes et la voiture repartit. Le baume appliqué sur sa blessure endormait la douleur.

Polyte redevint maître de lui ; et il arrangeait dans sa tête un petit roman à raconter à son sauveur pour le cas où celui-ci l’interrogerait. Mais le médecin allemand ne le questionna point et ne parut même pas s’occuper de lui.

Une heure après la voiture entrait dans Paris par la barrière d’Enfer. On demanda son nom à l’Allemand.

Il se borna à montrer une carte sur laquelle étaient écrits ces mots :

« Chirurgien en chef de l’armée du Rhin. »

Les municipaux ne firent aucune attention à Polyte, et la voiture passa. Arrivé au bas de la rue d’Enfer, le médecin allemand dit à Polyte :

– Sais-tu seulement où aller loger ?

– Oui, citoyen.

Il lui mit une pièce d'or dans la main et ajouta :

– Tu viendras me voir demain matin, je te panserai, et dans trois jours tu seras guéri. Voici ma carte.

Sur ces mots, il ouvrit la portière :

– À demain, répéta-t-il.

Polyte descendit et se trouva sur le pavé de Paris, tandis que la voiture s'éloignait et se perdait dans le dédale de ruelles qui avoisinaient la place Maubert.

– J'ai tout de même une fière chance ! se dit le gamin. Seulement, où trouver Bibi ?

En outre de la pièce d'or que venait de lui donner le médecin, Polyte avait quelque argent sur lui. Il prit une voiture et se fit conduire rue du Petit-Carreau.

La boutique de la blanchisseuse était fermée. Pourquoi ?

Le débardeur Simon Bargevin était au cabaret et la mère Simon était couchée.

La brave femme s'était mise au lit, après avoir remercié Dieu d'avoir sauvé les deux jeunes filles.

Polyte monta chez Bibi. Mais il eut beau frapper à la porte, on ne lui répondit pas. Alors il redescendit et songea à l'hôtel de Champagne et Picardie.

Comme le capitaine Dagobert s'y trouvait, il n'y avait rien d'impossible à ce que Bibi y eût aussi donné de ses nouvelles. Polyte, on le sait, ne s'était pas trompé. Après le premier mouvement de stupeur, Bibi se mit à l'accabler de questions, auxquelles Polyte répondit fort nettement.

Il conta ses aventures, sa sortie du puisard et son merveilleux sauvetage sur la route.

Au mot de médecin allemand, Bibi tressaillit.

– C'était un Allemand ? dit-il.

– Oui.

– Et un médecin ?

– Pardine !

Bibi regarda le jeune docteur qui se trouvait auprès du capitaine Dagobert.

– Si c'était celui que nous cherchons ? s'écria Bibi.

– Comment est-il ? demanda le docteur.

– Il a les cheveux blancs, dit Polyte.

– Son nom ?

– Ma foi ! il ne me l'a pas dit. Mais il m'a donné une carte pour que j'aille me faire panser demain : la voilà.

Bibi s'empara de la carte et lut :

« Fritz Kastner, médecin en chef des armées. » Et Bibi jeta un cri de joie.

– C'est lui, dit le jeune docteur. Le capitaine Dagobert est sauvé !

– Et Aurore aussi, murmura Bibi.

Au bas de là note, il y avait une adresse :

« Rue Serpente, 17. »

Polyte regardait tour à tour le jeune docteur et Bibi et ne comprenait rien à cette joie subite.

LXXIII

Bibi faisait ce calcul :

– Nous allons perdre environ douze heures, mais nous sommes assez riches de temps pour cela, si toutefois la guérison est aussi prompte qu'on le dit.

Tandis qu'il comptait les heures et les jours que la jeune fille avait encore devant elle, quoi qu'il pût arriver, on entendit le bruit d'une voiture qui s'arrêtait à la porte. Bibi et le jeune chirurgien se regardèrent avant d'ouvrir.

– Avez-vous donné rendez-vous ici à quelqu'un ? demanda ce dernier.

– À personne.

– Ni moi.

On frappa une seconde fois.

– Ouvrez, dit Bibi.

La porte ouverte, le chirurgien et Polyte jetèrent un double cri. Il y avait un homme sur le seuil, et cet homme n'était autre que l'Allemand, le docteur Fritz Kastner.

Il était enveloppé dans une pelisse fourrée qui dissimulait en partie son uniforme de chirurgien militaire.

– Ah ! c'est vous qui êtes ici ? dit-il en reconnaissant, son ancien élève.

– Oui, maître, répondit le jeune homme de plus en plus étonné.

– C'est là le malade ?

Et le vieillard s'approcha du lit de Dagobert, demandant :

– Qu'a-t-il ?

– Un instant de folie instantanée.

– Comment cela lui est-il venu ?

Le chirurgien avait conservé le verre dans lequel il y avait encore quelques gouttes du breuvage que la citoyenne Antonia avait administré à Dagobert.

Il alla prendre le verre et le tendit au docteur.

Celui-ci le prit, s'empara d'une bougie, examina attentivement le liquide qui ressemblait à de l'eau trouble, puis trempa son doigt dedans et le porta à sa langue.

Alors il se prit à sourire :

– Ce n'est pas grave, dit-il.

– Vous le guérirez ? s'écria Bibi.

– Certainement, je le guérirai.

– Et rapidement ?

– Oui.

Le médecin prononça quelques mots en allemand, et son ancien élève descendit, sans doute pour prendre dans la voiture la boîte qui avait servi au pansement de Polyte. Jusqu'alors le docteur Fritz Kastner n'avait vu personne que le malade.

Mais il regarda Bibi et Polyte et reconnut celui-ci.

– Comment ! dit-il, te voilà ici, toi ?

– Oui monsieur, et si vous n’étiez pas venu, j’allais vous chercher.

– Pourquoi faire ?

– Pour guérir le capitaine.

– Tu t’intéresses donc à lui ?

– Oui, monsieur.

Polyte n’eut pas le temps de donner une explication que, du reste, le médecin ne lui demandait pas, car le jeune chirurgien revint avec sa boîte.

Bibi se disait pendant ce temps-là :

– Ces choses-là n’arrivent pas dans la vie réelle, et je ne suis pas bien sûr d’être réveillé. On a besoin d’un médecin, on est prêt à fouiller le monde entier pour le trouver, et avant qu’on se soit mis en campagne, il vous tombe des nues.

– Citoyen, lui dit-il, vous paraissez également vous intéresser au malade.

– Oh ! certes oui, monsieur, dit Bibi.

– Êtes-vous son parent ?

– Non, mais c’est tout comme.

– Je vous fais cette question, parce que mon devoir m’oblige à vous dire que le remède que je vais employer n’est pas sans danger.

Bibi fit signe qu’il fallait passer outre.

– On peut guérir le malade sans péril aucun, en exerçant un traitement que le docteur connaît...

Et l’Allemand désignait, du regard son ancien élève.

– Mais, poursuivit-il ce traitement durera plusieurs jours.

– Et nous n'avons pas le temps d'attendre, dit Bibi.

Le médecin le regarda :

– Alors, dit-il, je vois que vous êtes dans la confidence.

– Hein ? fit Bibi.

– Je reviens d'un long voyage, poursuivit l'Allemand. En arrivant chez moi, j'ai trouvé deux hommes que je ne connais pas. Ils m'ont remis trois rouleaux d'or et m'ont dit : « Allez sur-le-champ rue Saint-Honoré, à l'hôtel de Champagne, demandez à voir le capitaine Dagobert. Il est fou et il faut lui rendre la raison, non pas dans huit jours, mais dans vingt-quatre heures. »

– Ah ! ils vous ont dit cela ? fit Bibi.

– Je leur ai dit que j'avais employé plusieurs fois un système qui m'avait réussi, mais qu'il n'était pas dit que je réussirais sûrement.

– Essayez ! m'ont-ils dit encore.

– Et si je le tue ?

– Il mourra sûrement dans huit jours, m'ont-ils répondu. Et ils sont partis.

– Sans vous dire autre chose ?

– Absolument rien.

– Eh bien ! monsieur, dit Bibi, ce qu'ils vous ont dit, je vous le répète.

– Vous voulez que j'essaye ?

– Il le faut.

– C'est bien, dit l'Allemand.

Et il se tourna vers son ancien élève et lui parla de nouveau en allemand. Puis il choisit parmi les différents flacons que contenait sa pharmacie portative, une fiole qui contenait une liqueur à peu près semblable à celle employée le matin même par Antonia.

Dagobert, après avoir regardé l'Allemand avec curiosité, était retombé dans son indifférence somnolente.

Sur un signe du maître, le jeune chirurgien apporta une cuillère à bouche, et le premier y versa quelques gouttes du contenu de la fiole. Le caractère dominant de la folie de Dagobert était une grande docilité. L'Allemand lui approcha la cuillère des lèvres.

– Buvez, dit-il.

Dagobert ouvrit la bouche et la tisane mystérieuse y disparut. Soudain le malade poussa un cri terrible, se dressa sur son lit, comme s'il eût été mis en mouvement par un ressort invisible, promena un œil hagard autour de lui, ramena ses deux mains crispées sur sa poitrine, qui paraissait être en feu, et retomba lourdement sur son lit, où il garda aussitôt l'immobilité de la mort. Bibi et Polyte étaient pâles et avaient le front baigné de sueur. L'Allemand et le jeune chirurgien se regardaient sans mot dire.

Évidemment il se passait, en ce moment, quelque, chose de solennel et de terrible : la vie d'un homme était l'enjeu.

Dagobert n'était plus qu'un cadavre, en apparence du moins. Était-il mort ou en léthargie ? C'était là ce que nul n'aurait pu le dire. L'Allemand se mit à genoux auprès du lit, et appuya son oreille sur la poitrine mise à nu.

– Le cœur ne bat plus, dit-il.

– Alors, s'écria Bibi, qui eut un moment de désespoir, il est mort ?

– Non, répondit l'Allemand, ou du moins nous n'en aurons la preuve que dans une heure.

Et il s'assit avec le calme impitoyable de l'homme de science qui voit chaque jour la mort face à face.

Bibi et Polyte n'avaient pas une goutte de sang dans les veines. Une heure s'écoula, heure d'angoisse et de mortelle anxiété. L'Allemand prit alors sa lancette et saigna Dagobert au bras. À peine la veine eut-elle été piquée qu'un sang rose et vif jaillit. Le visage impassible du docteur parut s'animer. Et tandis que le jeune chirurgien recueillait le sang dans une aiguière, le maître appuya de nouveau son oreille sur la poitrine de Dagobert.

– J'entends les battements du cœur, dit-il.

– Et il est sauvé ? demanda Bibi.

– Il est guéri.

En effet, peu après, Dagobert ouvrit les yeux :

– Où suis-je donc ? murmura-t-il.

Puis il reconnut Bibi :

– Ah ! c'est vous, fit-il.

– C'est moi, capitaine, répondit Bibi en s'approchant.

Soudain, un nom jaillit des lèvres de Dagobert :

– Aurore !

– Vivante, dit Bibi.

– Et libre ?

– Elle le sera demain, car on vous accordera sa grâce.

– Ô mon Dieu ! dit Dagobert qui retomba épuisé sur son lit.

Le docteur allemand dit alors :

– Il faut le laisser dormir. Demain matin, il pourra se lever. Sortez, sortez tous !...

Et il s'installa au chevet du capitaine.

Bibi entraîna Polyte au dehors.

– Allons-nous-en, dit-il, nous reviendrons après-demain.

– Mais que s'est-il donc passé ? demanda alors Polyte. Elle était libre ce matin...

– Et maintenant elle est en prison, soupira Bibi. Antonia est plus forte que nous...

Et comme ils s'en allaient par les rues, plutôt pour tuer le temps qu'avec un but déterminé, car bien que Dagobert fût revenu à la vie, bien qu'il eût prononcé le nom d'Aurore, ils n'osaient croire encore au salut de la jeune fille d'une manière absolue, – comme ils s'en allaient, disons-nous, un homme qui les avait pendant un moment, suivis à distance, les aborda tout à coup et frappa sur l'épaule de Bibi. Bibi se retourna.

Le masque rouge, l'homme de la cour Saint-Jacques, celui-là même qui lui avait dit adieu à la barrière d'Italie, se montrait devant lui.

– Vous ! fit Bibi, en reculant d'un pas.

– Cela vous étonne ?

– Vous deviez me croire parti ?

– Je sais que vous avez été arrêté, et Aurore aussi.

– Comment l'avez-vous su ?

– J'avais mission de ne quitter les environs de la barrière que lorsque le fiacre dans lequel vous étiez monté aurait franchi les portes, ce qui fait que j'ai assisté à votre arrestation.

– Et vous savez comment je suis sorti ?

– Oui.

– Et ce que j'ai fait ?

Le masque rouge se prit à sourire.

– Il est écrit dans votre destinée, mon cher monsieur Bibi, dit-il, que vous arriverez toujours trop tard.

– Plaît-il ?

– C'est nous qui avons envoyé le docteur allemand.

– Ah !

– Et c'est nous qui sauverons Mlle Aurore des Mazures.

Bibi eut un accès d'humeur.

– Oui, dit-il, vous la sauverez parce que le capitaine demandera sa grâce.

– Et s'il ne l'obtient pas, nous la sauverons tout de même.

– Vrai ?

Et cette fois Bibi oublia son orgueil froissé, et eut un véritable accès de joie.

– Cher monsieur Bibi, répliqua le masque rouge toujours railleur, persuadez-vous bien de ceci, c'est que, jusqu'à présent, la guillotine ne nous a point battus.

– Oh ! fit Bibi d'un air de doute.

– Quand on a payé la prime à notre association on peut être tranquille.

– Alors, dit l'homme de police, pourquoi donc avez-vous besoin du capitaine Dagobert ?

– Parce qu'il devient l'instrument le plus commode que nous ayons sous la main. Mais si cet instrument nous faisait défaut…

– Eh bien ?

– Nous en trouverions un autre.

– Pardon, dit Bibi, vous ne m'avez pas abordé sans doute pour me souhaiter simplement le bonsoir.

– Assurément non.

– Par conséquent, je puis bien vous faire quelques questions ?

– Parlez.

– Carnot sait-il que Dagobert est fou ?

– Oui.

– Pensez-vous qu'il voudra croire à son retour instantané à la raison ?

– Nous avons des amis auprès de Carnot, et toutes nos précautions seront prises dès demain matin.

– Pour que Dagobert soit présenté à la Convention ?

– Dès le lendemain de décadi, c'est-à-dire après-demain.

Bibi ne put se défendre d'un certain sentiment d'admiration.

– Quels hommes vous faites ! dit-il.

– Nous tenons scrupuleusement nos engagements, répondit le masque rouge, et nous sauvons nos associés.

Il parlait avec un calme qui achevait de faire renaître la confiance au cœur de Bibi.

– Nous donnons même au besoin un bon conseil, ajouta le masque rouge.

– À qui ?

– Aux gens qui nous intéressent indirectement, comme vous.

– En vérité !

– Et c'est pour vous donner ce bon conseil, cher monsieur Bibi, poursuivit le masque rouge, que je vous ai suivi.

Bibi le regarda.

– L'agent de police Nibelle ne vous a-t-il pas dit, en vous rendant la liberté, que vous aviez toute la nuit devant vous pour quitter Paris sans être inquiété ?

– Vous savez aussi cela ?

– Nous savons tout. Eh bien ! profitez du conseil de Nibelle.

– Jamais ! dit Bibi.

– Comment, vous voulez rester à Paris ?

– Oui.

– Braver la colère de Robespierre ?

Bibi eut un geste de résignation.

– Prenez garde ! vous serez guillotiné...

– Oh ! dit Bibi, aussitôt Aurore libre, je file...

– Et si l'on vous prend d'ici là ?

– On ne me prendra pas.

– Qu'en savez-vous ?

Bibi avait toujours, sous son bras sa valise, que Nibelle lui avait rendue.

– Tenez, dit-il en frappant dessus, j'ai bien assez d'argent là-dedans pour assurer ma tête à votre association.

– Ah ! ah !

– Mais je ne le ferai pas. J'avais peur de l'échafaud ce matin, mais à présent je m'en moque, car j'ai affaire à Paris.

– Et que voulez-vous y faire ?

– J'ai une revanche à prendre avec Antonia. Merci du conseil que vous me donnez, mais ne vous préoccupez pas de moi. Je n'ai pas été vingt ans l'homme le plus important de la police de Paris pour me laisser prendre comme un naïf.

– Où allez-vous donc de ce pas ?

– En un endroit où Polyte m'apportera toutes les heures des nouvelles de Dagobert.

... Bibi salua le masque rouge, et Polyte et lui s'éloignèrent.

LXXIV

Qu'était devenue Aurore pendant ce temps ? Elle dormait et Benoît aussi, quand Nibelle avait fait sortir sans bruit son ancien patron du poste de police. Elle dormit longtemps et Benoît aussi. Chez ce dernier, le sommeil s'expliquait par la nuit blanche qu'il avait passée la veille et les angoisses dont les derniers jours avaient été pleins pour lui. Quant à Aurore, elle avait senti se détendre en elle ce ressort de la volonté qui l'avait soutenue depuis sa miraculeuse évasion de l'Abbaye, et, l'âme vaincue, le corps s'était laissé aller à une lassitude sans limites.

Un grand bruit les réveilla tous deux en sursaut.

Les municipaux ouvraient la porte du violon et y pénétraient en tumulte, ayant à leur tête le sergent, qui disait :

– Voilà du gibier frais pour le rasoir national.

Aurore et Benoît ouvrirent les yeux, et aperçurent derrière le sergent et les municipaux deux hommes qu'ils avaient déjà vus.

L'un était ce terrible greffier qui, un moment, à la suite de l'évasion d'Aurore, avait tremblé pour sa place.

L'autre, ce guichetier à l'air farouche et mystérieux, qui avait été le complice tacite de cette même évasion.

Par la porte entr'ouverte, on apercevait une de ces voitures à train jaune qui servent au transport des prisonniers.

Benoît regarda sa jeune maîtresse avec épouvante.

Aurore s'était levée.

Debout, la tête haute, un fier sourire aux lèvres, elle dit au bossu :

– Ne crains rien pour toi, mon ami. Ce n'est pas à ta tête qu'on en veut.

– Oh ! mademoiselle, répondit Benoît, pris d'un sombre enthousiasme, puisque nous n'avons pu vous sauver au moins me laissera-t-on mourir avec vous.

Le greffier ricanait.

– Ah ! te voilà donc, citoyenne ? disait-il. Sais-tu que j'ai failli perdre ma place et la confiance dont m'honorait le citoyen Robespierre ? Et par ta faute, citoyenne. Ah ! ah ! ah !

Mais sois tranquille, tu ne nous échapperas pas, et quand je devrais monter avec toi sur le théâtre du citoyen Brutus et n'en descendre qu'après que tu auras éternué dans le son, je te jure bien...

– Monsieur, dit froidement Aurore, je ne connais pas le citoyen Robespierre, je ne l'ai même jamais vu, mais je doute qu'il vous ait autorisé à m'insulter.

– Chienne d'aristocrate, va ! dit le greffier.

Puis se tournant vers les municipaux :

– Empoignez-moi ce joli morceau de guillotine, dit-il, et en route !

Mais Aurore eut un geste d'indignation et de fierté qui fit reculer les soldats citoyens. Et elle passa fièrement au milieu d'eux et monta dans la voiture des prisons. Benoît la suivait. Le guichetier à l'air farouche se plaça auprès d'elle, et le greffier monta à côté du cocher.

Une heure après, Aurore était réintégrée à l'Abbaye, mais non plus dans le cachot qui portait le numéro II.

On l’enferma dans un cachot humide et sombre, où il n’y avait pour tout lit qu’un monceau de paille fétide.

– Tu ne mangeras que du pain et tu ne boiras que de l’eau, avait dit le greffier.

À partir de ce moment, Aurore n’espéra plus qu’une chose, la délivrance de l’échafaud.

Qu’était devenu Benoît, dont on l’avait séparée ?

Elle ne le savait pas ; mais elle avait le ferme espoir que le pauvre enfant du peuple aurait été, comme la première fois, mis en liberté.

La journée s’écoula tout entière.

Aurore n’entendait aucun bruit ; elle n’avait vu personne et elle se demandait si on n’allait pas changer la nature de son supplice et la laisser mourir de faim, au lieu de la renvoyer à l’échafaud. Enfin, vers le soir, la porte du cachot s’ouvrit, et le guichetier farouche parut.

Il avait à la main un panier de provisions, et, adoucissant son dur visage, il dit à la jeune, fille avec un sourire et d’une voix émue :

– On m’avait commandé de ne vous apporter que du pain et de l’eau, mais le greffier est couché à cette heure, et je me moque de lui.

Et il étala devant la jeune fille un morceau de viande froide, des fruits et du vin.

– C’est le reste de notre souper à ma femme et à moi, ajouta-t-il.

Aurore le regarda et lui dit :

– Vous êtes bien bon pour moi, mon ami.

Puis elle se souvint que Nibelle et les agents qui l'avaient arrêtée avaient négligé de la fouiller et qu'on lui avait laissé une ceinture pleine d'or.

– Tournez-vous un moment, mon ami, dit-elle encore.

Et comme le guichetier obéissait, elle dégrafa sa robe, détacha sa ceinture, puis elle la lui tendit :

– Si vous avez un enfant, dit-elle, ce sera sa dot. Prenez.

Mais le guichetier refusa.

– Non, dit-il, vous en aurez besoin peut-être un jour.

– Oh ! non, répondit Aurore. On n'a pas besoin d'argent pour mourir.

– Qui sait ?

Et il eut un sourire mystérieux.

– Je ne veux pas que le bourreau soit mon héritier, dit-elle en souriant. Prenez, mon ami.

– Mais, mademoiselle, dit le guichetier, qui vous dit que vous mourrez ?

Aurore tressaillit. Cet homme l'avait sauvée une fois déjà, ou plutôt il avait aidé à la sauver.

Et alors, à ce souvenir, Aurore eut un vague espoir. À vingt-trois ans, on ne se résigne jamais complètement à mourir.

– Que voulez-vous dire ? fit-elle.

– L'échafaud est souvent plus loin qu'on ne pense, répondit-il.

– Oh ! cette fois, je ne puis pas m'évader d'ici.

– Hélas ! non. Mais...

– Eh bien ? fit-elle.

– Mademoiselle, dit le guichetier en baissant la voix, comme s'il eût craint que ces murs épais et sombres eussent des oreilles, mademoiselle, je joue ma tête en vous parlant ainsi, mais je la joue avec bonheur, car jamais prisonnière ne m'inspira autant d'intérêt que j'en ressens pour vous.

Aurore le regardait l'œil humide.

Le guichetier reprit :

– Ce sont les masques rouges qui vous ont sauvée une première fois.

– Je le sais.

– Les masques rouges vous sauveront encore.

– Oh !

– Ils n'ont jamais laissé tomber une tête dont ils avaient répondu.

– Mais comment me sauveront-ils ?

– Voilà ce que je ne sais pas, répondit naïvement le guichetier ; mais j'ai la ferme conviction qu'ils vous sauveront.

Et il s'en alla.

Aurore dormit peu cette nuit-là, et d'un sommeil troublé par des rêves étranges au milieu desquels les masques rouges, son cousin Lucien et Jeanne, sa sœur, et Bibi, et Benoît jouaient tour à tour un rôle.

Au matin le guichetier reparut.

Il était plus sombre que la veille.

– Mademoiselle, dit-il, vous avez des ennemis acharnés.

– Oh ! je le sais, dit Aurore.

– Et ils vont vite en besogne.

– Ah !

– Dans une heure, un médecin viendra vous voir.

– Je devine, répondit Aurore, et demain j'irai à l'échafaud.

Le guichetier baissa la tête.

– Oh ! murmura-t-il, j'aurais pourtant bien cru que les masques rouges...

– Les masques rouges ne peuvent plus rien pour moi, dit-elle avec mélancolie.

Et elle voulait faire prendre au guichetier cette ceinture pleine d'or qu'elle avait cachée dans la paille qui lui servait de lit. Mais il la repoussa encore :

– Qui sait ? dit-il.

Aurore secoua la tête.

– Eh bien ! mademoiselle, dit le guichetier, laissez-la où vous l'avez mise. Si vous ne sortez d'ici que pour aller à l'échafaud je la prendrai, et son contenu servira à vous faire dire des messes.

– Soit, dit Aurore.

Puis elle songea à Benoît, et questionna le guichetier.

– Rassurez-vous sur son compte, répliqua-t-il.

– Il est libre ?

– Oui, mais il ne voulait pas s'en aller.

– Pauvre garçon !

– Il a passé la nuit dans la rue, à la porte de la prison, et il dit que si on ne le guillotine pas avec vous, il se laissera mourir de faim.

Aurore sentit ses yeux s'emplir de larmes.

– Pauvre Benoît ! murmura-t-elle.

* *

*

Ainsi que l'avait annoncé le guichetier, une heure après, un médecin pénétra dans le cachot d'Aurore.

C'était un homme d'un âge mûr, et qui peut-être n'avait pas endossé la carmagnole de bon cœur.

Mais il tenait à sa tête tout comme un autre.

– Citoyenne, dit-il, vous, devez savoir ce qui m'amène ?

– Oui, monsieur.

– Je désire concilier mon devoir et les égards que je dois à une femme.

Aurore fit un signe de tête qui était un remerciement.

– La démarche que je fais, poursuivit le médecin, est une pure formalité.

– Ah !

– Êtes-vous enceinte, oui ou non ?

– Monsieur, une pareille supposition est un outrage de plus ! dit Aurore avec dignité.

– Bien, je vous crois, et je rédigerai mon procès-verbal en ce sens. Seulement...

– Eh bien ? demanda Aurore avec inquiétude.

– Je ne dois pas vous dissimuler la vérité.

– Oh ! je la sais, dit Aurore, on m’enverra à l’échafaud demain.

Le médecin baissa la tête.

– La mort ne déshonore pas, monsieur, dit Aurore avec dignité.

Le médecin partit et Aurore se mit à genoux et pria.

La journée s’écoula, le bon guichetier revint encore. Comme la veille, il apportait un panier de provisions, mais il était plus sombre et plus désolé encore. Lui aussi commençait à perdre l’espoir.

– Oh ! dit-il, tandis qu’une larme roulait dans ses yeux, les masques rouges m’ont bien trompé !

– Ils ont fait ce qu’ils ont pu, dit Aurore, et vous pouvez prendre la ceinture, mon ami.

Mais comme elle disait cela, un bruit lointain se fit entendre dans les corridors.

Un bruit auquel le guichetier ne s’attendait pas, sans doute, car il se précipita au dehors avec une sorte d’épouvante. On entendait retentir des pas lourds et mesurés, et les dalles sonner sous les crosses de fusils.

– Mon Dieu ! s’écria le guichetier, je suis perdu.

Et il rentra dans le cachot et couvrit Aurore de son corps.

– Mais qu’est-ce donc ? dit la jeune fille.

– Le greffier... les soldats... ils ont des torches... ils viennent vous chercher... Ah ! mais on guillotine donc la nuit, maintenant ?

Et le pauvre homme était si ému qu'en ce moment il ne songeait plus à lui, et ne pensait pas qu'il jouait sa tête. Les soldats et le greffier marchant à leur tête entrèrent dans le cachot.

Le guichetier voulait fuir, mais il demeura stupéfait et cloué au sol, en voyant la figure du greffier. Ordinairement cet homme, essentiellement méchant, avait un sourire railleur et cruel sur les lèvres, quand il venait chercher ses victimes pour les conduire à la mort. Il avait, au contraire, maintenant, le visage bouleversé, l'œil terne, la lèvre pendante. On eût dit un bouledogue qui aurait été rossé par un roquet vulgaire. Il entra dans le cachot, et son trouble était tel qu'il ne vit pas le guichetier devenu tout tremblant.

– Citoyenne des Mazures ! dit-il.

– Me voilà, monsieur, répondit Aurore.

– Venez ! dit le greffier.

Et il eut la courtoisie de s'effacer pour la laisser sortir-la première. Les soldats avaient fait la haie dans le corridor. Aurore fit quelques pas hors du cachot. Le greffier, se plaça à côté d'elle et lui dit à mi-voix :

– Pardonnez-moi, citoyenne, les quelques paroles un peu vives qui me sont échappées hier.

– Oh ! monsieur, dit Aurore avec indifférence, les gens qui vont mourir n'ont pas de rancune ; je vous pardonne bien volontiers.

Et elle continua à marcher la tête haute, comme les chrétiens des premiers âges marchaient quand ils allaient au supplice. Mais à mesure qu'elle avançait, un sourd murmure parvenait à ses oreilles. On eût dit que toute la prison était en rumeur.

Alors Aurore se souvint de cette foule hurlante qui suivait la charrette des condamnés et l'accompagnait de ses cris et de ses vociférations.

Et elle pâlit légèrement.

Il en est des insultes de la populace comme de la fange qui souille la robe immaculée de l'hermine et dont le noble animal a horreur.

Mais une pensée consolante lui vint :

– Dans une heure tout sera fini, se dit-elle.

Et elle ne ralentit point sa marche, elle ne courba pas le front. Elle continua à s'avancer, stoïque, résignée et sans peur !... Elle arriva ainsi dans le greffe. Là elle n'eut plus de doute. C'était bien la foule qui vociférait au dehors. Le greffier s'arrêta.

– Ainsi donc, dit-il, vous me pardonnez, citoyenne ?

Et sa voix tremblait en parlant ainsi.

– Oui, monsieur, répondit Aurore, et de grand cœur.

Elle se retourna et vit le guichetier au visage farouche qui pleurait comme un enfant.

Elle lui fit un signe mystérieux qui voulait dire :

– Adieu... merci... la ceinture pleine d'or est à toi.

– Vous ne vous plaindrez pas de moi, citoyenne ? dit encore le greffier.

– Je n'ai plus affaire qu'à Dieu, maintenant, répondit-elle. Ne craignez rien, monsieur, j'implorerai pour vous sa miséricorde.

Alors le greffier dit :

– Ouvrez les portes !

Et Aurore vit les portes ouvertes, une foule immense qui encombrait la rue et trépignait d'impatience à la lueur de cent torches qui projetaient autour d'elle une sinistre lueur.

Et comme elle s'arrêtait, hésitante, sur le seuil, cherchant des yeux la voiture qui devait la conduire au supplice, elle entendit des battements de mains et des bravos frénétiques.

Et soudain un homme fendit cette foule avec l'impétuosité d'un lion, saisit Aurore défaillante qui poussa un cri de joie et d'angoisse tout à la fois, l'enleva dans ses bras, fut salué d'un nouveau tonnerre d'applaudissements, et l'emporta toute palpitante d'ivresse et de terreur.

Cet homme, c'était le capitaine Dagobert, et la foule en délire criait :

– Vive la République ! vive la nation ! vive le capitaine Dagobert ! vive la belle citoyenne qui va devenir sa femme !...

Ce qui s'était passé, on le devine.

Dagobert avait été conduit par Carnot à la Convention. Après l'avoir félicité, au nom du peuple, de sa belle conduite, le président lui avait dit :

– Citoyen capitaine, quelle, récompense demandes-tu ?

– Citoyens représentants, avait répondu Dagobert, je demande la grâce de ma fiancée, une aristocrate dont je ferai une bonne citoyenne.

Et le peuple qui avait envahi l'Assemblée avait devancé la Convention en criant :

– Grâce ! grâce !

Un seul homme aurait pu protester. C'était le citoyen X... Mais il ne l'osa pas. D'ailleurs, il avait touché par avance le prix de ses infâmes services, et Antonia n'était pas là !...

LXXV

Cette nuit-là même, une voiture attelée en poste sortit de Paris et prit la route des Flandres, emportant Dagobert, l'heureux capitaine, et Aurore, qui lui disait :

– Ah ! mon bon Dagobert, il y a si longtemps que je t'aime !

Quand cette voiture arriva à Saint-Denis, elle s'arrêta, et deux hommes s'approchèrent ; ces deux hommes étaient Polyte et Benoît.

– Voilà nos amis, dit Dagobert, nous les emmenons.

– Oh ! pas moi, répondit Polyte, emmenez Benoît, mais moi je reste.

Et Polyte tremblait et baissait les yeux en parlant ainsi.

– Et pourquoi restez-vous, mon ami ? lui dit Aurore en lui tendant la main.

Polyte frissonna et n'osa toucher cette main de ses lèvres.

– Vous me demandez pourquoi je reste, citoyenne ? dit-il.

– Oui, mon ami.

– Parce que Bibi a besoin de moi.

– Bibi ?

– Dame ! fit naïvement le gamin de Paris, une belle dame comme vous ne peut pas être dans la misère, et il faut bien que la citoyenne Antonia vous rende votre fortune.

– Antonia ! exclama Aurore.

– Oui, dit Dagobert ; Antonia qui s'appelait autrefois Toinon la Bohémienne.

Aurore jeta un cri.

– Et il faudra bien qu'elle rende ce qu'elle a volé, Bibi l'a juré, acheva Polyte, et c'est un malin, notre ami Bibi.

Sur ces mots, le pauvre garçon se prosterna devant Aurore comme s'il eût voulu se faire pardonner son audace passée, et il s'éloigna ensuite, essuyant du revers de sa main ses yeux pleins de larmes.

ÉPILOGUE

Le comte Lucien des Mazures se retira à Vienne, où il suivit de loin les revers de l'armée de Condé. Jeanne l'avait rejoint et ils étaient mariés.

Le général Dagobert avait épousé Aurore des Mazures.

Bibi et Polyte, après maints avatars, avaient réussi à reprendre à Antonia la fortune volée, qu'ils avaient restituée aux deux jeunes filles.

Antonia, ex-Toinon, avait péri sur l'échafaud, en compagnie du citoyen X..., représentant à la Convention.

Benoît était retourné au pays et avait acheté à la vente des biens nationaux le château de la Billardière pour une bouchée de pain et y vivait tranquillement en compagnie de Bibi et de Polyte, en attendant que la grande tourmente soit passée et que les anciens propriétaires puissent y revenir.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Décembre 2013

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : VincentR, Jean-Marc, GilbertC, PatriceC.

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.